Liza Lo Bartolo Bardin

L'ANGE DE RIO

Guy Boulianne, éditeur

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
Bibliothèque nationale de France

© Copyright LIZA LO BARTOLO BARDIN
Toute reproduction interdite pour tous les pays

SGDL n° 2000.12.1286

Pour toute communication :
http://www.mille-poetes.com
info@mille-poetes.com

Liza Lo Bartolo Bardin

L'ANGE DE RIO

Fiction… prétexte à scénario

SOMMAIRE

"Il vaut mieux que le rêve dévore ta vie
plutôt que de laisser la vie dévorer ton rêve"

Antoine de Saint-Exupéry

Note d'intention

Le "pourquoi de l'histoire"

Les plus belles années de ma vie, je les ai vécues au sein d'une compagnie théâtrale. Une famille, un refuge, un but commun, une envie et une passion communes.

Dix années de pur bonheur où je réalisais le rêve d'une petite écolière qui répondit un jour à son institutrice :

"Je serais comédienne car c'est le plus beau métier du monde ".

Et puis un beau jour, triste jour, le rêve et l'illusion se sont éteints lorsque les aléas de la vie m'ont poussée à faire un choix. Le théâtre et le cinéma, les répliques, les répétitions, les accessoires, les costumes et le trac, furent relégués au rayon des souvenirs et des archives.

Une nostalgie insurmontable me titilla trop longtemps. Il fallait me libérer de ce passé. L'écriture du roman qui est à l'origine de ce scénario : "L'Ange de Rio", fut la première étape.

Une évidence s'imposait à moi au fil des pages : seule la mise en images parviendrait à exorciser trois démons :

- l'angoisse du temps qui file et s'échappe
- la frustration due à l'incommunicabilité
- les effets de certaines emprises néfastes

Une autre évidence vint au jour une fois le roman terminé :

Ne jamais laisser dormir ses rêves trop longtemps, ils pourraient finir en cauchemar. Ce scénario répond donc en partie à l'attente et au désir de la petite fille de mon enfance : poursuivre le rêve inachevé, aller au bout de ma passion.

Liza Lo Bartolo Bardin

PROLOGUE

La lame de l'épée surgissait du néant à chaque fois plus ensanglantée. L'épée tournoyait, tournoyait dans l'espace glacial. Puis elle s'acharnait sur une victime invisible. Il n'y avait que le ciel blanc, l'épée et le sang sur la lame grise. Et le battement affolé d'un cœur.

A son réveil, Laura essaya de refouler l'angoisse et l'appréhension qui la tenailleraient encore longtemps. Etait-ce un simple cauchemar ou un autre rêve prémonitoire ? La vision était trop effrayante. Elle préféra croire au cauchemar. Du moins elle essaya de s'en persuader pour ne plus entendre cogner son cœur. A cinq heures, elle ouvrit la pression maximum au pommeau de sa douche pour évacuer au fond du bac la sensation désagréable d'une très très longue journée promise aux difficultés. Fataliste, elle se prépara mentalement à résister aux différents stresses qui l'assailleraient. Elle connaissait ses points faibles. L'émotivité en était un parmi les plus invalidants.

L'idée de traverser la France en caravane de plusieurs véhicules n'était pas pour leur déplaire. La petite maison de production des films VALLANTI, société privée et familiale, avait estimé que ce genre de déplacement collectif, non seulement était plus économique mais aurait immanquablement un effet fédérateur et stimulant pour la troupe et l'équipe de tournage. C'est donc dans une ambiance familiale de départ en vacances que la compagnie du T.G.V., entama son périple de 890 kilomètres à travers la France. Un plan de route informatisé fut imprimé à l'instigation de Denise VALLANTI, épouse et collaboratrice de Guillaume. Celui-ci pouvait sans réserve se reposer sur ses talents d'organisatrice. Le plan de route donnait non seulement le kilométrage précis du déplacement, mais le temps de conduite également en tenant compte du type des véhicules et des arrêts pour faire le plein. Autre

renseignement de taille : le coût total du voyage, carburant, autoroute et repas compris. Ces prévisions budgétaires permettaient à Denise, qui regorgeait d'idées nouvelles pour équilibrer le budget de la production, de faire valoir ses aptitudes comptables et son talent de gestionnaire. Le plan de route prévoyant un temps de conduite de 9 heures, Denise avait décrété un départ à l'aube. Il fallut quitter Avignon à 6 heures du matin pour arriver à DECHY, petite ville du bassin minier du Nord, dans la banlieue Est de DOUAI, en milieu d'après-midi. Si tout se déroulait comme le prévoyait Denise, véritable planning informatique en chair et en os, la compagnie serait à pied-d'œuvre dès 16 heures pour affiner les repérages effectués par Guillaume et Laura quelques semaines auparavant, préparer le matériel de tournage, installer câbles et fils dans l'enceinte du tournage, retrouver le directeur du casting chargé de recruter figurants et petits rôles, etc… . Les mots pause et repos n'existaient plus dans le vocabulaire de Denise.
Laura, membre permanent de la compagnie depuis une dizaine d'années, se réjouissait de ce voyage. Le calendrier offre parfois des opportunités fascinantes. Richard, son mari, était absent pour une semaine, lui-même en déplacement professionnel. Son retour à AVIGNON, dans deux jours, coïnciderait avec le sien, à quelques heures près. A cette perspective, le rythme de son cœur s'accéléra. Laura se réjouissait toujours d'avance du plaisir de leurs retrouvailles. Chaque retour de l'un ou de l'autre était mémorable de bonheur, de folie joyeuse et de tendresse exprimée sans retenue. Déjà son poupou, son chouchou, son doudou lui manquait. Un manque presque insupportable pour elle. Elle aimait dire à qui voulait l'entendre qu'on ne pouvait pas séparer deux métaux en fusion. La séparation devenait de ce fait un acte contre nature. Son Richard faisait partie intégrante de sa vie, il représentait à la fois, son passé, son présent, son avenir. Comment pouvait-elle encore respirer et vivre en son absence ?
Elle en arrivait à haïr tout ce qui pouvait s'interposer entre eux. Les missions de Richard qui l'éloignaient régulièrement d'elle représentaient autant d'ennemies invisibles, redoutables, intouchables. Si elle avait eu le pouvoir de le retenir, elle l'aurait utilisé sans complexe. Consciente que cet amour obsessionnel lui pourrissait la vie, elle culpabilisait d'être si dépendante et se le reprochait sans avoir le courage d'y remédier. Mais y avait-il seulement un moyen d'y remédier ? En avait-elle envie, après tout? Amour-obsession d'accord, mais amour-passion aussi. Comment se priver d'une telle passion aussi destructrice soit-elle ? Elle frissonna encore à la pensée de son cauchemar matinal et se demanda pourquoi

son subconcient alliait ainsi le souvenir de son amoureux avec celui de son rêve morbide.

Cependant, l'heure était à la concentration. Fi des questionnements et des rêvasseries ! Le voyage même se devait d'être productif. Chaque membre de l'équipe de tournage dont Laura faisait partie, avait son plan de travail à étudier. Synopsis, plans de tournage, plannings. Tout avait été prévu pour une utilisation optimum du temps et du moyen de transport. Le véhicule de tête, minibus très spacieux piloté par Marthe, permettait à Eric et Julien, les assistants de Guillaume, de travailler sur leurs plans de tournage. Denise et Guillaume penchés sur l'ordinateur portable saisissaient les dernières données concernant les prises de vues du lendemain. Pierre-Henri pointait la liste du matériel technique dans le fourgon aménagé qui, piloté par Bertrand et Mehdi à tour de rôle, suivait de près le minibus. Laura, assise aux côtés de Marthe, nettoyait les objectifs de ses deux Nikon et de son Polaroïd, écoutant négligemment parce qu'elle en avait trop l'habitude, les propos acerbes échangés par ses amis Denise et Guillaume devant leur ordinateur. Pour ces deux-là, malgré leur complicité indéniable sur tous les aspects de leur collaboration professionnelle, tout était prétexte à chamaille, contradiction, piques verbales, véhémence sentimentale, ressentiments partagés jamais refoulés, en conflit permanent depuis trente ans, mais faisant toujours face dans la même direction. Enfin, toujours … non, il y eut bien quelques accrocs dans leur complicité. Quiconque les approchait pour la première fois et assistait à ces échanges souvent agressifs, ne pouvait croire qu'il côtoyait le couple le plus uni, professionnellement parlant. Côté privé, tous savaient, comme un secret partagé, qu'ils vivaient séparément, depuis longtemps déjà. Cela devenait un sujet de conversation entre membres de la troupe, de l'intérêt pour les couples de vivre séparés pour préserver à la fois une indépendance indispensable à l'épanouissement personnel, et conserver plus longtemps le désir et le plaisir de se retrouver. Concept new âge que Laura ne partageait pas, mais alors pas du tout. Laura, elle, ressentait les séparations forcées d'avec son mari, comme un véritablement déchirement. Pour résister tant bien que mal à cette déchirure, une part d'elle-même se mettait en veilleuse tandis que son esprit vagabondait dans un imaginaire où le rêve accomplissait des miracles. Alors, même loin de lui, elle ne se sentait jamais vraiment seule. Richard était en elle, tout comme elle était en Richard. On ne peut jamais vraiment séparer ceux qui s'aiment aussi fort. Forte de cette conviction personnelle et poétique, Laura regardait défiler le paysage à travers la vitre et imprimait dans sa mémoire les contrées

traversées comme autant de clichés souvenirs à partager avec lui. Laura sait que les deux jours consacrés au tournage dans cette ville minière du Nord passeront très vite. Deux jours intenses, d'un travail passionnant, même si pour cette fois-là, les besoins de l'équipe et les aléas du casting l'ont éloignée de la scène. Pas de rôle pour elle.

Elle soupira en se remémorant sa dernière discussion avec Guillaume.

- Attends Guillaume, tu es en train de m'expliquer que je ne corresponds à aucun des personnages de ce scénario ? Je rêve ! Sois franc et dis-moi plutôt que je serais plus utile ailleurs ! Cela me ferait moins mal !
- Laura, Laura, mais quelle soupe-au-lait tu es ! Ne t'emporte pas comme d'habitude… je comprends mieux que quiconque ce que tu peux ressentir, mais ne te sens pas mise à l'écart… Il est vrai que j'aurais pu intervenir au niveau du casting pour te faire attribuer un rôle…
- Même le plus petit rôle m'aurait fait plaisir, tu le sais… Guillaume ! J'ai comme l'impression d'être rejetée sur ce coup-là… Je suis si mauvaise que ça ?
- Ne dis pas de bêtises ! J'ai déjà prévu un rôle pour toi dans notre prochaine pièce de théâtre… Mais sur ce coup-là, comme tu dis, pour le tournage de ce film, tu nous aideras par un autre de tes talents…
- C'est ça, c'est ça, passe la brosse à reluire…
- J'ai besoin d'un photographe de plateau.
- Hein ! ? mais…
- Mais pas n'importe quel photographe. J'ai besoin de quelqu'un qui connaît bien le travail d'équipe dans une compagnie, quelqu'un qui sait appréhender les moments forts, capable d'anticiper sur l'action et reconnaître le cliché idéal avant de déclencher. Observateur, scrupuleux, méticuleux même. Quelqu'un comme toi… qui nous connais tous, toi… oui, toi qui connais nos caractères et donc nos réactions. Tu es capable de te mettre à la place de chacun de nous, sensible à la moindre inflexion de voix, réagissant au moindre sentiment pour le saisir et le capturer sur la pellicule. J'ai besoin de quelqu'un qui connait bien les besoins que nous avons en matière de communication et…
- Mais Guillaume…
- Laisse-moi finir Laura ! Ce photographe de plateau devra avoir la sensibilité d'un artiste, être capable de réaliser le plus beau reportage

en noir et blanc de toute l'histoire du cinéma ! Vu ? Et ce photographe de plateau, ce sera toi !
- Tu me fais marcher Guillaume… Là, t'es vraiment pas sympa !
- Bon, c'est vrai, j'en rajoute un peu … Mais je te fais confiance, voilà tout. Je sais que tu es capable de tout ce que je viens d'énumérer. Oui, tu en es capable ! Ne m'interromps pas ! Qui donc t'a tout appris de la prise de vues de jour comme de nuit, puis de l'ouverture de la bobine dans le noir complet jusqu'au tirage sur papier en passant par la préparation des bains de développement, jusqu'à l'agrandissement et aux retouches… Qui t'a initiée à l'étude complexe des blancs, gris, noirs et à leur infinité de variantes ? Qui t'a appris à rendre le relief d'un paysage, à jouer avec les ombres et les lumières, et à capturer la vie dans un regard, à restituer l'ambiance et les sentiments… ?
- Oh ça va, ça va ! Je vais bientôt t'appeler " Maître Guillaume" …
- Alors tu vois ? Je sais que je peux te faire confiance. Tu as été ma meilleure élève. Ah ! Ne hausse pas les épaules, du respect pour le "maître" !

Cette conversation, deux semaines auparavant, avait littéralement bouleversé Laura. Tiraillée entre sa vive déception de comédienne inexploitée et la pesante responsabilité que Guillaume venait de lui imposer, Laura hésitait entre colère et excitation. Entre ressentiment, résignation et curiosité. Connaissant sa passion pour la photo d'art Guillaume lui a proposé d'être le photographe de plateau, tout en lui promettant un rôle dans sa prochaine production théâtrale. Mais pouvait-il réellement comprendre sa frustration ? Frustration d'autant plus profonde que les scènes du lendemain relatent l'enfance d'une comédienne née *comme elle* dans une petite ville minière du Nord. A qui devait-elle ce coup du sort ? Qui donc était à l'origine de son exclusion ? La directrice du casting ? Denise ? La co-scénariste du film ? Maïlys GONNISSEN ? Le scénario écrit par Guillaume en collaboration avec Maïlys GONNISSEN, relate en effet l'enfance romancée de l'héroïne du film, personnage prénommé Linda. Inconnue encore de tous les membres de l'équipe, Maïlys semait le trouble non seulement dans l'équipe, mais surtout dans le couple VALLANTI. L'évocation seule de son nom mettait le feu aux relations déjà tendues entre Guillaume et Denise. Pour quelles raisons obscures, cette secrète Maïlys se cachait-elle des membres de la troupe ? Y compris Guillaume ? Etait-ce par mépris ? Cette attitude dédaigneuse déplaisait à Laura, qui s'empressa de lui attribuer tous les défauts du monde, en l'occurrence celui de l'abus de

pouvoir. Elle finit par se persuader que Maïlys GONNISSEN était l'instigatrice de son exclusion du tournage.

Les premières scènes du film, donc, celles dont le tournage débutera demain à DECHY, sont autobiographiques. Ecrites par Maïlys GONNISSEN, elles relatent l'enfance de Linda, née dans une petite cité minière, devenue comédienne par passion, puis écrivain et scénariste.

- Guillaume, comprends donc ma déception ! Cette Linda, l'héroïne du film, elle me ressemble tellement…
- N'exagère pas Laura !
- Je n'exagère rien du tout ! Tu veux donc que j'énumère tous les points communs ? *Comme moi*, elle est née dans une famille d'émigrés italiens. *Comme moi*, au fin fond d'une cité minière du nord de la France. Le père est mineur, bien sûr, la mère élève tant bien que mal quatre enfants. L'aînée, Linda, hein Linda ! Elle aurait pu s'appeler Maria ou Rosa, non, Linda ! Linda, Laura, tu vois quand même une certaine similitude, non ? Alors cette Linda, dès son plus jeune âge, *comme moi*, ne rêve que de théâtre, de romans, de passions… Bizarre, ce ne sont que des tranches de ma vie. Plagiat ! Plagiat ! Guillaume, qui que ce soit, toi ou cette mystérieuse scénariste que tu nous caches, ou vous deux ensemble, vous avez plagié ma vie ! Je pourrais vous faire un procès si je n'étais pas si … si … cloche ! Et puis zut ! Ris, ris tant que tu peux…
- Ne sois pas si sotte, Laura ! Crois-tu avoir été la seule enfant à rêver ? Sais-tu combien d'enfants d'émigrés italiens sont nés autour des mines de charbon et ont joué sur les flancs des terrils ?
- Mais avoue tout de même que toutes ces ressemblances…
- Coïncidences, c'est tout ! C'est plutôt du côté de Maïlys qu'il faut chercher l'origine du personnage.
- Impossible !
- Pourquoi ?
- Maïlys n'est pas un prénom italien.

Ce jour-là, Guillaume avait beaucoup ri devant les récriminations de Laura. C'est vrai. Mais sa bonne humeur ne pouvait rien changer au contexte. Pas de rôle pour Laura, un point c'est tout. Deux semaines après cette discussion, en partance pour le Nord, Guillaume et Laura avaient finalement trouvé un terrain d'entente dans la préparation et l'organisation des prises de vue. Ils n'étaient plus revenus, ni l'un ni l'autre sur le sujet.

Malgré sa déception Laura se réjouissait de revoir le pays de son enfance, son "plat pays". Mais non, lui disait-on, le plat pays que chante Brel c'est la Belgique, pas le département du Nord ou tu es née ! N'empêche, s'entêtait Laura, c'est exactement pareil. Je ressens tout comme si c'était mon pays, ce "plat pays". Elle n'était qu'une petite fille de douze ans lorsqu'elle quitta ce "plat pays", le cœur chagrin et l'amertume chevillée au corps, à tel point que dans sa nouvelle classe du midi de la France, dès qu'il était question du nord, au hasard d'un poème, d'une lecture ou d'une leçon de géographie, son esprit se butait, elle se refermait dans sa coquille. Il n'y avait alors plus que son regard plongé vers la fenêtre, les yeux tristes d'un chien battu, comme si l'exil était trop pénible à supporter, trop difficile à endurer.

- Eh Bé quoi ? Lui demandaient ses copines de classe, avec un accent qu'elle trouvait horrible … "l'assen du midi".
- A voir ta tête on croirait que tu as laissé un amoureux dans ton bled du nord …
- Pas qu'un ! Répondait alors Laura en haussant les épaules.

Et ce n'était même pas faux. La petite Laura du Nord avait un vrai cœur d'artichaut. A dix ans, son cœur balançait entre le blond viking prénommé Joël, l'Italien brun Joseph, et Michel le fils de Polonais. Il faut dire que tous les trois, le blond, le brun et le Polonais rivalisaient de gentillesses et de galanteries auprès d'elle. A peine plus âgés qu'elle, mais tellement plus grands et plus forts, ils s'étaient proclamés chevaliers servants et protecteurs de la petite et piquante Laura aux très longs cheveux noirs.

- Tu sais, Laura, tu n'as qu'à m'appeler quand un gars t'embête, et tu verras la fête que je lui ferais !
- Et si c'est une fille ?
- Ben … pareil, qu'est-ce que tu crois ? Allez, viens ! On va glisser sur le terril.
- Dis, Joël ? Tu sais ce que c'est, toi, le beurre de cacao ?
- Ouais ! Ma cousine s'en met sur les lèvres pour les faire briller.

Et le jeudi suivant, Laura passa une bonne partie de son après-midi à se confectionner une pâte innommable à base de beurre et de cacao en poudre, qu'elle se passait sur les lèvres pour les rendre brillantes, mais le résultat ne lui convenait jamais. C'était toujours trop liquide, et le beurre dégoulinait sur les commissures des lèvres ou bien c'était trop cacaoté, et

alors cela lui faisait la bouche noire. A force de persévérance, elle crut atteindre le bon dosage, et toute fière alla se montrer à son ami Joseph. Pas Joël, non, lui il connaissait déjà l'effet du beurre de cacao sur les lèvres de sa cousine. Michel, elle le savait trop critique pour oser tester sur lui l'effet d'un produit de beauté dont elle ne maîtrisait pas encore la fabrication.

Joseph n'ayant ni sœur ni cousine ne pouvait être qu'émerveillé par cette vision.

- Dis donc, Laura, t'aurais pas oublié d'essuyer ta bouche après ton goûter?

Et Laura, de constater à dix ans déjà, le gouffre existant entre les hommes et les femmes en matière d'appréciation des choses de la vie.

- Eh ! Attention ! Chauffard !

Le cri de Marthe qui tira Laura de sa rêverie, fusait à l’encontre d’un motard. Une queue de poisson des plus agressives venait d’obliger Marthe à un freinage brusque et dangereux. Le fourgon qui suivait de trop près faillit tamponner le minibus.

- Ah non, mais vous avez vu ? Il me nargue en plus ! …
  Marthe fulminait. Elle haïssait plus que tout au monde l'attitude machiste des usagers de la route qu'ils soient sur quatre ou deux roues.

Le geste équivoque du motard tout de noir vêtu, casque et visière noirs, s’ensuivit d’une brusque accélération et bientôt la moto noire ne fut plus qu’un petit point fuyant avant de disparaître au bout de l’autoroute. L’incident fit sourire Laura. Si elle avait eu le choix, elle aurait fait le voyage en moto, elle aussi. Elle aimait plus que tout cette sensation de franchir l’espace en déchirant le mur d’air qui se forme surtout à très grande vitesse. La pression de l’air sur son corps devient alors comme une étreinte à la fois passionnée et rebelle, une étreinte forcée, ennemie. Une pénétration violente, brutale, de l’espace invisible, inerte mais non moins réel. Et Laura laisse alors à nouveau vagabonder son esprit. Les images enregistrées inconsciemment par les yeux de Laura, paysages traversés à vive allure, plaines et champs défigurés par la balâfre de bitume, forêts domaniales et vieux châteaux gardiens du passé, toutes ces

images s'impriment dans un coin de sa mémoire et viennent s'ajouter aux milliers d'autres souvenirs oubliés, effacés mais jamais perdus, cachés et enfouis, prêts à surgir à une étincelle de sollicitation ciblée. Et si l'espace traversé, comme notre mémoire, conservait malgré nous une trace même infime de notre passage ? Et si l'air avait une mémoire ? Se pourrait-il qu'une rue, une place de village ou même l'intérieur d'un édifice conservent comme d'invisibles et impalpables particules le souvenir de tous les corps qui les ont traversés ou habités ? A cette idée Laura sourit à nouveau. Elle imagine les milliers de courants magnétiques se croisant, se télescopant, se faisant des nœuds, et se démêlant dans un tourbillon insensé, se séparant pour se rejoindre à nouveau, dans une agitation folle et vertigineuse. Se pourrait-il qu'il reste encore les empreintes de mes allées et venues dans le village ou j'ai vécu, petite fille ? Se pourrait-il alors qu'un échange se fasse entre le souvenir de mon passage ici même avec celui d'un autre voyageur ? Les empreintes magnétiques de deux corps peuvent-elles échanger des secrets ou des souvenirs au moment précis de leur fusion ? Oui justement, fusionnent-elles à ce moment-là ? Deux souvenirs télescopés peuvent-ils devenir un seul comme deux empreintes mêlées n'en forment plus qu'une, difficile à dissocier ? Perdue dans ses méditations sensuelles, Laura eut du mal à faire surface.

- LAURA !
- Hein ! ? Quoi ?
- Au lieu de rêvasser, prends ton exemplaire du plan de travail et commence donc à l'étudier ! Au niveau fournitures photo, tu as tout prévu suffisamment, j'espère !
- Mais oui, Denise, ne t'en fais pas. Nous avons fait le point avec Guillaume, hier matin. J'ai de quoi assurer le reportage d'un mois de tournage, au moins.
- Bon, mais fais attention à ne pas gaspiller…
- DENISE !

Guillaume ne supportait pas le côté grippe-sou de sa femme. Il venait ainsi en l'apostrophant, de la rappeler à l'ordre. Il reçut en retour un regard cinglant aussi menaçant que glacial.

CHAPITRE 1

La lettre anonyme

Jeudi 2 avril - 1er jour de tournage – DECHY 59

" Extérieur jour - Vue d'ensemble sur la cour de récréation d'une école de filles. Cris et jeux d'enfants... . Animation joyeuse d'une après-midi de printemps dans une cité minière du Nord de la France, dans la banlieue Est de DOUAI. Dans un coin de la cour de récréation, un photographe tout de gris vêtu fait prendre la pose à quatre rangées de fillettes en blouses de vichy rose. Une ardoise noire, posée à même le sol devant le premier rang, nous donne deux indications importantes : CM 2 - 1964. "

Laura vient de photographier le cahier de notes de Denise, par dessus son épaule.

- Silence.... Moteur ! « Le plus beau métier du monde ». 2... Troisième... Action !

La caméra tenue par Julien plonge sur la fenêtre fermée d'une classe du rez-de-chaussée. La fenêtre s'ouvre. On aperçoit au centre de la classe trois fillettes d'une dizaine d'années. L'une d'elles, le personnage de Linda, semble diriger les opérations. A grand renfort de gestes et de mimiques, les yeux brillants de passion, elle dépeint un personnage, l'explique, lui donne un caractère, un corps. Elle habille ses complices de son imagination contagieuse et toutes trois se mettent à répéter leur scène : " la scène "...

- « Le poumon, le poumon, vous dis-je..Que vous ordonne votre médecin pour votre nourriture ? »....

Leur petit classique Larousse en main, elles s'appliquent, l'œil complice et réjoui. La classe est vide pour quelques minutes encore... Il faut faire vite... remettre les bureaux en place avant... Trop tard, l'institutrice vient de surgir.

- Mais que se passe t-il ici ? ... Iris, Graziella, Linda, pourquoi n'êtes vous pas dehors comme les autres, et qu'est-ce que c'est que ce bazar? ...

Surprise et amusée à la fois, l'institutrice fronce les sourcils en jouant de son autorité et demande des explications.

- Alors... j'attends votre réponse... ! Linda, puisque tu sembles diriger les opérations …
- Pardon, Madame DURUIT, nous ne faisons rien de mal... Simplement parce que nous ne pouvons pas nous retrouver ailleurs, nous répétons « Le Malade Imaginaire »...
- Je vois bien ce que vous faites ! Mais pendant la récréation tout de même ! … Pourquoi ne pas répéter dehors ou chez vous ?
- Dans la cour il y a trop de bruit, Madame, et à la maison nos petits frères font rien que nous embêter, alors comme nous avons besoin de nous concentrer sur nos personnages... Vous comprenez ? C'est important…
- Plus important que la récréation ?
- Oh oui ! Madame !

Et la petite brunette aux longues nattes, d'expliquer à grands renforts de gestes, héritage latin, sa passion pour le théâtre... « C'est le plus beau métier du monde, Madame ! ».

> *« Les passions sont les seuls orateurs qui persuadent toujours. Elles sont comme un art de la nature dont les règles sont infaillibles ; et l'homme le plus simple qui a de la passion persuade mieux que le plus éloquent qui n'en a point. »*
>
> François de LA ROCHEFOUCAULD.

Cette petite fille aux longues nattes brunes commençait à brûler pour une vocation que rien ne semblait, pour le moment, pouvoir contrarier. Et son affirmation sincère dans un cri du cœur imparable : "c'est le plus

beau métier du monde, Madame ! " persuada l'institutrice de ne pas sévir devant tant de passion.

- Coupez !

Le bruit du clap sur l'ardoise délivre toute l'équipe.
Le plateau s'anime. Agitation fébrile, commune à tous les tournages. Les techniciens s'affairent profitant de la pause pour peaufiner leur installation ou préparer la prochaine prise. Laura, essayant avec peine de maîtriser son trac, jamais totalement apprivoisé car les situations sont toujours nouvelles, note sur un carnet quelques appréciations sur ses dernières photos. On ne sait jamais, cela pourrait lui servir. Quant aux petites comédiennes en herbe, vedettes de la journée, comme de véritables professionnelles, elles s'inquiètent du résultat.

- C'était bon cette fois ?

Vite rassurées par le sourire de Denise qui joue aussi le rôle de scripte, elles se tournent néanmoins vers Guillaume, quémandant comme un éloge l'appréciation du metteur en scène et réalisateur.
Celui-ci, déjà vaguement absent, s'éclipse subitement appelé par Mehdi qui lui remet une enveloppe.

- Guillaume ! Où vas-tu ? Dis-nous si tu veux refaire la scène... ? Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Je ne l'ai jamais vu comme ça...

Se tournant alors vers l'équipe de tournage, Denise annonce à la surprise générale :

- PAUSE ! Nous reprendrons dans une demi-heure... .

Attrapant la manche de l'assistant qu'elle foudroie du regard :

- Avais-tu besoin de lui donner cette maudite enveloppe maintenant ? Ca ne pouvait pas attendre ? Si nous prenons du retard dès le premier jour de tournage, nous ne finirons jamais !

Denise sait très bien ce que coûterait à la production un jour de plus dans ce village du bassin minier, si loin de leur base, AVIGNON. Deux jours seulement sont requis pour les premières scènes du film. Scènes retraçant l'enfance de l'héroïne au sein d'une famille d'émigrés italiens. Le décor est

planté tout naturellement : corons tristes mais bien entretenus, cheminées interminables des hauts fourneaux qui pour l'heure ne servent plus que pour le musée du souvenir. Sans oublier ces étranges tours métalliques au centre des exploitations minières, vestiges d'un passé laborieux et riche en espérances. Mais si du retard est pris dès les premières scènes de tournage, à quoi bon avoir élaboré ce satané planning avec tant de minutie !

Devant la colère de Denise, Mehdi le petit assistant, penaud mais convaincu néanmoins d'avoir bien agi, se justifie :

- C'était écrit **urgent** sur l'enveloppe, et puis le motard qui me l'a remise m'a crié à travers son casque qu'il fallait que je la remette à Guillaume de toute urgence !

Denise, qui n'a jamais appris à mettre un frein à ses accès de colère, ne peut s'empêcher de rabrouer le malheureux.

- Il n'y a rien de plus urgent, tu comprends, qu'un tournage... Mets-toi ça dans la tête ! ... Et qui était-il ce motard ? Que voulait-il à Guillaume ? Le connais-tu ?
- Non, sa visière était baissée, et en plus... elle était toute noire, la visière... comme la moto, …et elle était belle...
- Qui ça... « était belle » ? Crie Denise de plus en plus agitée.
- Pas qui ! Quoi ! explique Mehdi... C'est la moto qui était belle...
- File hors de ma vue, je t'ai assez vu...

Laura, qui avait assisté à toute la scène, intervient.

- Faut pas lui en vouloir, Denise ! Il croyait bien faire…
- Mêle toi de tes oignons, Laura. Je sais encore ce que je fais et pourquoi je le fais !
- Ah bon ! Je te demande pardon ! Je.. Je ne voulais pas…
- Ah ça va ! Ca va ! Et puis, qu'est-ce que tu fais là, dans mes pattes ? Avais-tu besoin de nous photographier ? Hors tournage je considère que tu empiètes sur ma vie privée… Tu comprends ? Tu me feras le plaisir de détruire ces derniers clichés, vu ? Tu vois ce que je voulais dire en parlant de gaspillage ?

Devant la mine déconfite de Laura, Pierre-Henri ne peut s'empêcher d'intervenir à son tour, d'abord en lui adressant un clin d'œil complice. Puis en la rassurant.

- Ne t'en fais pas, Laura ! Tu la connais… Ses coups de gueule c'est juste pour gérer le stress ! Elle n'a rien contre toi. Pas vrai Denise ?

Un haussement d'épaules en guise de réponse, celle-ci retourne sur le plateau de tournage, vers les machinistes et les techniciens.

- J'ai vu ce qui s'est passé, Bébé ! Oh pardon ! J'oublie toujours que ce petit surnom n'est plus de mise… Mais, il n'y a vraiment pas de quoi en faire un plat ! On est tous un peu sur les nerfs, et c'est normal. Je dirais même que c'est nécessaire. On travaille mieux dans le stress que dans la nonchalance, tu sais ça, toi, non ?
- Tu es gentil, " Pierre-Henri " ! Tu sais moi aussi j'ai du mal à t'appeler par ton prénom, maintenant … Mais ne t'en fais donc pas ! Je ne suis pas si touchée que ça ! Tu sais, j'ai grandi… depuis. Je me suis même fait une carapace… Obligée ! La vie te pousse dans toutes sortes d'ornières. Elle m'a finalement appris à sauter les obstacles ou à les contourner. Ou bien juste à ne pas m'appesantir sur certains … "petits détails".

  Oubliant de relever l'allusion perfide, Pierre-Henri continue :

- Tant mieux, je préfère ça ! Ca va, sinon ? … Nous n'avons plus trop eu le temps de nous parler…
- Oui… Je te remercie de te soucier encore de moi, Pierre-Henri. On ne revient pas sur le passé, Ok ? Bon, nous sommes restés amis et c'est bien ainsi … Finalement, je te souhaite un aussi grand bonheur que le mien…

Le bonheur, Laura n'y croyait plus au lendemain de son divorce d'avec Pierre-Henri. Le coup avait été dur mais le temps fut un véritable complice pour l'aider à surmonter.

Cela avait pourtant commencé comme dans un conte de fées. Un coup de foudre, un bonheur sans partage pendant sept ans pour le petit clown et le grand clown qui vivaient leur grand amour comme un enchantement de tous les instants. Le grand chapiteau abritait leurs éclats de rire. La piste des "mille-z-étoiles" était leur lit de délices et de fous rires, et puis

une faille un jour avait déchiré la toile du grand chapiteau. Pierre-Henri avait rencontré Lorène. Et dans un excès de franchise, aussi puéril que cruel :

- Tu sais Laura, je ne veux pas qu'il y ait de tromperie entre nous. Alors, il faut que je te dise…

- Quoi ? … Allez … parle, tu sais qu'on peut tout se dire … Grand Clown et Petit Clown n'ont jamais rien pu se cacher …

Mais en prononçant ces mots, le cœur de Laura battait très fort. Tellement fort dans sa poitrine qu'elle pouvait à peine respirer. Son intuition féminine lui avait déjà fait pressentir le danger depuis quelques jours, et à force de tendres manœuvres persuasives, elle allait enfin obtenir la réponse à ces doutes qui la rongeaient.

- Pendant mon stage de formation à Lyon, j'ai rencontré une fille. Elle s'appelle Lorène. C'est drôle, non, Lorène, Laura, c'est presque le même prénom. Et le plus fort, tu sais, c'est qu'elle te ressemble … comme une grande sœur. Les mêmes cheveux longs, les mêmes grands yeux noirs, elle est juste un peu plus grande que toi, c'est pour ça que je dis comme une grande sœur. C'est fou ce qui nous arrive… Je l'aime mais c'est encore toi que j'aime après tout, puisqu'elle te ressemble tant. Notre amour à tous les deux n'est pas fini pour autant, crois-moi Laura, je t'aime encore et je t'aimerai toute ma vie parce que c'est très fort entre nous, n'est-ce pas ? Je ne sais pas trop ce qui m'arrive, c'est trop confus dans ma tête et aussi dans mon cœur, alors j'ai pensé … mais si tu es contre, je comprendrais que tu refuses, voilà, j'ai pensé…

Pendant ce temps, dans le cœur de Laura, dans le cerveau de Laura, dans le sang de Laura, cela bouillonnait d'angoisse et de totale incompréhension. Le vertige et le dégoût venaient s'ajouter à sa stupeur. Elle continuait à écouter Pierre-Henri parler, parler, parler…

- Voilà, j'ai pensé que … un petit week-end en amoureux, Lorène et moi, nous permettrait de faire le point. Tu comprends ? Pour mieux nous connaître…Tu trembles ?… tu as froid ? Non ? Quoi ? Tu pleures ? N'aies pas peur Petit Clown, notre amour à tous les deux est trop fort pour qu'il soit détruit par un petit détail comme ça. Peut-être que je serai tellement déçu par Lorène que je reviendrai en

courant au bout de deux jours … mais il faut que je sache, il faut que j'essaye de comprendre ce qui nous arrive à Lorène et moi, si c'est sérieux ou pas… Tu comprends, n'est-ce pas ?

Non. Laura ne comprenait pas. Son corps entier refusait de comprendre. Le dégoût la submergea. Pendant une semaine, elle ne put rien avaler de solide. Lorsqu'elle ne pesa plus que trente et huit kilos, elle se rendit compte de l'image que lui renvoyait le miroir et prit peur. Cela valait-il la peine de se détruire ?

Le "petit détail" finalement ne fut qu'un feu de paille. Mais une faille avait irrémédiablement entamé la toile du Grand Chapiteau qui ne résista pas au "petit détail" suivant. Effondrée la structure, arrachée la toile, démontée la piste aux mille-z-étoiles. Les pitreries du Grand Clown ne faisaient plus rire personne. Grand Clown et Petit Clown faisaient relâche. Leur grand amour avait duré sept ans. Chiffre clé. Et depuis, Laura répétait à qui voulait bien écouter : "Il faut sept ans, paraît-il, pour que toutes les cellules d'un corps soient renouvelées. Autrement dit, nous nous transformons complètement tous les sept ans… Si tu arrives à supporter quelqu'un pendant sept ans, c'est tout bon. Sept ans, c'est le chiffre clé de toute relation."

Tout en se demandant pourquoi, Guillaume avait déchiré l'enveloppe. Pas fébrilement, non, mais inquiet tout de même. La semaine dernière, un appel anonyme sur sa ligne professionnelle, au bureau de sa production, déjà, avait éveillé en lui un sens depuis longtemps assoupi. Y a t-il un rapport avec son correspondant mystérieux d'AVIGNON et cette lettre à près de mille kilomètres de distance ? « Méfiez-vous, Guillaume... disait une voix synthétique au bout de la ligne… Quelqu'un cherche à vous nuire. Prenez garde. Vous êtes seul... » Et aujourd'hui une enveloppe blanche, banale, papier neutre, pas plus d'indice qu'au téléphone, un texte dactylographié, sans signature. Un long, très long texte. Trop long…

> « *Ceci est mon premier message... d'autres suivront qui vous informeront en temps voulu... N'essayez pas de deviner qui vous écrit... ''* ***Il y a un temps pour tout****, oui un temps pour toute affaire sous les cieux : un temps pour la naissance et un temps pour mourir ; un temps pour planter et un temps pour déraciner ce qui était planté... '' pour la suite référez-vous donc aux sources de l'ECCLESIASTE. Laissez-vous porter par les indices fournis jour après jour, et vous verrez la lumière poindre au bout et s'agrandir.*

*Méfiez-vous de votre entourage, Judas guette un instant de faiblesse, car «**temps et événements imprévus arrivent à tous** »... En attendant, il faut du discernement et suffisamment de sagesse pour lire entre les lignes, mais je sais que vous en êtes tout à fait capable. Encore un conseil avant de poursuivre votre lecture : une meilleure appréhension du texte est évidente avec l'écoute simultanée de la rhapsodie sur un thème de PAGANINI de Serge RACHMANINOV. Vous connaissez ... c'est divin...*

RACHMANINOV ! Son compositeur préféré… Et la Rhapsodie sur un thème de PAGANINI, celle qu'il affectionne particulièrement ! La curiosité, plus que l'intérêt pousse Guillaume à poursuivre sa lecture. Non sans avoir au préalable jeté un œil sur son équipe de tournage. La pause intelligemment accordée par Denise semble appréciée. Cafés et viennoiseries circulent entre tous. Pourtant, un indicible sentiment d'irritation commence à submerger Guillaume qui ne peut résister à la lecture du deuxième feuillet.

Les voiles bleutés d'une musique séraphique dissipent le brouillard tentaculaire d'un esprit en souffrance... étouffé... suffoqué... Comment briser la chrysalide ? Cet esprit là s'envolerait bien sur un air de violon par delà les toits, les nuages, et rejoindrait pour une joyeuse farandole les anges complices de tous nos délires. Une danse aussi légère que les voiles bleutés, tourbillonnant dans le ciel, mouvement qui appelle, attire, aspire, enveloppe, berce, caresse, cajole... voiles bleutés douceur chaleur luminescence et amour... sensations d'un monde perdu...

*« **L'ange de Dieu campe autour de ceux qui le craignent et il les délivre** ».*

Merci les anges, indispensables séraphins, salutaires chérubins, sans vous la poésie ne serait que ronces de l'âme et tableaux de tourments, sans vous la musique ne serait qu'hymnes futiles, merci de laisser sur nous comme une empreinte de douce chaleur.

Les sourds et les aveugles n'ont rien à nous envier. Leur sensibilité et leur vision intérieure les rapprochent de l'essentiel, de l'essence même du divin, protégés de toute interférence nuisible, en ligne directe avec Dieu.

Au royaume des béatitudes, qui sera le plus heureux ?

Les yeux ouverts sur le monde se sont fait une carapace, bouclier dérisoire contre les projections gluantes de laideur. Une visière de protection pour filtrer l'horreur mais refléter la beauté des visions intérieures. Volonté de remplacer l'indicible douleur, la submerger par un océan d'amour universel.

Fermer les yeux pour mieux entendre... et plonger vers l'espace où les voiles bleutés frissonnent au passage des anges... .
Fermer les yeux pour mieux entendre une mélodie céleste nous promettre le bonheur.
Fermer les yeux pour ne plus entendre la terre entière gémir.
Valser avec les anges, tourbillonner aux sons des harpes angéliques, tournoyer, plonger et replonger dans les volutes bleues et blanches, frissonner de bonheur comme les ailes de milliers de monarques multicolores semblables à d'infinies caresses... douceur séraphique.

Encore une fois, Guillaume, méfiez-vous de votre entourage car ***Judas guette un instant de faiblesse…*** *»*

Les deux feuillets froissés à la main, Guillaume hésite entre l' exaspération et l'étonnement. Que penser de cette... lettre anonyme ? Qui... ?
D'après lui, c'était le style d'une femme, une gamine, c'est sûr... Une déséquilibrée en quête de sensations fortes... Sinon quel but, quelle motivation peut être à l'origine d'un tel galimatias sirupeux ? Bien décidé à ne pas perdre plus de temps, ce temps si précieux aux yeux de son associée, scripte, productrice, collaboratrice et épouse Denise, il fourre dans sa poche les deux pages dactylographiées. Non pas qu'il trouvât de l'intérêt dans cette littérature "cacopoétique", mais l'aiguillon de la curiosité venait de le titiller dans son rayon de prédilection : le mystère...

Secouant d'un seul coup de tête à la fois une brune chevelure d'origine florentine, et un sentiment dérangeant de perte de temps, Guillaume harangue sa troupe :

- Allez, les enfants, en place tout le monde, on reprend... Bertrand ! Fais le point sur la lumière... Julien, n'oublie pas que tu cadres d'abord un plan large sur la cour, et tu resserres doucement sur la fenêtre... Marthe, Eric et Pierre-Henri, en place ! Bon et toi, Denise, évite-moi l'interrogatoire. Prends patience, je t'expliquerai... .

« Oui, je t'expliquerai, peut-être… » Finit-il par se dire en pensant au conseil de méfiance que sa mystérieuse correspondante lui donne. Pour lui, pas de doute, c'était une femme. Il vaut donc mieux éviter à une Denise maladivement susceptible, certaine conclusion hâtive.

- Allez, Laura ! Toi aussi ! Sur le pont ! Laisse Pierre-Henri tranquille, veux-tu, sinon j'en parle à Richard !
- Eh ! Ca va pas non ? ! On ne fait que parler ! s'écrie Laura dans un transport de naïveté.
- Mais tu ne vois donc pas qu'il te fait marcher ? Ah Laura ! Laura !

Et Pierre-Henri de se moquer gentiment de Laura tout en lançant un clin d'œil complice à Guillaume.

Dans un éclat de rire un peu forcé, et avec un haussement d'épaules, comme pour effacer la sensation d'absurdité éprouvée depuis que le petit Mehdi lui a remis la lettre anonyme, Guillaume retourne auprès de ses «petites vedettes ». La journée de travail promet d'être productive et harassante. Et cela lui convient tout à fait.

En soirée, visionnage des rushes. Denise semble satisfaite. Semble, seulement. Apparence trompeuse. Fine mouche qu'on n'attrape pas avec du vinaigre, Denise sent bien que quelque chose embarrasse son mari, mais possédant, à son grand avantage, la faculté de cacher ses sentiments, elle lance à la cantonade une de ses petites phrases dont elle a le secret et qui font rire ceux qui les entendent. De nature habituellement joviale, Denise a toujours su soigner son capital de sympathie, malgré quelques éclats de franche mauvaise humeur. A cinquante ans, elle fait preuve encore jour après jour d'un dynamisme et d'un entrain communicatif. Ancienne sportive, elle conserve cette allure et ce physique qui font dire aux autres qu'elle a trouvé le secret de l'éternelle jeunesse. Brune, à l'épaisse chevelure bouclée, et yeux noirs pétillants de malice, Denise n'a rien à envier aux jeunettes minaudant autour de Guillaume. Et pourtant… Ce sentiment d'insécurité qui ne date pas d'hier, et qui revient insidieusement, lui donne aujourd'hui la nausée. La même qu'il y a vingt ans. Son instinct, qui ne l'a jamais trompée, lui signale un nouveau danger. Et ce danger aujourd'hui n'a rien à voir avec le physique ravageur de Guillaume. Non ! Ce n'est pas l'image du ténébreux romantique, séducteur aux tempes argentées qui pose problème. Le danger est tout autre cette fois. La mécanique bien huilée qu'elle a su entretenir depuis toutes ces années semble se gripper insidieusement. Dans l'incapacité de définir la cause exacte de son malaise, Denise décide de passer outre, pour l'instant seulement, et, tout en se promettant de rester aux aguets, régale son entourage de réparties dignes de PAGNOL.

Le cambriolage

Vendredi 3 avril – 7 heures

Le lendemain matin, juste avant le départ pour Avignon, mauvaise nouvelle pour toute l'équipe. Consternation et surprise générales : tout le matériel du tournage, caméras y compris volatilisés. Cambriolage avec effraction. Le local technique de la mairie où tout était entreposé pour la nuit a été dévalisé. Le système d'alarme a été court-circuité. L'équipe au complet réunie autour de Guillaume et Denise est effondrée. Le silence n'est qu'illusoire, des tonnes de questions en suspens dans l'air ajoutent à l'atmosphère plutôt tendue. On ose à peine murmurer contre ces empêcheurs de tourner...

Deux inspecteurs appelés par le régisseur de la mairie, commencent leurs investigations. Noms, adresses, qualifications et emplois du temps de tous les membres de l'équipe de tournage, puis la liste des acteurs et figurants est établie.

L'équipe de tournage :

Eric ROUSSET : ami de longue date de Guillaume et de Denise, cumulant volontiers les fonctions de régisseur général, chef opérateur, technicien de l'image, homme à tout faire, prêt à tout faire, et figurant occasionnel. 45 ans, les cheveux en bataille et le bouc au menton, professeur Tournesol aux épaules de déménageur, géant lunatique et distrait, ne se départissant jamais d'un esprit critique et caustique qui fait avorter toute tentative d'approche amicale, Eric toise le monde et les individus du haut de son mètre quatre vingt quinze, d'un regard qui paraît

volontiers méprisant et condescendant à tous ceux qui méconnaissent sa timidité maladive.

Marthe ROUSSET, 40 ans, sa tendre moitié, donnant volontiers son avis à tous et pour tout. Précieuse abeille ouvrière, assistante de l'assistant du réalisateur, sa fonction n'est pas véritablement définie. En tout état de cause, elle est là pour rendre service à tous, aider tous et chacun à la fois, dépanner les uns et les autres, aller chercher les cafés ou les cigarettes au bistrot du coin. Secrétaire, machiniste, décoratrice, couturière, habilleuse, maquilleuse, coiffeuse, et confidente, elle domine son petit monde du haut de son mètre quatre vingt, et, un tantinet orgueilleuse de son pouvoir typiquement féminin dans un corps à la puissance d'athlète, Marthe savoure jour après jour la satisfaction toute légitime d'être utile.

Pierre-Henri BERNARDIN : assistant d'Eric dans toutes les fonctions de ce dernier. Apprend le métier sur le tas. 29 ans. Très volontaire et dynamique, est parfait dans son rôle. Son hobby ou sa passion découverte sur le tard : chanter l'opéra. A cet effet, et taraudé par un espoir tout adolescent de concrétiser son rêve, Pierre-Henri s'est inscrit récemment aux cours de chant lyrique dispensés par le conservatoire de musique d'AVIGNON. Ses points faibles : son manque de maîtrise après un bon repas arrosé, et une mère possessive et jalouse comme une tigresse, non pas responsable de son récent divorce d'avec Laura, mais farouchement active lors de la procédure de divorce pour l'accélérer.

Mehdi GANDILLET : le plus jeune de l'équipe, mais il fréquente la troupe de Guillaume depuis ses plus jeunes années. Tous l'appellent affectueusement « petit Mehdi ». Orphelin, enfant de la DDASS, 18 ans, plusieurs fois en prise avec les autorités pour de menus larcins, genre vol à l'étalage (uniquement pour manger, aime-t-il répéter à qui le questionne), son plus cher désir est de devenir metteur en scène, comme Guillaume. Pour le moment, il observe, analyse, s'interroge, se dévoue pour tous et en particulier pour Guillaume qu'il considère depuis toujours comme son père adoptif. Souffre-douleur de Denise, il accepte sans répliquer les brimades de celle-ci, convaincu que c'est bon pour sa formation. Sa soumission inconditionnelle au couple VALLANTI, surtout à Denise, en fait jaser plus d'un. Car Mehdi, motivé et déterminé au plus haut degré par une future carrière de metteur en scène, reste très influençable : le dernier qui parle a toujours raison.

Bertrand MORILLON : Spécialiste des animations sonores et visuelles, éclairagiste, régisseur son et image, Bertrand est de tous les techniciens, le plus professionnel et le plus méticuleux, le plus fantasque et le plus facétieux, le plus attachant et le plus horripilant à la fois. Frisant la quarantaine, célibataire, le cœur toujours en émoi, gardant un esprit adolescent, Bertrand papillonne de cœur en cœur, trop idéaliste pour trouver ce qu'il cherche... cet idéal impossible à définir. Il est cependant, de tous les proches de Guillaume, celui qui n'a jamais failli, une seule fois, à son rôle de confident, soutien, complice et ami fidèle de chaque instant.

Julien MALLESTER : Tout frais sorti d'une école de cinéma, 25 ans et déjà admis parmi le cercle des professionnels, Julien est le cameraman de l'équipe de tournage et l'assistant réalisateur de Guillaume. Secret ou simplement discret, « souffrant d'une blessure intérieure » aux dires de Laura, son unique confidente, se liant peu et cependant surprenant de gentillesse et d'amabilité sincère, Julien représente pour Guillaume celui qui mérite de réussir, tant sa compétence, sa volonté et sa détermination transparaissent dans chacun de ses actes ou décisions. Ses interventions comme ses conseils en cours de tournage font apparaître un talent certain de réalisateur qui laisse Guillaume pantois d'admiration et fier de le connaître. Celui-ci est prêt à parier que d'ici quelque temps, Julien figurera parmi les surdoués de la réalisation...

Laura LORINO : Photographe de plateau, c'est sa première expérience. Mais la participation dynamique dans le travail collectif d'une troupe, elle connaît, Laura. Tour à tour, selon les besoins du moment, comédienne, rédactrice, secrétaire, dessinatrice ou colleuse d'affiches, et cette fois-ci photographe de plateau, la trentaine légère, curieuse de tout et toujours volontaire, Laura apprend sur le tas à la fois le métier et la vie. Mêlant quelquefois les deux, ne sachant pas trop faire la distinction entre devoir et obligation, elle finit toujours par dire oui. D'une naïveté confondante, elle se fait une obligation d'être sans cesse disponible, comme pour remercier ceux qui lui font confiance. Attentive à toutes les rencontres Laura enregistre, conserve, et répertorie, telle une fourmi quantité de souvenirs et d'événements. Boulimique de vie et d'action, elle voudrait bien avoir le don d'ubiquité, avoir plusieurs vies à la fois, vivre ses rêves ou mettre en scène ses illusions, comédienne à la ville comme à la scène.

Guillaume et Denise VALLANTI : 50 ans chacun. Trente ans de mariage. Amis depuis leur plus tendre enfance. Respectivement metteur en scène et scripte et conjointement producteurs, Guillaume et Denise

ne donnent pas forcément l'image idéale du couple, cependant une complicité certaine de chaque instant lie ces deux-là, sans forcément leur convenir. Originaires de deux mondes parallèles, la bourgeoisie aisée pour l'une, et le milieu ouvrier immigré pour l'autre, Denise et Guillaume ont traversé ensemble quatre décennies sans pourtant jamais trouver le point de jonction, toujours décalés, l'une en rajoutant trop dans le registre de la bohème, et l'autre n'atteignant jamais la première marche d'un niveau arbitrairement requis. Deux personnalités diamétralement opposées, que tout séparait de prime abord, ont su malgré les épreuves et les obstacles subjectifs ou suscités, collaborer à défaut de fusionner. Et chacun de s'étonner, jour après jour, tempête après tempête, de voir ces deux pôles aux antipodes l'un de l'autre, s'attirer et se rejeter, prisonniers d'une nasse invisible, magnétique, immuable. Lequel des deux souffre le plus de cette situation ? Question en suspens. Le plus raisonnable n'est-il pas de se persuader que de toute situation l'on peut tirer profit ? Car de toute évidence, l'un et l'autre s'épaulent et se soutiennent à la moindre défaillance.

Aujourd'hui encore, le contretemps lié au cambriolage les rend solidaires dans l'adversité. Craignant que les formalités de l'enquête les retiennent un jour ou deux de plus, Denise fulmine. Pour elle dont le planning de tournage était d'une précision d'horloger, la disparition du matériel est une véritable gifle. Pour la détendre Guillaume lui glisse à l'oreille « Un jour de travail, un jour de congé … nous sommes des employeurs modèles, à inscrire sur le livre des syndicats ! » Mais son humour a toujours hérissé l'esprit méthodique et planificateur de sa collaboratrice et épouse. S'adressant alors à l'un des inspecteurs :

- Est-il nécessaire d'attendre les résultats de votre enquête ? Notre travail doit se poursuivre dans le Sud de la France, et cela dès demain matin. Nous trouverons sur place du matériel de location pour continuer notre tournage. Si cela nous est permis, nous aimerions partir dès midi, aujourd'hui.

- Je n'y vois pas d'inconvénient, Madame VALLANTI ! Nous vous contacterons dès que nous aurons du nouveau. Pour ce genre de délit, l'enquête ne nécessite pas votre présence mais il nous faut d'abord prendre sur l'ensemble de l'équipe de tournage un minimum de renseignements. Pour la suite, nos collègues d'Avignon vous tiendront informés.

Les inspecteurs griffonnent sur leurs carnets notes et annotations sur chacun des membres de l'équipe. Quelques questions plus précises sont à présent vérifiées auprès de tous.
L'inspecteur :

- Le nom et l'adresse de votre hôtel ici, puis votre adresse habituelle… Que faisiez-vous hier soir entre 20 heures et ce matin 7 heures ?

Et chacun de répondre, d'une manière plus ou moins précise, de façon plus ou moins naturelle. Le cœur battant la chamade comme jamais, Laura croit mourir de honte. Il lui semble que la gène qu'elle ressent à répondre parait évidente à tous... «Oh ! Mon Dieu... ils voient tous que je mens. Je vais finir en prison. Je ne pourrais plus jamais serrer mon Richard dans mes bras… Oh Richard, Richard, si seulement tu étais là, pour me conseiller… ».

Vendredi 3 avril – 23 heures – Appartement de Laura et Richard

Le duplex de charme de la Place des Trois Pilats respire l'harmonie. Dans un vieil immeuble du 18ème fraîchement rénové, situé sur une placette où un immense platane offre l'été son ombre protectrice, deux tourtereaux ont réinventé la volupté et le bonheur simple d'être deux. Les murs tout de blanc peints, quantité de photos noir et blanc, portraits d'artistes évoluant sur scène comme celui de Gérard PHILIPE en émouvant Prince de HOMBOURG, d'autres portraits signés Laura tel celui de Guillaume avec un faux air de Robin RENUCCI, portrait dont elle est particulièrement fière. Un décor frais réalisé par un élégant assemblage de plantes vertes, un piano synthétiseur et l'expression la plus simple du mobilier d'appoint, font de ce coquet petit trois pièces harmonieux, un incomparable havre de paix. Mais il fait nuit noire au moment où Laura rentre chez elle, et Richard n'est pas encore rentré de son voyage. Il faut qu'il revienne, vite, très vite, sans quoi la paix et l'harmonie de ce lieu risquent de se diluer dans une attente insupportable car dans ces moments-là, Laura est incapable de s'atteler à quelque tâche que ce soit. L'attente est pour elle un acte si prenant qu'il la condamne à une inactivité obsessionnelle. Son impatience, son anxiété croissent au fur et à mesure que les minutes, les heures passent. Puis un bruit dans le couloir. Non, ce n'est pas *son* pas. Allez, elle compte jusqu'à dix, et il sera là, c'est sûr, elle a tant de choses à lui dire... Tant de choses à lui expliquer… Comment va t-il réagir ?

« Un, deux,... » Finalement, le bruit du portail de la cour intérieure. Ses pas sur les marches de pierre de l'escalier. La porte s'ouvre enfin. A peine a t-il posé son sac de globe-trotter qu'elle lui saute au cou.

- Richard... enfin... Une semaine sans toi... Promets-moi de ne plus me laisser si longtemps !
- Alors quoi, mon bébé, je t'ai manqué ?

Richard la soulève. Son bébé, un poids plume de 45 kg qu'il surnomme «maquette» ou « prototype » pour la faire rager, l'étouffe de baisers.

- Une semaine, HUIT jours, tu te rends compte, c'est beaucoup trop long cette fois… Et puis mon portable n'a pas beaucoup sonné en ton absence !
- Mon bébé, c'est vrai, je reconnais, mais tu sais ce que c'est, en mission, le décalage horaire, et le temps qui passe si vite... le reportage était passionnant et le résultat plus qu'honorable. Alors ma puce, tu as maintenant dans tes bras l'homme le plus libre de la terre... Je vais pouvoir m'occuper de toi, mon petit loup, je vais te manger toute crue.
- Attends, Attends, Richard, non, il faut que je te dise quelque chose...
- Pas avant que j'accomplisse ma nouvelle mission, une mission d'amour... Rien n'est plus urgent que nous deux maintenant... Et pour me faire pardonner une si longue absence… Tiens ! J'allais oublier … Ce n'est pas vraiment un cadeau, disons plutôt une prise de guerre. Pas assez beau pour toi ma puce, mais c'est tout ce que j'ai pu ramener dans la précipitation…

Un frisson la parcourut à la vue du bijou puis maîtrisant le malaise, elle reprit faussement enjouée.

- Oh ! Un pendentif ! Un serpent enroulé autour d'une épée ?! Pas franchement vilain, tout de même ! Qu'est-ce que cela représente ? Cela me fait presque penser au caducée des médecins.
- Les médecins de l'âme, alors ! ….Bon, je t'expliquerai plus tard, ma puce ! Ah ! Alors comme ça, je t'ai manqué, hein ! mon trésor, ma poupée, ma puce, ma chose à moi... tu vas voir, je ne vais plus te manquer du tout... C'était ma dernière mission à l'étranger, promis ! J'ai fait ce qu'il fallait pour ne plus avoir à me séparer de mon trésor, mon amour…

Alors, n'écoutant plus que leurs pulsions d'amoureux, Laura et Richard agrippés l'un à l'autre, plongent dans un délicieux corps à corps, mêlé de rires et de soupirs.

Richard BALDER : 38 ans, journaliste reporter free-lance, grand baroudeur et fouineur a, contre toute attente chez ce célibataire endurci, coureur de jupons, épousé depuis quelques mois son bébé de 30 ans, Laura, qu'il considère un peu comme sa chose, sa possession particulière. Il l'aime tellement sa Laura, qu'il la voudrait toute, entièrement, complètement, d'une manière tellement absolue, qu'il pourrait se fondre en elle s'il pouvait, pour la connaître mieux qu'elle-même, pour savoir tout de sa vie, de ses pensées, de ses sentiments, pour ne faire qu'un. Lui faire oublier tout ce qui a précédé son arrivée, occulter son passé d'avant lui, être le seul être digne de l'approcher. Et ne plus la quitter. Fusionner. L'unité la plus pure qui soit, l'amour.

> *« C'est pourquoi l'homme devra s'attacher à sa femme,*
> *et ils devront devenir une seule chair ».*

Un danger cependant menace : à trop vouloir étreindre, on risque d'étouffer. Et Laura, sans trop vouloir se l'avouer, sans oser reconnaître la faille, commence à découvrir un après l'autre les fins barreaux dorés de sa nouvelle vie.

Samedi 4 avril – 7 heures, le matin

Le lendemain l'inspecteur avignonnais chargé par ses collègues du Nord de prendre le relais pour l'enquête sur le vol du matériel, sonne chez Guillaume. Celui-ci, réveillé en sursaut à une heure trop matinale pour lui, est d'humeur plutôt exécrable. Cependant après les présentations d'usage, et quelque peu surpris par la tournure des événements, il invite l'inspecteur MAUREL à partager avec lui le fond de sa cafetière.

- Non merci, j'ai déjà pris trop de café... . J'en suis à mon quatrième déjà, et mon médecin...
- Bon, alors, allons au fait...

Guillaume est sous pression. Déjà dès le deuxième jour de tournage, le budget initial compromis par la location non prévue du matériel manquant… Pour un producteur dont les fonds sont très limités, c'est

plutôt un coup dur. Dès son arrivée, après un voyage de retour long et pénible, dans une ambiance où la tristesse et la rage avaient pris le pas sur l'excitation du départ, il a passé une très mauvaise nuit à essayer de trouver une parade, essayer de trouver du matériel de remplacement auprès de relations professionnelles ou d'amis, essayer de comprendre aussi l'enchaînement des événements et de déterminer s'il y a un rapport entre tous. A peine venait-il de s'assoupir enfin que l'inspecteur vient le questionner, à 7 heures du matin !

- Vous connaissez-vous des ennemis ou "un" ennemi ?
- Pourquoi ? A-t-on besoin d'avoir un ennemi pour être cambriolé ?
- Cambriolé n'est plus exactement le terme exact... Je parlerais plutôt d'une méchante blague ! A moins que…
- Que voulez-vous dire ?
- Un appel anonyme, au commissariat tôt ce matin, nous a confié une certaine adresse où nous étions invités à nous rendre.
- Et alors ? ... Ne peut s'empêcher de lancer plutôt agressivement un Guillaume ayant toutes les peines du monde à maîtriser son impatience.

L'inspecteur prend un malin plaisir à le faire mijoter. Non qu'il ressentît la moindre animosité envers Guillaume, mais les artistes lui ont toujours un peu chatouillé les nerfs. Alors, comme il en tient, un, là, sous son pouvoir (provisoire), il en profite un peu.

- Il n'y avait personne à cette adresse, évidemment, mais nous avons retrouvé l'ensemble de votre matériel et de vos accessoires de tournage, dont la liste nous a été faxée par le commissariat de DOUAI. Bizarre, non ? « On » aurait pris la peine de transporter tout ce matériel à travers toute la France pour vous le rendre… Vous ne trouvez pas ça curieux ?

Comme s'il n'avait pas saisi le sens de cette dernière phrase et l'allusion contenue, Guillaume finit d'avaler le contenu de sa tasse de café, coiffe d'un geste machinal d'avant vers l'arrière sa chevelure en bataille et le regard vague, comme perdu dans un labyrinthe de questions :

- Ca n'a pas de sens... le matériel retrouvé... ici.

Puis soudainement, comme s'il venait de recevoir une décharge électrique :

- Dans quel état est-il ?

Cette question fuse si violemment que l'inspecteur sursaute surpris par l'incongruité de la question.

- Le matériel, dans quel état... mais répondez, bon sang !
- Calmez-vous Monsieur VALLANTI. Tout semble intact, autant que l'on puisse en juger, mais vous savez, nous ne sommes pas des experts. Le mieux serait de venir vous en rendre compte vous-même, sur place…

Leur arrivée sur place, à l'adresse détenue par MAUREL, coïncide avec celle de Bertrand, prévenu par Guillaume.

- J'ai fait aussi vite que j'ai pu, ton appel m'a intrigué au plus haut point ! Que se passe t-il encore ?
- Je te présente l'inspecteur MAUREL. Il est là pour éclaircir le mystère, n'est-ce pas, inspecteur ?
- Oui, bon… suivez-moi, tous les deux et ne touchez à rien !

Nul doute que le clin d'œil complice et malicieux échangé par Guillaume et Bertrand à ce moment-là lui aurait fortement déplut. Bertrand avait dès le premier coup d'œil jaugé l'inspecteur. Et cette dernière réplique : « suivez-moi tous les deux et ne touchez à rien » faillit lui donner le fou rire.

La bâtisse ou plutôt une espèce d'ancienne fabrique délabrée, laissée à l'abandon, où l'herbe court entre les dalles de béton, ne déplaît pas à Guillaume. Quel magnifique décor on pourrait tirer de ce lieu... . Son œil avisé répertorie divers plans photogéniques, et sa mémoire met aussitôt en réserve quantités d'idées de mises en scène. Fabuleux ! Comment ne pas avoir trouvé plus tôt un tel lieu ? C'est véritablement théâtral ! Ces escaliers de bois vermoulu, ces poutres couvertes d'une bonne décade de poussière, ces murs noircis d'humidité, ces toiles d'araignée pendant dans tous les sens. Sans oublier la gravité du moment, et l'impatience de vérifier l'état de son matériel de tournage, Guillaume ne peut s'empêcher de se remémorer une de ses créations théâtrales.

- Dis donc, Bertrand, ce décor ne te rappelle rien ?
- Si ! « L'Enfer des Mille vies » 1976. Tout y est… la poussière, les toiles d'araignée, l'escalier… Il ne manque que le trône du roi et le

costume du bouffon ! « Oh ! mon farrramineux rrroi … Vise le look grandinorme ! Photimage royalesque !

- Exact mon bouffon… On s'y croirait presque !

Et devant les yeux ébahis de l'inspecteur, Bertrand se mit à grimacer et à gesticuler en prononçant d'incroyables tirades incompréhensibles pour lui. « Décidément, se disait in petto l'inspecteur MAUREL, ces artistes sont les êtres les plus immatures, irresponsables, invivables du monde. D'abord, peut-on véritablement appeler cela un métier ? »

Flash-back dans les yeux de Guillaume.

Automne 1976. Tournée d'hiver.

La scène de la maison des jeunes était investie par le décor le plus «poussiéreux » jamais vu. Des dizaines de kilos de matière synthétique filandreuse avaient été esthétiquement détournées de leur vocation agricole pour créer les immenses toiles d'araignée du décor. Tombant du plafond, pour s'accrocher à chaque élément du décor, trône du roi, fauteuil de la paralytique, rideaux, les toiles géantes, démesurées, à l'image du royaume imaginaire, créaient un décor fantastique. Que de temps passé à tisser ces toiles qui donnaient aux comédiens toutes sortes d'allergies, travail d'autant plus méritant pour ceux qui l'effectuaient qu'il était défait en quelques minutes dévastatrices à la fin du spectacle. C'est peut-être cela la beauté du travail accompli, son existence et son utilité éphémère ou futile. « Illusions, Illusions, tout n'est qu'illusions ! » La jeune fille paralytique liée à son fauteuil, lui-même entravé de gluantes toiles, tente désespérément d'assouplir la volonté tortionnaire du roi. Jeunesse et innocence données en pâture à la mégalomanie d'un « maître du monde » assoiffé de puissance. Toujours cette sempiternelle lutte entre justice et noirceur, entre droiture et perversion. Conflit permanent. Désespérance et révolte indissociablement liées contre haine et oppression.

Et voici que Guillaume par une curieuse association d'idées, poussière et toiles d'araignée, a fait un bond de plus de vingt ans dans le passé. Irrésistiblement attiré dans un tourbillon de souvenirs. « L'Enfer des mille vies ». Un spectacle novateur pour l'époque. Toutes les techniques visuelles et sonores y avaient été habilement utilisées. Projection de film

sur écran de voilages blancs, incrustation d'images photographiques sur les décors, stroboscopes, poursuites, sonorisation musicale, effets stéréoscopiques, etc.… Mise en scène audacieuse, également, où drame et comédie musicale se mêlaient à la surprise des spectateurs peu habitués à ce genre. Danses de cabaret, chapeau claque et cannes noires. La chorégraphie était un peu faible, il est vrai, mais il y avait tant de fraîcheur dans le zèle passionné des jeunes comédiens que le public adhérait totalement au thème du spectacle et le montrait par ses applaudissements sincères. Surtout après le final pendant lequel une symphonie de MALHER aux accents de fin du monde accompagnait la destruction du tyran et de son royaume dans un cataclysme sonore et visuel saisissant, où la scène entière tremblait de tous ses décors.

La voix de l'inspecteur le tire définitivement vers la réalité du moment.

- Tout le matériel est là, derrière cette porte. Vérifiez par vous-même...

Et avant qu'il n'ait pu ouvrir...

- Attention ! Baissez-vous ! ...

Son avertissement vient de fuser en même temps qu'un bruit de vitre cassée. Guillaume et Bertrand ont juste le temps de se baisser. Une grosse pierre blanche entourée d'une ficelle vient de frôler la tête de Guillaume. Au bout de la ficelle, un minuscule rouleau de papier. L'inspecteur et Bertrand se sont déjà précipités vers la fenêtre brisée. Le corps penché au dehors, MAUREL essaie d'apercevoir l'auteur du forfait. Guillaume n'hésite pas une seconde. « Tant pis s'il l'a vu » se dit-il en empochant le petit rouleau de papier dans sa poche. Il prie intérieurement pour que l'inspecteur emporté par son zèle n'ait pas eu le temps d'apercevoir ce qui lui semble être un nouveau message de son mystérieux correspondant. Un bruit de moteur qui s'éloigne et MAUREL se met à pester.

- Merde ! Trop tard !
- Alors, avez-vous vu quelque chose ou quelqu'un ? Lance Guillaume à MAUREL.

Et celui-ci, comme pour se conforter dans ses convictions :

- Je vous l'avais bien dit... quelqu'un vous veut du mal, un motard, c'est tout ce que j'ai vu... Si je n'avais pas été là, vous seriez certainement

blessé ! Dit-il en pointant la pierre... Il va peut-être falloir envisager une surveillance, conclut-il.

- On verra, on verra... S'empresse de répondre Guillaume en serrant au fond de sa poche un message qu'il brûle de déchiffrer. Bertrand non plus n'a pas remarqué son manège. Tant mieux… se dit-il malgré une vague nausée à l'idée de tromper son ami de toujours. Mais, bon… on ne sait jamais… « Judas guette »…
- En attendant, je veux retrouver mon matériel... Dites-moi MAUREL, la moto… avez-vous eu le temps de voir de quelle couleur…
- Noire. Une grosse bécane toute noire. Pourquoi ?

Samedi 4 avril - Place des Trois Pilats - 10 heures

Place des trois Pilats, ce matin frais du 4 avril, l'atmosphère est toujours au romantisme amoureux. Dans les bras l'un de l'autre, Richard et Laura, les corps détendus et heureux, savourent voluptueusement le contact à la fois chaud et frais de leur peau. Cependant l'esprit de Laura, lui, n'est pas si détendu que cela. Ce qu'elle avait tant besoin de dire la nuit dernière à Richard, lui semble maintenant impossible à avouer. « Je vais tout gâcher... on est si bien là, maintenant... » pense t-elle.

- Alors, ma puce... tu avais quelque chose à me dire, non ? Cela avait l'air si urgent…

«Aïe ! Aïe ! Aïe ! ... se dit Laura... C'est cuit. Si je commence, il va me tirer les vers du nez, et quoique j'essaie de faire ou dire, il finira par tout me faire dévoiler. Impossible, je ne peux plus... »

Et de sa plus grande force de persuasion :

- Rien d'important, tu connais les femmes... On s'excite vite pour pas grand chose...

Et pour changer de conversation :

- Dis, tu veux bien me laisser le labo, hein ! j'ai des tirages à faire... J'en ai bien pour deux bonnes heures...
- Va ma puce ! Quand tu auras décidé de le faire, je t'écouterai volontiers me parler de ton travail sur le tournage. Tu me raconteras

ton voyage éclair dans les brumes du Nord, ce plat pays qui est le tien !

- Pas si plat que dans mon souvenir d'enfant. Les immenses terrils noirs sont devenus des collines vertes, et figure-toi qu'on y fait du ski maintenant dans mon plat pays… si, si , été comme hiver. On glisse sur de la pelouse en plastique aménagée sur les pentes des anciens terrils ! Il faut le voir pour y croire !
- Tout s'est bien passé ? Je veux dire au niveau du tournage ?
- Euh ! Pas mal, pas mal, je te raconterai...

Apparemment, Richard ignore tout des derniers événements concernant le tournage. Laura sait qu'elle ne pourra pas longtemps dissimuler à Richard ce qui l'inquiète. Il se rend toujours compte de tout. Rien ne lui échappe de ce qui la concerne. Elle ferait bien de tout lui avouer avant qu'il n'apprenne par lui-même ce qui la met mal à l'aise. Sinon, connaissant son caractère entier qui s'emporte à la moindre peccadille, elle reconnaît le risque de l'irriter davantage par son mutisme que par sa confidence. Elle sait par expérience que Richard considérerait son silence plus comme une défiance à son égard, un peu comme une trahison, que comme un excès de discrétion. Aussi, la voici maintenant tiraillée entre deux sentiments. Soit elle lui apprend tout au risque de gâcher leur journée, soit elle continue à lui dissimuler son inquiétude au risque qu'il comprenne et ne se fâche pour de bon. Véritable dilemme pour Laura dont les efforts quotidiens de sa vie privée sont tendus vers l'harmonie, l'osmose, la sérénité dans son couple. Elle a besoin de se retrouver seule quelques heures. C'est cela, prendre du recul. Réfléchir. Peut-être que la solution viendra d'elle-même, au moment voulu, dans la lumière rouge du labo. Elle trouvera alors à ce moment-là, l'occasion et surtout le courage d'entrer dans le vif du sujet face à un mari aimant et dévoué mais dont elle craint les sautes d'humeur plus que tout.

Au même moment.

Vérification faite du matériel, Guillaume appelle ses assistants Eric et Pierre-Henri pour les avertir que le travail pourrait reprendre dès après demain, le temps de tout nettoyer et installer à nouveau le matériel sur le lieu de tournage. Il les charge également de prévenir le reste de l'équipe. Puis s'étant enfin débarrassé de l'inspecteur, ouvre le petit rouleau froissé et lit :

« Le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait »
Encore une maxime de François, votre ami de chevet, n'est ce pas ? Pour vous aiguiller, Cher Guillaume.

Car nous nous connaissons depuis fort longtemps, et depuis fort longtemps séparés. Mais le temps ne compte pas, il coule entre nous comme un lien qui nous unit inconsciemment. Les mots, ces mots-là, comme les vestiges d'un temps révolu, comme les restes fossiles de la fusion de deux êtres purs, restent implantés dans ma mémoire, gravés sur un mur de silence, comme une légende dans le cœur des enfants nostalgiques. Et comme une semence au pouvoir magique sur une terre d'indifférence, j'offre au vent qui vous accompagne les derniers mots que vous m'aviez écrits pour que reste l'horizon bleu où se noie chaque nuit le souvenir du jour qui meurt.

En attendant de recevoir ces mots, les derniers, restez prudent Guillaume. « ***La jalousie est une pourriture pour les os*** *» et la convoitise entraîne l'homme méchant vers la conspiration.*
Aussi gardez-vous des confidences et des fausses amitiés : « quelque défiance que nous ayons de la sincérité de ceux qui nous parlent, nous croyons toujours qu'ils nous disent plus vrai qu'aux autres ».

« C'est une femme ! » Ne peut s'empêcher de s'exclamer Guillaume. J'avais donc raison... Enfin une certitude... Mais apparemment pas si gamine que ça. Un indice... j'ai connu cette femme, il y a fort longtemps... *«le bien que nous avons reçu de quelqu'un veut que nous respections le mal qu'il nous fait »* j'aurais donc fait souffrir cette femme... Elles pourraient être nombreuses à se plaindre, se plaît-il à penser. Mais pas si nombreuses à aimer la poésie, et les pensées de LA ROCHE-FOUCAULT, mon livre de chevet... et à me prévenir de la méchanceté d'un jaloux... Un rival ? Dans quel domaine ? Professionnel, sûrement. Car côté sentimental calme plat en ce moment. Fini le temps des coups de cœur. Je suis devenu bien sage... se dit-il comme à regret. Ou alors peut-être … une jalouse ? Et toutes ces allusions bibliques, sont-elles fortuites ou sont-elles autant d'indices à étudier ?

Se perdant en conjectures, et de plus en plus intrigué par le mystère de sa correspondante anonyme, Guillaume décide de réunir en assemblée extraordinaire toute sa compagnie. Un autre point cependant, qu'il taira tant qu'il ne sera pas en mesure de l'expliquer, le chiffonne sérieusement : le matériel retrouvé, s'il est strictement identique à celui qui a été volé, n'est pas le même.

Au premier coup d'œil Guillaume a remarqué l'inexplicable fraîcheur du matériel. Neuf, tout était flambant neuf ! Tous les appareils fraîchement sortis de leurs emballages, recouverts de poussière quand même, juste ce qu'il faut pour noyer le poisson et faire croire à un voyage sans ménagements. Une véritable mise en scène mais par qui ? Qui serait à ce point soucieux de ses intérêts ? … ou de ceux de Denise ? Les intérêts de Denise ? Mais bien sûr … Comment ne pas y avoir pensé plus tôt ? Charles ! Ce serait encore une ingérence de Charles dans ses affaires ! Encore lui ! Toujours lui ! Mais jusqu'à quand … Bon ! Du calme ! se dit Guillaume, le principal étant de poursuivre le tournage, pour le moment, peu importe la provenance de ce matériel de remplacement ! Le mécène qui m'offre cette possibilité, quel qu'il soit, même s'il s'agit de Charles, sera remercié comme il se doit lorsqu'il se fera connaître... S'il se fait connaître. En attendant, réunion extraordinaire avec la compagnie. Le tournage ne doit plus souffrir aucun retard, et pour rattraper le temps perdu il va falloir compter sur la compréhension de Denise et la bonne volonté de tous. Après la réunion, il ira rencontrer l'auteur de son film, Maïlys GONNISSEN. Pour complément d'information ou besoin d'un conseil. Mais au plus profond de lui-même, il n'est pas dupe. Il sait qu'il a tout simplement envie de la rencontrer. Alors il ira sans rendez-vous, tant pis. Il forcera le barrage. On verra bien. Il a trop peur d'un nouveau refus. Mystérieuse Maïlys. D'ou vient-elle ? Pourquoi tant de discrétion ? Aurait-elle quelque chose à cacher ?

Maïlys GONNISSEN

Ne faisant pas véritablement partie de l'équipe, Maïlys est à l'origine du tournage, étant la co-scénariste avec Guillaume du film «le plus beau métier du monde ». La quarantaine, célibataire et solitaire, personne ne la connaît vraiment. Surnommée par les membres de la troupe « l'Arlésienne» elle reste pour tous et même pour Guillaume un véritable mystère. Celui-ci a trouvé par hasard en surfant sur Internet sur le site de la maison d'édition MIDI GESTES un extrait de son roman. Captivé dès le premier chapitre, il commanda aussitôt le livre sur le site et trois mois plus tard, après une adaptation du texte élaborée en commun, tout fut mis en œuvre pour débuter le tournage. Maïlys a toujours refusé de rencontrer Guillaume. Ses contacts avec lui furent d'abord téléphoniques, puis par commodité et pour plus de précision dans l'élaboration de leur travail, ils se mirent tous les deux à communiquer par messagerie instantanée. Autre avantage, tout message pouvant être enregistré ou imprimé, Guillaume pouvait ainsi conserver les précieuses remarques ou recommandations sur la mise en scène de leur œuvre commune, fruit de leurs souvenirs respectifs. Le principal argument de Maïlys pour se faire pardonner son absence physique et son mutisme : « Je ne sais pas parler... Je préfère écrire... ».

Samedi 4 avril - 21 heures

Il avait eu toutes les peines du monde à obtenir son adresse. « Je tiens plus que tout à préserver ma tranquillité » disait-elle. Prétextant le besoin d'éclaircir un détail pour les besoins du tournage, Guillaume insista. "

Surtout venez seul, et assurez-vous de ne pas être suivi… " En accédant à la ruelle sombre, véritable coupe-gorge, Guillaume devine plus qu'il ne trouve la porte cochère. Vieille, très vieille porte en bois, datant du 16ème siècle. Il reconnaît à ce moment-là seulement le plus vieil immeuble de l' intra-muros d'Avignon, l'hôtel de Roucas, classé monument historique. Chef d'œuvre en péril, encore debout grâce à la succession de plusieurs restaurations de qualité. L'adresse de Maïlys indique l'étage : -1. Tiens, tiens, vivrait-elle au sous-sol ? Autre précision que Maïlys lui avait donnée comme à contrecœur en le suppliant d'être infiniment discret : sonner sur le bouton sans nom, le dernier sur la gauche.

Guillaume s'annonce à l'Interphone qui était resté muet après la première sonnerie.

- Guillaume ? Mais... je... je ne sais pas si je peux... je ne pensais pas... vous rencontrer... ce soir...

- Tiens, on dirait que je la dérange… Ma visite la trouble vraiment ! Pense Guillaume.

L'ouvre porte résonne et Guillaume, rassuré, soulagé, se félicite finalement de son audace. En cherchant l'entrée du refuge secret de Maïlys, il ne peut s'empêcher de s'interroger sur l'excitation que lui procure le fait de rencontrer enfin cette femme tout à la fois lointaine, distante, inconnue, et en même temps si proche de lui, proche par l'écriture bien sûr, par cette façon bien particulière qu'elle a de parler d'elle-même au travers de ses personnages. Il lui semble, en ayant lu la plupart de ses écrits, qu'il la connaît mieux que quiconque. Elle a cette faculté intellectuelle de se dévoiler qui ressemble à un effeuillage impudique. Voile après voile, elle découvre jusqu'au plus intime de ses sentiments, sans pour autant paraître vulgaire ou exhibitionniste, non jamais. Au contraire, plus il lit ses confidences romancées, plus il ressent de l'estime pour elle. De l'estime et de l'amitié pour cette femme qui écrit comme il aurait voulu écrire. En fait, il se retrouve dans son écriture, il se retrouve, lui et ses doutes, et ses angoisses et ses interrogations. C'est comme s'il la « reconnaissait » sans jamais l'avoir connue, peut-être simplement parce qu'ils se ressemblent.

Cependant, conscient qu'il ne connaît que la partie émergée de l'iceberg, la part que Maïlys veut bien découvrir petit à petit, au compte-gouttes, Guillaume désire plus que tout la confrontation. Le large couloir de

vieilles pierres grises et blanches qui invite à monter vers les étages supérieurs exhale une odeur de poussière humide et de vieux parchemins. Cependant c'est vers le bas qu'il doit se diriger. Une discrète porte sur la gauche de l'entrée. Presque invisible. Le faible éclairage ici contraste avec celui du vestibule de l'entrée et ajoute à l'atmosphère moyenâgeuse. Une dizaine de marches plus bas Guillaume n'en croit pas ses yeux. L'escalier de pierre débouche sur une large galerie voûtée. Ici la lumière artificielle habilement diffusée par tout un système électronique sophistiqué nourrit et habille toute une décoration en plantes vertes qui transforme ces anciennes caves en forêt vierge miniature. Yuccas, Ficus, orchidées multicolores et autres plantes tropicales rivalisent de beauté. Une fontaine intérieure, sculptée dans la pierre, vient doucement bercer l'ensemble par la musique apaisante d'une eau fraîche coulant en circuit fermé. Un parfum de forêt ajoute à l'ambiance dépaysante. Magnifique... . Un autre monde. Un Eden artificiel, à quelques mètres sous terre.

Une porte presque dissimulée par les feuillages brillants, luxuriants. Guillaume a failli ne pas apercevoir le très discret œilleton d'une caméra de surveillance. Une porte sans nom, sans numéro, anonyme. Elle s'ouvre avant même que Guillaume ne frappe. Une silhouette blanche, fragile, l'invite à entrer.

- Bonsoir Maïlys... Pardonnez-moi si je vous dérange, mais il fallait à tout prix...
- Bonsoir... Ne restez pas sur le palier, même s'il invite au rêve… Entrez Guillaume.

L'accueil est sobre mais chaleureux. Plus trace d'une quelconque gêne comme précédemment à l'Interphone. Les yeux protégés par deux verres sombres et le sourire amical, Maïlys s'efface pour laisser entrer Guillaume. L'appartement est spacieux et bien agencé, mais sombre. De nombreuses photos et quantités d'aquarelles presqu'indiscernables ornent les murs. Une luminosité en clair-obscur voulue, semble-t-il, pour créer une ambiance propice à l'imaginaire, une musique aux accents symphoniques et enfin une luminosité plus franche, celle d'un ordinateur allumé sur un fichier en traitement de texte.

- Je ne veux pas vous déranger...
- Vous ne me dérangez pas... Ce que je faisais peut bien attendre un peu... il y a d'autres priorités, quelquefois.

Elle dit cela comme si ces priorités-là étaient rares et précieuses. Dans la pénombre qui l'entoure Guillaume devine plus qu'il ne voit, une étrange silhouette diaphane, d'une légèreté et d'une finesse troublante. Revêtue d'un long peignoir de satin blanc, et ses longs cheveux blonds en liberté, Maïlys semble gênée, troublée. Guillaume détourne alors son regard et le promène autour de lui.

- Votre appartement est original, sans parler de l'entrée on ne peut plus exotique !
- Oui, n'est-ce pas ? D'anciennes caves habilement aménagées. Très confortables. Spacieuses et sûres. Pas de fenêtres mais un système de ventilation performant. Très technologique et fonctionnel. Un nid douillet en quelque sorte, où je me sens chez moi … en sécurité.
- C'est très réussi. J'admire le travail de l'architecte et celui du décorateur, vous peut-être ?
- Résultat d'une patiente coopération, en effet. Un peu sombre, je vous l'accorde, mais je l'ai voulu ainsi.
- C'est beau... qu'est-ce que c'est ? ... s'enquiert Guillaume en portant son regard sur la chaîne stéréo.

Décidément, tout depuis son entrée dans l'immeuble semble vouloir le transporter ailleurs, dans un autre espace-temps. Une mélodie douce, légère, l'entraîne voluptueusement dans un calme intérieur qu'il n'avait plus ressenti depuis longtemps.

- Oh ! Cette musique ? ... J'aime écrire en écoutant de la musique... Elle m'aide à fouiller dans mes souvenirs et à les transcrire d'une manière pas trop rébarbative pour mes lecteurs... Et puis, ajoute-t-elle comme en dévoilant un secret, elle rend amoureux ceux qui l'écoutent.

Amusé par sa confidence enfantine et touché par cette marque de confiance, Guillaume essaie de scruter ce visage encadré par tant d'éléments protecteurs : cette pénombre, les lunettes noires, ces cheveux d'une extrême blondeur qui lui mangent la moitié du visage, cette façon qu'elle a de toujours pencher la tête sur elle-même, comme pour se cacher...

- Qui chante ? Interroge t il.
- Sarah BRIGHTMAN... Elle a la voix d'un ange, vous ne trouvez pas ? Je vous prête le disque si vous voulez… Je suppose que vous n'êtes pas venu pour me parler de musique... dit-elle avec une douce

ironie dans la voix. Où en êtes-vous ? Allez-vous pouvoir reprendre le tournage bientôt ?

- En effet, nous reprenons le tournage interrompu après demain, lundi, car nous avons retrouvé le matériel. Celui-ci semble avoir été en subtilisé, puis rendu... un petit farceur, sans doute... Un contre temps fâcheux qui ne nous a fait perdre que deux jours finalement, mais … j'aimerais vous avoir sur place pour m'aider à mettre en scène la jeune comédienne qui incarne le personnage de Linda ... Cela me semble d'autant plus approprié que...
- Non, n'insistez pas. Il me semble que nous en avons déjà assez discuté. C'était clair pourtant ! Je ne mettrais pas les pieds sur le lieu du tournage ! Je vous crois tout à fait capable de diriger n'importe qui dans n'importe quelle scène, vous n'avez pas besoin de moi, alors vous pourrez m'avancer n'importe quel argument, ce sera peine perdue... je ne viendrais pas, Guillaume. C'est tout. Je ne viendrais pas, je... je ne peux pas. C'est littéralement impossible !

Elle dit tout cela d'un seul trait. D'abord comme une défense, comme une arme contre une violence invisible, et puis tout doucement, comme pour s'excuser... « je ne peux pas... Ce n'est pas encore le moment…»

Elle a peur. C'est plus qu'une peur. Guillaume ressent dans ses dernières paroles toute l'angoisse d'un animal pris au piège. Il ne comprend pas. Qu'est-ce qui peut motiver une telle appréhension, comme une panique ? Il perçoit dans sa voix comme un accent d'animosité. Il craint de se voir congédier et il n'en a pas fini avec elle. Il doit rester.

Avec toute la douceur dont il est capable, il prend la main de Maïlys, une main si blanche, et doucement, tout doucement, comme on apprivoise les animaux blessés, Guillaume s'excuse. Et pour la première fois depuis leur rencontre, elle tend vers lui son visage. Oh mon Dieu ! Plus que la pâleur du visage, c'est autre chose de plus tragique qui vient d'émouvoir Guillaume. Que de cicatrices... traces d'anciennes blessures... ou accident terrible ? Le visage tout entier... Un visage aux lignes pures, fines, marqué par d'insupportables traces de chirurgie réparatrice. Comme si on avait voulu détruire ce que la nature avait accompli avec succès dans toute son harmonie. Un véritable désastre… qui laisse pourtant encore entrevoir la finesse d'une beauté rare.

Alors avec une extrême prudence, pour ne pas la blesser davantage :

- Maïlys, Maïlys… Rassurez-vous... Mon but, en venant vous trouver n'était pas de vous importuner. Pardonnez-moi… Je ne voulais pas cela. Finalement ma demande était stupide. Je n'ai pas besoin que vous soyez sur le lieu de tournage, oui, tout compte fait nous pouvons en parler ici, en toute tranquillité, n'est ce pas ? Je ne savais pas … Je ne savais pas … Il suffit que vous répondiez tout simplement à quelques questions sur la personnalité du personnage de Linda. Vous voulez bien ? ... Et puis, si vous n'y tenez pas, tant pis pour moi, je me débrouillerais bien... Après tout, j'ai suffisamment de matière... Nous avons déjà beaucoup travaillé ensemble, par « correspondance »…
- Vous vous méprenez, Guillaume, la raison de mon refus n'est pas due à ce visage défiguré. L'image que vous percevez n'est réelle que pour ceux qui ne savent pas discerner la vérité. Le corps n'est rien, rien qu'un habit de chair. Cela fait bientôt vingt ans que je me confronte à cette image qui n'est pas la mienne. Vous me regardez … Vous ne semblez pas comprendre ce que je veux dire. Cette image que vous voyez, ce visage surtout, ce n'est qu'une apparence. Ce qui compte c'est la personnalité profonde, n'est-ce pas ? Les aptitudes du cœur et de l'esprit, tout ce qui fait l'humanité et qui ne se voit pas avec les yeux. Cependant, nous avons besoin de matérialité pour vivre, vous me suivez ? je voudrais vous convaincre en employant un exemple signficatif : Jésus, après sa mort, n'a t-il pas emprunté plusieurs corps différents pendant une quarantaine de jours afin de se matérialiser devant ses disciples et les réconforter ? Il ne leur est pas apparu tel un fantôme, non. Les esprits sont invisibles. Il a eu besoin d'un corps fait de sang, de chair et d'os pour se rendre visible. Si l'enveloppe était toujours différente, elle n'empêchait pas ses disciples aimants de le reconnaître. Vous vous demandez peut-être comment cela pouvait être possible ? Comment pouvaient-ils le reconnaitre alors qu'il ne se matérialisait jamais dans le même corps ? La personnalité de Jésus était si attachante, si empreinte d'amour et d'humilité à la fois, son message tellement porteur d'espérance et de miséricorde bienveillante, que ses disciples discernaient sans équivoque ou doute possible sa présence. Une présence si charismatique et si consolante. Pourquoi n'empruntait-il pas l'enveloppe charnelle qu'il avait habité pendant trente trois ans ? Rappelez-vous…

  Son corps avait disparu de la tombe lorsque les femmes se rendirent le dimanche matin pour traiter son corps avec les aromates. Il ne fallait pas que son corps charnel devienne objet de vénération et de culte. Aussi disparut-il de la surface de la terre, volatilisé, désintégré,

dématérialisé. Alors il empruntait d'autres corps, d'autres habits de chair pour se manifester. Et puis dix jours avant la pentecôte de l'an 33, le voilà qui se débarrasse de sa dernière enveloppe charnelle d'emprunt pour monter au ciel en tant que personne spirituelle avec pour seuls témoins ses fidèles disciples.
N'est-ce pas là la preuve évidente que le corps est accessoire ? Qu'importe l'apparence. Seules comptent la personnalité et l'humanité que l'individu peut manifester. Je n'ai pas les qualités de Jésus, cependant l'image intérieure qui me reste de ma petite personne est autrement plus attrayante que celle renvoyée par mon miroir. Alors, finissons-en avec tous ces salamalecs de pitié ou de compassion, je n'en ai que faire. Un jour vous comprendrez les raisons de mon refus de paraître.

Silence. Maïlys s'est levée. Lentement elle se dirige vers son lecteur CD, lentement, tout doucement, avec des gestes empreints d'une sérénité retrouvée grâce à une infinie maîtrise de soi, elle place un autre disque sur la platine, choisit la plage 12 et appuie sur le bouton play. Comme si Guillaume n'était plus là, elle s'installe dans son fauteuil, face à une fenêtre peinte en trompe l'œil, fenêtre malgré tout habillée de rideaux lourds, artistiquement peints de couleurs chaudes et chatoyantes. Et la musique, caresse apaisante et douce, envahit la pièce. La voix de la chanteuse la transporte ailleurs, dans un monde protecteur, véritable cocon de douceur et de lumière, créé pour elle seule.

« Vole vole petite aile
Ma douce, mon hirondelle
Va t'en loin, va t'en sereine
Qu'ici rien ne te retienne

Rejoins le ciel et l'éther
Laisse-nous laisse la terre
Quitte manteau de misère
Change d'univers

Vole vole petite sœur
Vole mon ange, ma douleur
Quitte ton corps et nous laisse
Qu'enfin ta souffrance cesse
Va rejoindre l'autre rive
Celle des fleurs et des rires

Celle que tu voulais tant
Ta vie d'enfant

Vole vole mon amour
Puisque le nôtre est trop lourd
Puisque rien ne te soulage
Vole à ton dernier voyage
Lâche tes heures épuisées
Vole, tu l'as pas volé
Deviens souffle, sois colombe
Pour t'envoler

Vole Vole petite flamme
Vole mon ange, mon âme
Quitte ta peau de misère
Va retrouver la lumière »

(Paroles de Jean-Jacques GOLDMAN)

Silence. Très long silence. Lourd. Le disque s'est arrêté. C'était le dernier titre.

L'émotion de Guillaume n'est pas feinte. Pour lui, le fait qu'elle lui ait fait écouter cette chanson est plus qu'un aveu. Qui sait par quelles souffrances elle a dû passer ? Quel est son secret ? C'est sûr, ce n'est pas uniquement les cicatrices de son visage qu'elle cache en se protégeant ainsi de la lumière ? Lumière qu'elle aspire pourtant à retrouver. La preuve, toutes ces aquarelles lumineuses autour d'elle, comme pour recréer un monde nouveau de lumière et de pureté. Qui est-elle vraiment ? Tout dans sa façon d'être lui rappelle quelqu'un. Cette silhouette fragile. Et cette voix comme masquée elle aussi, comme voilée... elle ne lui est pas totalement inconnue... Une pensée lui effleure l'esprit qu'il rejette aussitôt comme une absurdité inconcevable. De son geste machinal, main dans les cheveux, il repousse à la fois frange rebelle et pensée saugrenue loin derrière. Aux confins d'un passé révolu, étouffé, mort.

- Je vais vous aider Guillaume...

Maïlys se dirige cette fois vers son bureau et en sort un feuillet.

- Tenez, ce sont quelques lignes que j'avais écrites sur le personnage de Linda et que j'avais finalement retranchées avant l'édition. Je pense qu'elles pourront vous donner une idée plus précise du personnage, pour votre mise en scène... Ajoute-t-elle pour donner le change.

Personne n'est dupe. C'est sa façon à elle de se dévoiler et Guillaume apprécie toute la valeur de ce témoignage informel.

- Il s'agit de la confession que Linda adresse à son ami après lui avoir envoyé une lettre... une lettre anonyme... J'avais enlevé cet épisode de notre projet. J'avais estimé qu'il n'était pas nécessaire à l'intrigue du scénario... Mais il dépeint bien le personnage.
- Puis-je les lire maintenant … ici ?

Guillaume n'y tient plus. Une énigme sans réponse, c'est comme un désert sans oasis, c'est comme une coupe vide devant un homme qui meurt de soif. Il prend possession des pages imprimées que Maïlys lui tend et se met à lire, avidement.

« Pourquoi ai-je écrit cette lettre ?
A quoi bon toutes ces paroles doucereuses, ce déballage intime et écœurant ? Que signifient tous ces mots alignés les uns derrière les autres tels d'immondes sucres d'orge en rang d'oignon sur l'étal du confiseur ? Méfiance, prudence, rien n'est plus trompeur que le mot... les dictionnaires des synonymes attestent pour moi de la méfiance qu'il faut accorder aux mots...
Tu penses «amour» et l'autre entend... «sexe»...
16 ans... . La maturité naïve d'une gamine qui s'est élevée toute seule... L'été, propice aux rencontres, pas sur la plage, non, mais à " l'expédition", lieu de prédilection pour les jeunes étudiants en quête de minces subsides. La Provence est à ce niveau la providence des jeunes fauchés, l'été. Les travaux saisonniers fleurissent dès le printemps. Le marché d'intérêt national de CAVAILLON est à ce titre pourvoyeur d'une multitude de petits boulots pour les plus courageux... Début du travail en général dès l'aube... Oui mais à 7 heures c'est l'heure du casse-croûte : le bon gros sandwich préparé à la hâte la veille avant le coucher. Ce n'était pas si difficile. Le rythme était pris déjà depuis quelques années. Dès l'âge de 14 ans j'accompagnais ma mère à " l'expédition". La grève de mai 68 tombait bien ! J'ai pu cette année-là travailler de mai jusqu'à la fin des vacances, et pas déclarée : tout bénéfice ! Sauf que j'en ai loupé mon BEPC. Et qu'il m'a fallu le repasser l'année suivante en candidate libre, car on ne sait jamais : ça pouvait toujours servir : le BEPC. En attendant le BAC.

Pour en revenir à la traîtrise des mots, la promiscuité cosmopolite de ce lieu de vacances laborieuses m'avait fait rencontrer une jeunesse éclectique et cosmopolite, belges, allemands, hollandais. Je me levais chaque matin le cœur léger et joyeux malgré l'heure plus que matinale, persuadée d'apprendre quelque chose de nouveau chaque jour, convaincue que la vraie vie était là : la rencontre de nouvelles amitiés, l'échange, la découverte. Que la vie était belle quand si riche d'événements, si prodigue de leçons, elle ouvrait la voie d'un futur constellé de promesses.
Mais combien sont traîtres les mots je l'ai appris à 16 ans sur je ne sais plus quelle trieuse de fruits ou légumes... Etaient-ce les melons, les aubergines ou les tomates ? Toujours est-il que ma réponse naïve m'a valu une réputation plutôt sulfureuse pour la jeune vierge que j'étais encore ! Car telle fut la question piège qui me fut posée : « Linda ! Quelle est pour toi la plus belle chose au monde ? » Allez répondre à cela, à 16 ans ! Le cœur plein de rêves et d'illusions, nourri par la littérature romantique du 18ème et les actes chevaleresques de l'intrépide LAGARDERE, chevalier sans reproches qui avait pour moi les traits du séduisant Jean PLAT... . Ah ! Jean PLAT... Toutes ces années, il a conservé dans mon cœur cette place privilégiée, véritable trésor de mon jardin secret... Il était à cette époque-là sociétaire de la Comédie Française. Je voulais devenir comédienne. Mes rêves les plus fous me projetaient sur la même scène que lui. De mon imagination débordante fusaient les répliques que nous échangions lui et moi dans un duo d'acteurs au sommet de leur talent. C'est donc lui, jean PLAT, qui accentua en la petite fille aux nattes brunes que j'étais alors, la passion du théâtre.
- *Alors, c'est quoi pour toi la plus belle chose du monde ? ...*

Décidément, on y tenait à la réponse !
- *... Heu... L'amour ! Bien sûr...*

« Par-là tous sauront que vous êtes mes disciples, si vous avez de l'amour entre vous »

La plus belle chose au monde, n'est-ce pas ce sentiment qui peut combler de bonheur tout individu sensible ? Car en répondant «l'amour » il n'était pour moi question que du sentiment parfaitement pur qui unissait les êtres et contribuait à l'harmonie de l'univers ! Pauvre naïve !
Dès le lendemain, comme une traînée de poudre, ma réponse sincère et spontanée avait fait son effet sur les éléments mâles d'abord de l'entreprise, et par voie de conséquence, ensuite sur la gent féminine. Mon arrivée fut dès lors saluée chaque matin par de galantes œillades appuyées de clignements, de sourires égrillards et complices, d'intérêt plein d'une sollicitude nouvelle pour moi, d'une sympathie toute exceptionnelle que je finis par trouver plus que pesante. D'autant plus que les copines de travail, plus âgées de quelques mois, commencèrent par voir en moi une «redoutable» concurrence ! Adieu la franche camaraderie, les rires et les confidences. Telle la perfide MESSALINE, je fus dès lors reléguée au rang des personnages de réputation dangereuse et perverse...

C'est ainsi que je fis le dur apprentissage de l'ambiguïté des mots et la difficulté de leur utilisation. Une méfiance sans pareille s'empara de moi. Plus question de m'exprimer verbalement. J'avais perdu cette spontanéité liée à l'enfance, perdu la conviction d'être entendue à défaut d'être comprise. Des cahiers entiers furent noircis alors, en compensation, de poèmes, de chansons et de confidences. Si «la poésie est à la fois une cachette et un haut-parleur », alors cette époque fut pour moi un véritable jeu de cache-cache de la communication.

« J'ai envie de vous dire Mais à quoi bon vraiment Saurez-vous me comprendre J'ai besoin de vous dire J'ai besoin de parler Ne me tournez pas le dos Je vous tends la main Prêtez-moi vos yeux Laissez-moi vous dire Donnez-moi dix minutes de votre temps précieux Oubliez vos affaires Elles vous ennuient bien assez J'ai envie de vous dire Vous n'avez pas le temps Vous êtes en retard Oui je vous comprends J'aurais voulu vous dire Mais n'en parlons plus... . »

« Plus notre cœur est tumultueux et bruyant, plus le calme et le silence nous attirent » écrivait CHATEAUBRIANT en expliquant «le mal» de René.

Dans ces moments-là, voyez-vous, les mots qui ne sortent pas tapissent une drôle de trame à l'intérieur de la tête. Une trame tellement compliquée que les sentiments eux-mêmes perdent toute cohérence.
Dans ces moments-là, les mots se révoltent, se dressent en bataille, les mots deviennent fous, les mots se chamaillent. Dans ces moments-là, tu voudrais des poèmes, des colliers de "je t'aime", des rêves de velours, des voyages sans retour, mais les mots te trahissent, mais les mots te harcèlent, mais les mots t'infidèlent...
GOETHE a exprimé, une semaine avant sa mort, ce que je ressens depuis toujours. « Le meilleur de nos convictions ne peut se traduire par des paroles. Le langage n'est pas apte à tout. »

Plus je ressentais le besoin de communiquer, plus je m'isolais dans cet état d'exaltation à la fois mystique et poétique. Je me bâtissais une solitude factice dans laquelle le calme et le silence cachaient un tumulte tout intérieur. C'était tout à la fois la passion, le vertige, le dégoût du vulgaire, la mélancolie et l'espérance d'un bonheur indescriptible.

Alors vint ce jour mémorable où la construction d'une nouvelle M.J.C. allait transformer le quotidien morne et désespérant de notre adolescence. Quelle était pimpante et moderne cette maison des jeunes... La plus belle de la région. Elle fut même dans les années 70, une des plus dynamiques, des plus culturelles, des plus fréquentées et des mieux gérées de France, peut-être... En tout cas pendant un temps. Le temps qu'il a fallu pour que s'implante la «Compagnie Théâtrale», grâce à Jean Berrest, le directeur de l'époque.

Celui-ci, d'une culture générale phénoménale et d'un dévouement à toute épreuve, était littéralement habité par quelque devoir sacré, celui d'aiguiser nos jeunes esprits adolescents, les ouvrir à l'amour des arts, de la littérature, du cinéma, de la chanson (à texte de préférence). Les cycles de cinéma d'Art et d'Essai parvenaient grâce à lui à initier les pauvres ados incultes que nous étions alors, à l'apprentissage de la communication visuelle et à une certaine forme d'expression de qualité. La rencontre quasi hebdomadaire de réalisateurs de long ou courts métrages, les lectures publiques de poètes, d'auteurs, compositeurs et interprètes, les interviews d'artistes exposant peintures, photos, d'artisans du crû proposant leurs créations, les colloques ou conférences de metteurs en scène ou d'écrivains venus expliquer leurs œuvres, contribuaient à nous édifier presque à notre insu, à nous dispenser, je dirais avec tact et diplomatie, l'assaisonnement parfaitement équilibré qui relevait notre éducation. J'absorbais pour ma part avec délectation cette nourriture riche et colorée qui allait, année après année, modeler et affiner en moi une sensibilité toute nouvelle, et cela grâce au talent de notre inégalable directeur de maison des jeunes et de la culture. D'origine bretonne, Jean a largement contribué à faire connaître le folklore breton à tous les Provençaux de la région PACA. Périodiquement, en général les vendredis et samedis soirs, était programmé un concert de « folkeux », comme nous aimions les appeler. Inutile de décrire l'ambiance musicale rehaussée de danses folkloriques, crêpes et cidre, galettes et bière... La maison des jeunes ces soirs-là devenait trop petite, les danseurs investissaient tout l'espace disponible, du rez-de-chaussée à l'étage, et quelquefois, même le parking.
C'est dans cet environnement des plus ouverts et créatifs, que vint s'installer la compagnie théâtrale de G. : le T.G.V. Quel nom, n'est-ce pas ? Ce qu'il a pu en faire sourire, ce nom... Pourtant, au bout de quelques mois, après quelques représentations d'une création tout à fait originale «Le Cabaret du Temps Perdu», nous étions entrés dans les cœurs des amateurs de théâtre de la région. Mais oui ! Je dis «nous» car enfin j'intégrais une famille. Et quelle famille... G. et D. venaient d'Avignon et avaient apporté dans leurs bagages leur amour du théâtre et leurs compagnons de scène pour ouvrir «l'atelier théâtre» de la M.J.C.. Alors cette maison des jeunes devint ma résidence secondaire, j'y passais tout mon temps libre. Et il faut dire que j'en libérais du temps pour les ateliers : guitare, danse moderne, dessin, photo, mais celui qui me retenait des nuits entières, c'était l'atelier du T.G.V. et sa scène magique.

En ce temps-là, le hasard de la programmation culturelle m'a fait rencontrer quelques personnalités du spectacle inoubliables, tel Armand Meffre qui m'a sauvé la vie. Mais oui, il m'a sauvé de la noyade. Un beau jour torride du mois d'août, Jean Berrest, quelques amis et moi-même, sommes allés rendre visite, dans son petit mas de ROBION, à notre hospitalier comédien. Après un repas frugal de salade et de fromages, la canicule nous invita à un bain de fraîcheur dans le canal St Julien.

Abandonnant habits et sacs chez Armand, nous suivîmes celui-ci avec délice dans l'eau revigorante du canal.
« C'est mon parcours habituel, pour entretenir mes formes... » expliquait joyeusement Armand en nous prévenant de la longueur du trajet entre le point de départ et celui où il nous fallait sortir du canal pour rejoindre la route qui retournait chez lui.
« Cinq bons kilomètres... . Mais la plupart du temps le courant te porte, tu n'as qu'à te laisser pousser... » J'aimais l'eau. Je savais nager. Mais bon, je n'avais jamais encore parcouru cinq kilomètres à la nage... . Fataliste, bof : on verra bien ! Je me lançais à l'eau comme les autres. Quel bonheur, cette fraîcheur ! Serpentant entre les terres cultivées, le canal qui devait tout au plus faire trois mètres de large, me semblait quand même bien profond. Nager sans avoir pied était pour moi le comble du courage, d'autant plus qu'il n'y avait aucune possibilité de s'agripper aux bords bétonnés et glissants. Fière de moi, je suivais la troupe barbotante et joyeuse, m'assurant de la présence de l'un ou l'autre, nageant comme jamais, portée par un léger courant, agréable et fort utile. Et puis le courant s'accentua à l'approche d'un pont. Une arche du pont coupait le canal en deux. La force de l'eau devint bientôt plus forte que celle de mon corps. L'eau me poussa contre l'arche, et il me fut impossible de me détacher de la pierre. La panique me gagnait et tétanisait mes muscles. Il me semblait que le courant allait m'entraîner au fond de l'eau et que je ne pourrais plus remonter. Après tout ce temps, le souvenir de cet instant demeure aussi frais que l'eau du canal ce jour-là. Ca y est ! Je coule, je meurs, et puis une main qui m'attrape le bras, une puissante poussée vers l'avant de l'arche et me voilà agrippée au cou d'Armand.
- *Alors, quoi, on traîne, petite ?*
- *Ne me lâche pas ! Toussant, crachant l'eau bue, je suppliais Armand. Ne me lâche pas, je ne peux plus... plus de force...*

Nous arrivâmes au point prévu pour quitter le canal. A cheval sur les épaules d'Armand, parce que les pieds nus sur l'asphalte brûlant ça fait mal, tout le long de la route qui nous menait à ROBION, je méditais sur la beauté de tels instants volés au temps.

« Au bureau des objets perdus la liste est longue de tout ce qui nous manque et nous empêche d'aimer... En fréquentant le «Cabaret du Temps Perdu » j'avais trouvé «cet endroit simple, une sorte de maison où la nécessité de se retrouver devenait un plaisir partagé ». Je n'étais plus alors «La Femme Engloutie » de la Légende. Je devins tour à tour poète, comédienne, peintre, écrivain. Pas musicienne, non, bien que la musique me rende toujours un peu plus amoureuse. Lorsque mon chemin croisa celui d'AZRAEL l'ange noir, je devins LILITH, son double, son jumeau et son contraire à la fois. Finalement LIGEIA, évanescente, s'évapora dans un voyage initiatique, vers une «autre chapelle», vers une certaine «voie», celle du repentir et de la rédemption, celle du Nazaréen, celle de la Vérité, une autre voie parallèle beaucoup plus étroite et difficile, vers une autre vie, la vraie vie, pour oublier l'Enfer, celui des «mille vies»,

oublier cet abandon (venait-il des autres ou de moi-même ?) je n'en savais trop rien... mais oublier cet abandon ressenti comme une trahison, oublier quoiqu'il en soit la souffrance de l'autocensure, la non-communication, les non-dits, oublier l'hypocrisie des mots et finalement découvrir la valeur des actes, trouver dans l'Amour, celui si différent et pur dont Jésus disait qu'il était la marque distinctive de ses disciples, trouver dans cet amour véritable, incapable de faire souffrir, une manière positive d'aider son prochain. »

Sa lecture terminée, Guillaume ne se rend tout de suite pas compte qu'il se retrouve seul.

Maïlys a quitté la pièce. Discrètement, il décide de prendre congé. Non sans avoir laissé sur un post-it collé sur l'écran de l'ordinateur : « Merci, douce Maïlys, merci infiniment, je connais mieux « Linda » maintenant. »

Une sensation pénible de déjà vécu impossible à déchiffrer ou à analyser taraude à présent Guillaume. Le cœur et l'esprit tourmentés par tout ce qu'il vient de découvrir, il lutte quelques instants contre une indicible douleur indéchiffrable qui l'oppresse jusqu'au vertige. Il lutte également contre sa mémoire, ennemie aux voiles opaques qui lui interdit l'accès de certaines contrées.

Il quitte l'appartement et son décor incroyable - *les blessures de l'âme ne peuvent s'exprimer que dans l'art* - avec la sensation de quitter un havre spécialement conçu et étudié pour la fragile et inquiète Maïlys. Il le quitte à contre cœur, car jamais il ne s'était senti aussi proche d'une femme … jamais depuis …si longtemps. Grâce à l'écriture. Grâce à cette unique forme d'expression qui redonne sens et vie aux aspirations les plus légitimes : communiquer, échanger, exprimer, décrire, dévoiler, comprendre, créer ou rebâtir, réinventer, rêver, vivre. Une forme d'expression qui permet l'amalgame entre passé et présent, entre fiction et réalité, entre rêve et souvenir. Mais Guillaume, après lecture de l'épisode tronqué du scénario de Maïlys, ne sait plus faire la part entre le vécu et l'imaginé. Quelle est donc la part du réel dans le récit de Linda ? Dans quelle mesure Maïlys se serait-elle emparé de ses souvenirs à lui pour habiller le personnage de Linda ? Parce que trop de coïncidences, trop de points communs avec son propre passé, accentue encore le sentiment de déjà vécu qui le tourmente depuis sa rencontre avec Maïlys. Maïlys, Maïlys, qui donc es-tu ? Mémoire, reviens-moi, nom de …

Un inquiétant personnage

Dimanche 5 avril - Place des Trois Pilats. 10 heures.

- Je peux entrer ?
- Attends deux minutes, je finis d'exposer un cliché.

Aménager un laboratoire photo traditionnel dans un duplex ne fut pas chose aisée. Mais avec un brin d'astuce et beaucoup de savoir-faire, Richard y parvint à la grande joie de Laura qui aime y passer de longues heures créatrices à la fois pour son travail sur le plateau de tournage et pour son propre plaisir. Elle aime tant voir l'image au fond du bac se révéler petit à petit, une image d'abord aux contours imprécis et délavés qui lentement prend force et relief. C'est pour elle comme un miracle de création. L'image naît, résultat de tout un processus à la fois technique et chimique, mais surtout résultat d'une volonté esthétique. Le numérique ne l'attirait pas encore. Cela viendrait, immanquablement, mais elle voulait encore profiter un peu de ce contact plus physique avec le papier.

Il y a mille manières de capturer le temps et l'espace sur un cliché. Mille manières de communiquer le sentiment éprouvé lorsque l'œil accroche le sujet au fond de sa rétine pour le plaquer sur la pellicule. Tout est une question de sensibilité et de lumière. Double sensibilité, celle du photographe et celle de la pellicule. Quant à la lumière, celle capturée par la pellicule reflète souvent celle qui illumine les sentiments, les sensations, les aspirations du photographe.

- C'est bon, tu peux entrer maintenant, les clichés sont dans le bain fixateur.
- Oh ! Oh ! Joli... c'est d'un bon rendu. Bon, le contraste de celle-ci est un peu faible, mais pour une « débutante » ce n'est pas trop mal...

Encore un an ou deux de leçons particulières «particulièrement coquines» et...

- Richard, arrête... Mais tu ne penses qu'à ça ! ? Ce n'est vraiment pas le moment, j'ai trop de retard dans la livraison de mes dernières photos... .
- Ah ça ! Pas envie de câlins ? Mon bébé est vraiment trop nerveux... Qu'est-ce qu'il a mon poussin ? Du souci ? Des ennuis ?
- D'abord, arrête de me parler comme si j'étais encore à la maternelle, tu entends ?
- Ca y est, Miss Tronche est de retour ! Qu'est-ce qui t'arrive ? C'est quoi ton problème ? Tu veux m'en parler, oui ou non ?

Et se radoucissant :

- Laura, Laura, je vois bien que ça ne tourne pas rond, allez dis-moi tout.
- Bon, d'accord, mais pas d'interrogatoire, hein ! ? Tu me laisses expliquer... Ce n'est pas facile à dire...
- Oh ! Mais c'est sérieux, on dirait...
- Ah ! Voilà... Tu me coupes avant que je commence...
- Pardon, pardon, ma puce, vas-y, je t'écoute...
- Bon, voilà … J'ai donné un faux témoignage à la police de Douai...
- ***ALLONS BON !*** Sais-tu seulement ce qu'est un faux témoignage ?

Et Laura, complètement déconfite, de raconter alors à un Richard narquois, la disparition du matériel, l'interrogatoire des inspecteurs chargés de l'enquête, et sa réponse qui ne correspondait pas à la réalité.

- Bon ! J'ai comme l'impression qu'il va falloir qu'on parle tous les deux... et sérieusement !
- Je te préviens Richard... si tu commences à crier, je m'en vais, et tu ne sauras rien d'autre, compris ?
- Ce que je comprends, moi, c'est que je m'absente une semaine, huit malheureux petits jours et Mademoiselle en profite pour se mettre dans je ne sais quelle embrouille... Voilà ce que je comprends ! Ou bien tu me donnes une explication valable ou...
- Ou bien quoi ? Des menaces ? Tu vois bien... Tu ne sais que crier. Je savais que je n'arriverais pas à te parler. C'est pour cela que je ne voulais rien te dire. Je te connais, tu t'emportes, tu te fais tout un cinéma et tu n'écoutes rien...

- OK ! OK ! Allez, Laura, je t'écoute, déballe ton sac... Qu'est-ce qui t'a pris de mentir aux enquêteurs ? Et pourquoi ? Dans quel pétrin t'es-tu fourrée ?

Pas facile décidément pour Laura de se justifier. Comment expliquer qu'elle a cru bien faire ? Tout d'abord, il y eut ce repas à la fin du premier jour de tournage, la veille du cambriolage. Après le visionnage des rushs de la journée, toute l'équipe s'est retrouvée au restaurant. Il était tard, et l'on n'avait trouvé qu'une pizzeria pour les accepter si nombreux sans réservation. Les derniers clients venaient de partir, hormis un type, un motard tout de noir vêtu, arrivé quelques minutes après eux, et qui, accoudé au comptoir sirotait son verre d'alcool. Les serveurs quant à eux ne les regardaient pas d'un bon œil. Parmi la troupe, la fatigue générale n'empêchait pas une bonne ambiance de régner. Comme à l'accoutumée, Bertrand enchaîna blague sur blague, Pierre-Henri but plus que de raison, Marthe riait à gorge déployée, Denise boute-en-train de nature, raconta quelques souvenirs de tournage qui ajoutèrent à l'ambiance détendue. Guillaume semblait écouter, perdu dans ses pensées, comme d'habitude. Mehdi, Eric et Julien échangeaient de vagues commentaires sur le bon déroulement technique de la journée, qui au demeurant présageait une suite intéressante. Mais bon, on ne sait jamais... Quant à Laura, préoccupée par le résultat de son travail, elle chipotait sa salade tout en surveillant du coin de l'œil le motard accoudé au comptoir. Une balafre d'au moins dix centimètres sur la nuque, au départ de l'oreille gauche.

- QUOI ?

Richard venait de l'interrompre, presque brutalement. D'une manière surprenante, il venait de lui attraper le bras et le serrait si fort que Laura prit peur.

- Richard, tu me fais mal ! Qu'est-ce que j'ai dit ? Pourquoi me regardes tu ainsi ?
- Tu viens de parler d'un homme balafré. Décris-le moi !

Déstabilisée par la réaction de Richard, Laura continua néanmoins son récit.

Elle avait déjà vu ce personnage étrange. Sur le lieu de tournage, ce jour même. Un homme tout de cuir noir vêtu, portant au creux du bras un casque de motard tout aussi noir. Lunettes noires et crâne rasé. A ce

moment-là elle n'avait pas encore remarqué sa longue balafre sur la nuque. Elle l'a d'abord pris pour un badaud curieux et tout en assurant les prises de vues (elle aimait prendre des clichés de tout ce qui se passait autour du tournage et pas seulement sur le plateau) elle avait surpris le bonhomme à discuter avec Eric, à l'écart, derrière la tente de réunion. Et curieusement, celui-ci faisait mine maintenant, attablé à quelques mètres à peine du personnage, de ne pas le reconnaître.

Et puis, au cours du repas, grâce, ou plutôt à cause de plusieurs bonnes bouteilles de Côtes du Rhône, l'ambiance dégénéra en bataille de spaghettis. Guillaume et Denise essayèrent en vain de calmer le jeu, rejoints par Eric habituellement calme dans ce genre de circonstance. Rien n'y fit. Les murs héritèrent bien malgré eux de quelques tâches bien mûres de tomates en sauce. Les fous rires de Mehdi et Pierre-Henri devenaient communicatifs. Le patron, que le dernier malheureux serveur en fonction appela à la rescousse, proféra de vagues menaces mi-figue, mi-raisin, et voyant son intervention sans effet, menaça toujours souriant d'appeler la police. L'homme à la cicatrice avait disparu. La bataille rangée de spaghettis terminée faute de munitions, l'équipe euphorique quitta le restaurant. La note fut salée et Denise avait perdu le sourire.

- Et après... As-tu revu ce motard balafré ? Ne peut s'empêcher d'interrompre Richard.
- Eh ! Attends, j'y arrive... Il fallait bien que je commence par le commencement, non ? Mais tu es bien nerveux, Richard, y a un blem?
- Continue, Laura... Réplique-t-il en maîtrisant une colère que Laura ne s'explique pas.

Et Laura de poursuivre...

Guillaume et Denise sont partis de leur côté et le reste de l'équipe, décidément en grande forme, n'avait pas envie d'en rester là. « Allons au Piano-bar qui se trouve à l'entrée de la ville, lança quelqu'un, j'ai remarqué en arrivant cet après-midi qu'ils ferment tard... » Il était minuit largement passé. L'équipe ne devait reprendre la route que vers midi le lendemain. Seule Laura déclina la proposition. Elle avait hâte de développer ses pellicules de la journée et de découvrir à la loupe sur les pages contact ce que le mystérieux balafré pouvait avoir à faire avec Eric. Qui sait, peut-être un indice quelconque apparaîtrait qui l'aiguillerait sur

une piste ? Il lui tardait donc de filer vers le labo photo aménagé spécialement pour elle dans le camion technique.

- Sans moi, merci... amusez-vous bien, moi j'ai du travail au labo, salut, à demain !
- On t'accompagne jusqu'au camion ?
- Pas la peine, merci, c'est à cent mètres !
- Alors, à demain, victime du travail ! Plaisanta Bertrand.

Et tous les six s'engouffrèrent dans le minibus. En chemin, elle se remémora la scène surprise entre Eric et l'inconnu. Il y avait quelque chose entre eux qu'ils essayaient de dissimuler, c'est sûr, comme un objet, un petit paquet, passé de la poche de l'un dans la main de l'autre. Mais ce n'est pas cela que Laura essayait de remonter de sa mémoire. Il y avait autre chose, un détail qui lui parut insignifiant sur l'instant, mais qui commençait à chatouiller son esprit. Ca y est ! Sa mémoire venait de lui rendre une image perdue... Elle bifurqua aussitôt vers une autre direction. Les photos attendront.

- Tu comprends, Richard, j'avais dit à toute l'équipe que j'allais au labo du camion pour les tirages de mes photos, alors je ne pouvais pas dire autrement le lendemain du cambriolage, on aurait trouvé cela louche, non ? Je n'avais aucun alibi.
- Mais où donc es-tu allée ?
- Je venais de me souvenir d'un détail et il fallait à tout prix que j'en ai le cœur net. Je suis donc retournée sur le lieu du tournage, à l'endroit précis où se tenaient Eric et l'inconnu quelques heures plus tôt. Et là, sur le sol, j'ai trouvé une minuscule photo, genre photomaton, tu vois ? Toute biscornue, qui devait dater d'au moins vingt ans...
- Pourquoi vingt ans ?
- A cause de Guillaume... Il est sur la photo, beaucoup plus jeune. Il était déjà beau gosse, tu sais... Tiens, elle est là, regarde... Pas mal, hein, ma trouvaille ?... D'autant plus qu'il n'est pas seul. Regarde un peu cette belle blonde, élégante et classe, non ? Je me demande qui ça peut être. Je ne l'ai encore jamais vue. Sûrement une ancienne copine à lui. Faudrait pas que Denise tombe dessus… parce qu'alors le balafré aurait du souci à se faire ! Elle est à cran en ce moment Denise, je ne sais pas pourquoi, mais il vaut mieux pas la chatouiller en ce moment. C'est une vrai pile atomique !
- Continue… Que sais tu encore sur ce balafré ?

- Eh bien, cette photo est tombée de la poche du balafré au moment ou il a tendu un paquet, comme un paquet de lettres, à Eric! Je m'en souviens bien maintenant, c'est le détail qui m'avait inconsciemment turlupiné. Alors, hein ! Qu'est-ce que tu dis de ça ? Je pourrais te faire de la concurrence ou même carrément t'aider pour tes prochaines enquêtes, qu'en penses-tu ? Qu'en penses-tu Richard ? Eh ho ! Réponds-moi ! Pourquoi ne dis-tu rien ? Eh ! Où vas-tu ?

Mais Richard n'entendait déjà plus rien. Son esprit l'emportait sur les lieux de son dernier reportage, Rio. Sans réaliser ce qu'il faisait, il sortit de l'appartement. Besoin de marcher pour réfléchir. Besoin de faire le point. Qu'avait-il donc négligé pour que son reportage le rattrape ici même ? Il devait remettre son article dans quelques jours. Il le croyait achevé. Mais les derniers éléments apportés par Laura contrecarraient cette pensée. Que Charles VERDIER soit le père de Denise suffisait-il à entremêler à ce point les fils de l'histoire ? Quel rapport entre Angel et la troupe de Guillaume ? …Denise ?

Sa mission d'enquêter sur le passé de l'homme d'affaires Charles VERDIER était terminée. L'histoire rapportée par Laura était une nouvelle piste qu'il voulut considérer comme hors sujet. Il ne voulut pas l'approfondir. Allait-il le regretter ? Son empressement à terminer son reportage allait-il porter préjudice à son entourage ?

Accident et agression

Lundi 6 avril - 3ème jour de tournage - Avignon - 9 heures

Toute l'équipe s'affaire. Dans une usine désaffectée, louée à la mairie, le décor d'une salle de théâtre scrupuleusement reconstituée par les décorateurs de l'équipe, en l'occurrence Eric, Pierre-Henri, Bertrand, Mehdi, Marthe, enfin tous, coopérant grâce à l'aide bénévole de plusieurs accessoiristes, assistants et amis de passage, venus à la rescousse. Des gradins de bois faisant face à une scène encadrée de rideaux noirs... . L'œil connaisseur et spécialiste, Denise inspecte les derniers détails et distribue conseils et ordres à la cantonade.

- Les rampes de projecteurs côté jardin sont trop visibles... Mehdi ! Grimpe sur l'échelle et masque moi ça comme tu peux... Marthe ! Rassemble les figurants, on fait un essai dans 10 minutes... As-tu pensé aux marques sur la scène ? Repasse donc un coup de craie, tu ne vois donc pas qu'elles sont à moitié effacées ? Que tout le monde se tienne prêt pour une première prise ! ... Guillaume ! D'après le script, le théâtre est plein à craquer... j'ai bien reçu l'agrément des pompiers pour les gradins, mais par mesure de sécurité, je préfère n'utiliser qu'une partie des figurants seulement. On s'arrangera au montage pour que les six cents spectateurs paraissent présents. Qu'en penses-tu ?

Flash-back dans les yeux de Guillaume.

Théâtre du Chêne Noir, 1976.

Gérard Gélas et Guillaume organisent les « Rencontres inter régionales de théâtre amateur ». Un public conquis d'avance. Plus de six cents jeunes amoureux fous de théâtre, venus de toute la région PACA, pour soutenir les cinq troupes amateurs sélectionnées pour cette première rencontre.
Une ambiance que tous les théâtres rêvent de connaître... Les gradins de bois participent à l'ambiance, mille deux cents pieds tapent à qui mieux mieux pour manifester l'impatience et la joie des spectateurs. Dans les coulisses Guillaume rassure, réconforte, encourage. Ses comédiens sont morts de trac... Tant de spectateurs à la fois, jeunes, amateurs de théâtre, donc critiques en puissance, cela fait peur, normal. Et les journalistes invités pour l'occasion... Peut-être même des professionnels dans la salle en quête de comédiens tout frais... l'angoisse...

- Ils vont adorer... comme les autres. C'est sûr... J'ai confiance en vous !

Myrna, jeune comédienne débutante, n'est pas verte de trac, non, elle est blanche, plus blanche que son costume de scène, une chemise blanche trop grande pour elle. Myrna incarne le nouveau-né du «Cabaret du Temps Perdu». C'est elle qui ouvre le spectacle, et là, à ce moment-là, à ce moment précis où les battements de pieds sur les gradins cognent aussi fort que son cœur, Myrna a tout oublié, elle ne sait plus un seul mot du texte... C'est fini... le rêve est brisé. Mais un clin d'œil de Guillaume vient la ranimer. Il la serre fort contre lui en lui disant à l'oreille... «Allez bébé, je compte sur toi ». Brave petit soldat, elle avance alors vers le milieu de la scène. Elle sait que la régie n'attend que son «cri» pour ouvrir le rideau, allumer la poursuite, et lancer la musique. Les lumières de la salle se sont éteintes, les pieds batteurs se sont arrêtés de battre. Le cœur de Myrna aussi. Un silence impressionnant. Comme c'est beau, le silence dans un théâtre ! Un silence vibrant au rythme des cœurs. Guillaume et Denise à la régie retiennent leur souffle, le temps alors s'étire à n'en plus finir. Puis un cri, long cri d'angoisse venu du plus profond des entrailles du nouveau-né, incarné par Myrna. Les spectateurs sont saisis. Le spectacle débute telle une éclosion de lumière et de sons.

Au cri libérateur, le rideau s'est ouvert. Une tâche blanche, petit rond de lumière au centre de la scène toute noire, s'agite douloureusement . Le «nouveau-né» vient de naître dans un monde hostile au son d'une symphonie de MALHER. Thème général de la pièce de théâtre :

affrontement entre innocence et noirceur de l'âme, *« comme si le mal pouvait baisser les armes devant la pureté »*. Pour le moment question sans réponse… Fin du spectacle... C'est la fête, une folie joyeuse. Les gradins se mettent à nouveau à gronder, tonnerre de cris, d'applaudissements, les comédiens sur scène n'en reviennent pas, abasourdis par l'accueil du public, un peu groggy les comédiens, épuisés et heureux, la tête dans les étoiles, et des étoiles dans les yeux, des yeux qui brillent d'amour pour le public, d'amour pour les comédiens en face d'eux qui leur font le cadeau de leur vie : une ovation, peut-être la première et la dernière de leur vie de comédiens.

Puis le bureau de Gérard Gélas à la fin de la première journée des rencontres. Les comédiens rassemblés autour de Guillaume et Denise, à peine remis de leurs émotions, reçoivent, cerise sur le gâteau, les félicitations du patron du Chêne Noir et de son épouse comédienne, Nicole.

- Vous voulez donc tous devenir comédiens ? Pourquoi aimez-vous tant le théâtre ?
- *Parce c'est le plus beau métier du monde*... répondit alors Myrna dans toute la candeur de ses vingt ans, comme la plus belle évidence du siècle.

Retour sur le tournage.

Guillaume, après l'énième prise, s'avance vers la jeune actrice qui incarne la Myrna de son passé à lui, et en même temps la Linda de Maïlys.

- Ecoute, ma chérie, lorsque Linda répond à Nicole, on doit retrouver toute la passion de la gamine de l'école. On devrait revoir sa frimousse et ses longues nattes brunes, on devrait même entendre sa voix... Tu comprends ? C'est une passionnée, Myrna…
- Myrna ! ? Qui est-ce ?
- Oui ! Enfin, bon, je veux dire Linda, ton personnage, sa vocation pour le théâtre, c'est tout ce qu'elle a... c'est sa raison de vivre... C'est plus qu'un passe-temps ou un jeu... Essaie de faire ressentir qu'en dehors de ce métier, rien ne vaut la peine d'être vécu... Cela ne doit pas être trop difficile puisque c'est exactement ce que tu ressens, non ?
- Euh ! Pas tout à fait, et l'amour alors, ce n'est pas une autre raison de

vivre ? Répond la comédienne ingénument en souriant de tout son cœur à un jeune homme figurant sur les gradins.

- Bon, en tout cas, fais comme si... c'est ton travail, non ? Finit-il par répondre comme désabusé et découragé. Décidément les temps changent...
- Guillaume, qu'est-ce qui ne va pas ? Je te sens plutôt nerveux. Tu as une façon de reprendre les comédiens que je ne te connais pas... Que se passe t-il ? Y a t-il quelque chose que je puisse faire pour t'aider ? Interroge Denise.

Celle-ci a de plus en plus de mal à accepter les silences de Guillaume. Trente ans de vie commune, et voilà... Peu à peu se sont installés silences et secrets. Un sentiment d'amertume la submerge en même temps qu'un frisson. Cette situation lui rappelle trop un événement datant de vingt ans qu'elle s'était efforcée d'occulter dans ses rapports quotidiens et professionnels avec Guillaume. Il lui faut à tout prix reprendre le contrôle, sinon... Elle refuse d'admettre que la vie change quoi que ce soit à son programme à elle. Plus jamais... Elle reprend :

- Je voudrais t'aider, Guillaume, je sens que...
- M'AIDER ? Mais tu m'aides, Denise, tu m'aides, tu ne fais que cela depuis si longtemps, que voudrais-tu faire de plus ? Ou plutôt je devrais dire : que ferais-je sans toi ? Sans toi et … Allez, Denise, laisse tomber, tout va bien, rien à craindre...

Il a failli mentionner Charles VERDIER? Ce beau-père incontournable. Il crut bien faire encore une fois de se taire. Inutile d'envenimer les choses. Il savait par expérience que la seule prononciation du nom de son père suffisait à attiser le feu entre Denise et lui. Charles était intouchable. La moindre critique, ou la moindre remarque à son encontre était devenue source de conflit. Un feu rageur, dévastateur, semblait alors prendre naissance sans raison vraiment évidente, entre deux éléments trop fiers pour admettre leurs torts respectifs.

Un cri strident suivi d'un bruit assourdissant vient les interrompre. Un projecteur suspendu vient de s'écraser au beau milieu du plateau. Plateau désert, heureusement, mais Guillaume ne peut s'empêcher de frissonner à l'idée que quelques minutes plus tôt... Accident ? ou...
Il préfère la première thèse. Il ne tient pas à retrouver MAUREL dans ses pattes.

- Guillaume ! Guillaume !

Marthe qui déboule de l'extérieur se précipite sur Guillaume.

- Quoi encore ?
- C'est Eric... Quelqu'un vient d'agresser Eric... Il a reçu un coup sur la tête. Vite, appelez les secours, il saigne énormément ! Oh mon Dieu, pourvu qu'il ne soit pas trop tard !
- Denise, appelle le SAMU! Vous deux, Bertrand et Pierre-Henri, occupez-vous du projecteur et tâchez de voir ce qui s'est passé ! Et vérifiez-moi tous les autres par la même occasion… Allez, Marthe, ne dramatise pas. Ton homme a la tête dure ! Souviens-toi du tournage de « L'attente et la mort »…
- Oh ! Guillaume ! C'est pas pareil cette fois, c'est plus du cinéma, là ! C'est sérieux, je t'assure…

Guillaume se précipite avec Marthe à l'intérieur de la tente de réunion où gît Eric, inconscient sur le sol. Une plaie sur le front, la chemise déchirée, tous les meubles de la tente renversés, tout indique une bagarre violente.

- Que s'est-il passé, ici ? As-tu vu quelqu'un sortir d'ici avant de trouver Eric dans cet état ?
- En revenant du plateau, j'ai entendu comme une dispute. Des voix d'hommes en colère, et puis j'ai reconnu la voix d'Eric, alors je l'ai appelé et tout de suite après un bruit de bagarre et un homme est sorti en courant. Je me suis précipitée à l'intérieur de la tente et j'ai vu Eric, oh mon Dieu... pourvu qu'il ne soit pas mort !
- Ne t'inquiète pas Marthe, il s'en tirera avec une grosse bosse, et quelques points de suture. Rien de grave.
- Dis, tu ne vas pas appeler la police, hein ?
- Je veux d'abord en discuter avec Eric. Voilà le SAMU, laissons les infirmiers le soigner. Appelle-moi dès qu'il sera en mesure de parler. Je ne pense pas qu'il tienne lui non plus à revoir les inspecteurs. Je me trompe ?

Marthe rougit subitement et se retourne vers Eric déjà réveillé.

- Tu as raison... Articule péniblement celui-ci. Il n'y a pas de quoi fouetter un chat... C'est rien qu'une petite bagarre... Qui a appelé les secours ? C'est inutile, je n'ai rien…

- Monsieur, ne bougez pas s'il vous plaît, et laissez nous faire notre travail, vous avez une vilaine entaille sur le front.

Les infirmiers du SAMU s'affairent sur l'estafilade en forme d'accent rouge sur le front de Eric.
Et le ton sec de Guillaume surprend tous les témoins de la scène.

- Eric, je veux te parler dès que tu en auras terminé avec tes soins, tu as sûrement quelque chose à me dire, OK ? Alors je t'attends chez moi, ce soir. Non, se reprend-il, pas ce soir, j'ai à faire. Mais demain soir, après le tournage, ça te va ? Il faut vraiment qu'on se parle tous les deux.

Guillaume regrette aussitôt. Sa dureté de ton envers Denise, et son manque de compassion envers Eric, lui laissent comme un goût amer. Il lui faut se reprendre. Faire le point. Essayer de démêler les fils de l'histoire. Déchiffrer la part du passé, et celle du présent, dans ce qui lui semble être un montage destiné à le déstabiliser. Pour l'empêcher de continuer le tournage ? Mais pourquoi ? Qui cela peut-il gêner ? Eric sait quelque chose, c'est sûr... Est-il le ***Judas*** de la lettre anonyme ? Doit-il se méfier de lui ? Ou de Charles ? Et Maïlys ? Colombe ou corbeau ? Amie, ennemie, étrangère ou... ?
Maïlys, Maïlys, qui donc es-tu ? Tous tes aveux, toutes tes confidences me renvoient vers un autre temps. Un temps misérablement flou, évanoui, enfoui au plus profond de ma mémoire, noyé, un temps irrévocablement disparu.

- Guillaume…
- Quoi Laura ?

Laura, tout au long de ces derniers événements, s'était affairée, telle la fourmi laborieuse et consciencieuse. Lorsqu'elle ne photographiait pas, elle notait, gribouillait, dessinait tout ce qui lui paraissait important ou qui pourrait éventuellement lui servir, plus tard. Depuis son dernier accroc avec Denise, elle s'était faite plus discrète. Silencieuse et méthodique, elle s'appliquait à faire son travail, se déplaçait d'un point à l'autre ne manquant aucune action, réagissant d'emblée à tout événement, tout éclat ou tout sentiment méritant d'être fixé pour l'éternité. Triste de le voir se débattre contre toutes ces difficultés, Laura voulait aider Guillaume de tout son cœur. Elle ne savait pas comment lui présenter les choses. Allait-elle, comme Denise se faire envoyer sur les roses ? Malgré tout, ne se

fiant qu'à sa spontanéité et son impulsivité, elle osa l'aborder. Mal lui en prit.

- Que veux-tu Laura ?
- Tu sais, Guillaume… J'ai fait pas mal de photos ces temps-ci et je voudrais t'en montrer quelques unes … Je suis sûre que…
- Ce n'est pas le moment Laura ! Tu ne vois donc pas tout ce qui se passe ?
- Mais si ! Justement… C'est pour cela que…
- Pas maintenant Laura, pas maintenant…
- Bon, tant pis pour toi ! Tu ne sais pas ce que tu perds ! Finit-elle en haussant les épaules.

Mais Guillaume était déjà loin, et il n'entendit pas les imprécations teintées de rancœur d'une photographe de plateau mordue par le virus de l'enquête criminelle. Obstinée, elle décida qu'elle aiderait Guillaume envers et contre lui. Oui, elle mènerait sa petite enquête toute seule, sans en parler même à Richard. Celui-ci d'ailleurs lui a interdit de se mêler de cette histoire. Mais elle se promit d'être discrète et prudente. Elle n'avait qu'à ouvrir l'œil, noter les indices, analyser les faits, discerner le vrai du faux, en tirer les conclusions, et une fois le mystère éclairci, forcer Guillaume à écouter et ensemble, peut-être avec l'aide de Richard, parce que lui avait l'habitude des enquêtes, ensemble tous les trois agir de manière à piéger les malfrats. Ce n'était pas plus compliqué que cela !

Laura se surprit à rire intérieurement. Elle se revit petite fille, plongée dans la lecture des aventures du "Club des Cinq". Elle en avait tant lu et relu ... Enfant solitaire et introvertie, Laura ne se lassait jamais de dévorer cette littérature qui la transportait au-delà de son enclos familial. Son imagination débridée la soulevait vers des sommets inaccessibles aux autres. Elle devenait l'héroïne intrépide de toutes les aventures. Les péripéties de ses héroïnes lui insufflaient une force et une détermination qui allaient à l'encontre de sa personnalité timorée. Et la fiction rejoignait la réalité lorsqu'elle prenait l'initiative de mettre en scène les épisodes lus au cours de ses parties de jeux avec ses petits voisins. Rien, pas même les accès autoritaires de ses compagnons de jeux, ne pouvaient freiner sa dictature ludique. La force de sa passion éclipsait la fragilité de son petit corps. Et tel le petit caporal valeureux de l'histoire, Laura embarquait ses camarades dans la tourmente et le tourbillon des jeux les plus fantastiques.

Gaffe, Laura ! se dit-elle. On n'est plus dans le domaine imaginaire de l'enfance, là, c'est plus sérieux.

Lundi 6 avril - Tard le soir - Appartement de Maïlys.

- Vous... ?

Et après avoir jeté un regard furtif et inquiet par-dessus l'épaule de son visiteur :

- Que vous arrive-t-il Guillaume ? Vous semblez exténué. Un problème ?
- Non, pas vraiment. Besoin de parler à quelqu'un, besoin d'une présence amicale, besoin de réponses à mes questions, c'est tout. Pas grand chose, voyez… Pardonnez-moi, Maïlys, de venir si tard vous importuner avec mes états d'âme. Je repars tout de suite si je vous dérange...
- Mais pas du tout ! Venez, entrez, je vous prépare à manger. Depuis quand n'êtes vous pas rentré chez vous ? J'ai l'impression que votre dernier repas chaud remonte à longtemps, je me trompe ? Rien de tel qu'un manque de calories pour vous embrumer à la fois le cœur et l'esprit. Installez-vous et détendez-vous. Ecoutez donc une de mes symphonies préférées en attendant que je vous cuisine un petit quelque chose.
- Non, merci mais ce n'est pas ce dont j'ai besoin. *« L'homme ne vit pas seulement de pain…»*
- Je suis impressionnée, vraiment. Vous rappelez-vous dans quel contexte Jésus dit ces paroles ? Après quarante jours de jeûne dans le désert Satan vient le tenter pour qu'il transforme les pierres en pains et fasse ensuite devant lui un acte d'adoration … ! Pardon... je ne voudrais pas vous importuner avec…
- Maïlys, je sais beaucoup de choses sur vous, grâce à vos livres, vos lettres. J'ai appris à déchiffrer votre enfance et votre adolescence. Je connais vos souvenirs et vos chagrins par le biais de vos personnages, mais j'ignore un fait capital, qui êtes-vous vraiment, Maïlys ? Parfois j'ai l'impression qu'un coin du voile va se lever, impression fugitive, car aussitôt un brouillard vient pour effacer le souvenir qui veut percer, mais n'y arrive pas. Dès que l'effort pour me souvenir semble aboutir, une vague noire vient tout engloutir, et me laisse comme gourd. Cette sensation d'abrutissement m'empêche de découvrir ce

que je cherche. Pourquoi ? Je sens confusément que vous connaissez la réponse. Aidez-moi, Maïlys, nous connaissions nous avant ce jour ? Tout en moi me dit que nous nous sommes déjà rencontrés. Est-ce vrai ? Et qu'est ce qui vous a meurtrie physiquement ? Que vous est-il arrivé ? Vous n'en parlez nulle part …

- Vous faites allusion à mon visage, n'est ce pas ? C'est en effet le côté le plus visible de la blessure, mais par forcément le plus grave. Et je ne tiens pas à en parler. C'est encore trop tôt.
- Trop tôt, mais pourquoi ? Pour qui, Maïlys ? Ne comprenez-vous pas ce que je ressens ? Je suis prêt à vous écouter toute la nuit, s'il le faut. Je suis prêt à vous aider, vous soutenir et vous réconforter même si vous n'en exprimez pas le besoin. Je sens confusément que nous avons besoin l'un de l'autre, Maïlys… laissez-moi tenir votre main…

A ces derniers mots, « *laissez-moi tenir votre main* », Guillaume s'aperçoit du malaise de Maïlys. Comme un frisson, une vague de mal-être, puis plus rien. Attendant en vain une réponse, il poursuit :

- J'ai besoin de comprendre comment notre coopération pour le scénario, comment la réalisation de cette œuvre commune a pu se faire si facilement, d'une manière si naturelle, comment tant de choses en commun, pour deux étrangers... Sommes-nous vraiment étrangers l'un à l'autre, Maïlys ? Quittez un instant vos verres sombres, semblant de rempart contre l'ennemi que je ne suis pas, regardez-moi dans les yeux et répondez-moi, je vous en prie, Maïlys !
- Guillaume, je vous demande de rentrer chez vous. Je suis fatiguée. Je vous répondrais, d'une manière ou d'une autre. Mais par pitié, ne me forcez pas ! Et laissez-donc dormir toutes vos questions. Ne voyez-vous pas qu'elles vampirisent votre esprit. Soyez patient.
- Désolé, vraiment désolé... Pardonnez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris. Vous avez raison. J'attendrai le moment opportun. Il y a *«un temps pour tout»* n'est ce pas ? J'ai sûrement tort... Finalement le secret qui vous entoure vous rend plus mystérieuse, plus belle, plus désirable qu'aucune autre femme. Je vous reverrai demain après le tournage. Bonsoir Maïlys.

La rage au cœur contre sa propre bêtise, Guillaume sortit de l'immeuble du Roucas. Les chats de gouttière, tels des diables bondissant de leurs boîtes, s'esquivèrent en hurlant lorsque Guillaume renversa violemment leur poubelle de prédilection. Dans la nuit noire à peine éclairée par les

réverbères de la ruelle, bouleversé par cette dernière entrevue, Guillaume ne remarqua pas l'ombre qui se mit à le suivre.

Mardi 7 avril - Chez Guillaume - 6 heures.

Une sonnerie spéciale réveille Guillaume très tôt ce matin-là. Il se précipite vers son bureau. Un signal de son ordinateur lui indique que plusieurs messages l'attendent. Il ouvre sa boîte de réception, tape son mot de passe et découvre sans surprise, après avoir imprimé la totalité de son courrier Internet, parmi les nombreux messages, celui de Maïlys.

« Cher Guillaume, vos dernières questions méritaient plus qu'une simple réponse évasive. Vous connaissez mes réticences à m'exprimer de vive voix, aussi, après avoir longuement médité sur la nécessité de vous répondre de la manière la plus franche et la plus sincère qui soit, j'ai étudié l'une après l'autre vos interrogations surtout les plus silencieuses, celles que vous n'osez pas encore exprimer, et voici la première partie de mes réponses. Elles sont le reflet imparfait de ce que je ressens, ou de ce que je comprends moi-même sur la vie. Ce n'est donc ni une leçon ni un enseignement, mais la confidence toute simple d'une femme qui a trouvé un sens à sa vie, après bien des épreuves, et qui exprime à qui veut bien l'entendre, la raison de sa foi renouvelée après un long et pénible cheminement. « ***Telle voie paraît droite à un homme, mais son issue c'est la voie de la mort*** *».*

Avant de répondre à vos questions, je voudrais vous rappeler un de vos commentaires, lors de la lecture d'une de vos pièces de théâtre : « une culture générale complète implique la connaissance, même partielle, des écrits sacrés, de toutes cultures ou confessions». Inutile de vous rappeler la surprise de vos tous jeunes comédiens. Votre inspiration de jeune auteur, metteur en scène et créateur de théâtre venait donc de ces livres, si anciens …. Vos personnages symbolisant le bien ou le mal, voyaient leurs origines dans les récits de la Genèse, ou dans ceux du livre de Job ou des prophètes ! Les anges et les démons sortaient tout droit des versets coraniques ! Cette nouvelle ne pouvait rester sans effet chez de jeunes adultes à la religiosité inexistante. Même s'il ne fut pas immédiat, l'effet fit son œuvre avec le temps, le temps de maturité nécessaire pour une meilleure appréhension, la maturité que confère l'expérience de la vie et de ses vicissitudes.

Car vint le temps pour moi d'une période de recherche spirituelle, à la suite d'événements difficiles à vivre, voire à comprendre. Recherche spirituelle, véritable quête, sans laquelle il est impossible de trouver la foi. ***Dieu «récompense ceux qui le cherchent réellement****». La foi ! On me l'avait*

superficiellement inculquée, de manière pédagogique, par un catéchisme des plus formalistes, comme un passage obligé pour les différentes étapes de la vie du chrétien de naissance, confirmation, communion solennelle, etc. Une foi sans fondement, appliquée sur nos petits corps d'enfants comme une marque à la craie. Un enseignement qui ne parle pas au cœur ne s'imprime pas dans l'esprit. Avec l'âge et les découvertes liées à la curiosité de l'adolescence, s'est effacée cette marque fragile et dérisoire. Peut-être manquait-il le vernis de l'éducation parentale qui aurait pu à ce moment-là poser comme un film protecteur sur un semblant de foi. Mais les parents avaient cru bon nous laisser enseigner dogmes et traditions qu'eux-mêmes dédaignaient.

*Alors comme une maison bâtie sur le sable, la foi s'est effritée, lentement. Le fondement n'était pas assez solide. « **Car personne ne peut poser un autre fondement que celui qui est déjà posé, savoir Jésus-Christ** ».*
*Si la foi emporte l'idée de confiance et de ferme conviction, rien, non, rien de ce qui m'avait été enseigné jusqu'alors, ne pouvait me donner confiance ou ne pouvait me convaincre de la véracité des choses apprises. Quelque chose «clochait», qui ne correspondait pas. Le baptême que l'on m'avait «imposé» à l'âge de quelques mois valait t-il celui des premiers chrétiens, qui, à l'exemple de Jésus, et possédant déjà une certaine connaissance des Ecritures, se présentaient devant Dieu en vue de faire sa volonté. Et pour faire la volonté de Dieu, ne faut-il pas d'abord savoir et connaître quelle est cette volonté ? Et pour «**entendre la parole, l'accueillir de tout son cœur, se repentir**» et prendre une décision solennelle, il devint évident pour moi qu'on devait être au moins assez âgé pour écouter, croire et prendre cette décision. Comment une telle évidence devenait-elle hérésie pour nos enseignants ?*
C'était pour moi comme le fil d'une toile d'araignée tendue entre deux branches d'arbres et qui m'interdisait le passage. L'obstacle paraissait à la fois dérisoire et infranchissable, comme le fil d'araignée pour l'arachnophobe. Et le baptême n'était qu'un exemple parmi d'autres de ce que je refusais d'admettre comme «parole d'évangile». L'enfer brûlant de feu, contrastant avec l'amour de Dieu, les enfants morts appelés par Dieu, la résurrection des morts, le jugement dernier, le Paradis... Foi et crédulité étaient pour moi totalement incompatibles. Je n'admettais pas les mystères des dogmes et des traditions ainsi que les réponses fallacieuses des ministres du culte.

*Il me fallait donc rechercher par moi-même les preuves du fondement de l'espérance chrétienne. Je décidais donc d'imiter les Béréens et d'examiner scrupuleusement les Ecritures pour obtenir confirmation ou infirmation des choses apprises. Pour que ma foi devienne «**l'attente assurée de choses qu'on espère, la démonstration évidente de réalités que pourtant on ne voit pas**», il me fallait étudier à la source même, Les Saintes Ecritures. Lorsque la vie vous fait un tel cadeau, qu'elle vous indique une voie sûre et bénéfique à suivre, une*

montagne à escalader pour atteindre et trouver le but, on n'hésite pas une seconde. Sinon ce serait comme renoncer à la recherche du bonheur.
Vous n'êtes pas étranger à cette recherche spirituelle. Rien que pour ce bonheur, merci Guillaume.
Pour ne pas vous fatiguer avec ces confidences, je propose la suite pour un prochain courrier. Bonne réception et à bientôt par e-mail.
A propos, comment s'est passé le tournage ? Racontez-moi. Amicalement Maïlys.

En apercevant la date et l'heure d'envoi du message, Guillaume comprit alors que Maïlys avait une fois de plus devancé sa demande. Maïlys avait expédié son message quelques minutes à peine avant qu'il ne lui rende visite, comme si elle avait pressenti l'urgence de ses interrogations. Cependant pour Guillaume le mystère Maïlys restait entier. Le voile décidément qui obscurcissait sa mémoire ne voulait pas se lever. Maïlys était liée de près ou de loin à son passé. De cela, il ne pouvait plus douter. Mais que s'était-il donc passé entre eux ? S'était-il passé quelque chose ? Que savait-elle qu'il ne puisse se rappeler ? Obscurément Guillaume pressentait une indéfinissable et angoissante relation entre elle et lui.

Mardi 7 avril - Le soir - Très tard chez Guillaume.

Non mécontent de la journée de tournage, Guillaume se verse un verre de Bourbon bien mérité. Tout s'est déroulé comme prévu. Aucune anicroche ou accident de quelque sorte, non vraiment, cela semble presque impensable. Même Denise, tout au long de cette journée, a montré le côté le plus appréciable, le plus avantageux de sa personnalité, et pour terminer, elle a accepté d'aider Mehdi à résoudre un petit problème d'écriture. Remplir un document administratif n'a jamais été facile pour le petit Mehdi. Et voilà Denise partie pour son rôle d'assistante sociale. Tant mieux, il n'est pas du tout enclin ce soir précisément à travailler sur le planning de tournage. Et de toute façon, il a rendez-vous avec Eric et Marthe. N'ont-ils pas oublié le rendez-vous ? Non, la sonnerie de l'entrée semble répondre à sa question, mais la silhouette imposante d'Eric dans l'encadrement, silhouette solitaire, étonne Guillaume. Ces deux-là sont aussi indissociables que le feu et l'oxygène, et pourtant, ce soir…

- Tiens, tu es venu seul ? Et Marthe ? … Entre !
- Marthe ? Un rendez-vous ailleurs… De toute façon, pas besoin d'elle pour ce que j'ai à faire…

L'air renfrogné, Eric se laisse couler dans un fauteuil de cuir noir et accepte le verre de whisky que lui tend Guillaume. Une amitié si vieille entre eux. Guillaume ne lui cache pas ses réflexions intérieures. Il lui semblait tout connaître de son ami, et voici que certains événements, pas si anodins que cela, en particulier celui de la bagarre avec l'inconnu dans la tente de réunion, viennent perturber une belle assurance fondée sur la confiance mutuelle. Portons nous donc tous des masques ? Qui sommes nous véritablement les uns pour les autres ? Qu'y a t-il derrière ce front buté et ce regard fuyant ? Qui es tu vraiment Eric ?

- J'attends tes explications... .
- Ecoute Guillaume, quoique tu puisses penser, n'imagine pas...
- Pour le moment, je n'imagine rien justement, j'aimerais tout simplement COMPRENDRE ! … D'abord, qui t'a agressé ? Et puis, pour quelle raison ? Et ensuite, y a-t-il un rapport entre cette agression et le cambriolage, et la chute du projecteur et tout ce qui cloche dans ce foutu tournage ? Voilà ce que j'aimerais comprendre... et le plus fort dans tout ça, c'est que je ressens la désagréable impression que tu sais plus de choses que tu ne voudrais me laisser croire... Que me caches-tu, Eric ?

Celui-ci se tire-bouchonne les quatre poils qui poussent chétivement sur son menton depuis le début de l'entretien. Visiblement mal à l'aise, il ne sait par où commencer.

- Je ne connais pas ce type. Promis, c'est la première fois que je le vois, enfin non, disons plutôt que c'est la première fois que nous nous parlons. Je l'avais déjà vu une fois ou deux, à errer ça et là parmi les figurants. Je le prenais d'ailleurs pour un des figurants. Et hier soir je l'ai surpris à fouiller les tiroirs dans la tente de réunion. Il m'a frappé avant de se sauver. C'est tout ! Pas de quoi s'inquiéter … Un chapardeur... sans doute...
- Tu dis sans doute... Pourquoi ? Tu n'en es pas sûr ? Que pouvait-il chercher dans cette tente ? Il n'y a rien que des papiers, des notes et des plans de tournage, alors ? Allons, soyons sérieux, Eric... Tu sais autre chose et tu ne veux rien dire... Qui cherches-tu à protéger ? Ton soi-disant agresseur ?
- Mais pas du tout, voyons ! Je viens de te dire que je ne le connais pas...
- Vois-tu, Eric, j'ai comme une intuition... Ton discours ne me satisfait pas du tout, je sens des lacunes énormes dans ton récit. Alors un

conseil : révise ton récit et préviens moi dès que tu seras résolu à d'autres confidences. Bonsoir.

Le mutisme d'Eric ne fait que conforter l'intuition de Guillaume. Marthe avait parlé de voix d'hommes en colère. Pourquoi donc Eric ne parle t-il pas de leur dispute ? Pourquoi s'obstine t-il à mentir ? Il le renvoie d'un regard vers la porte.

- A demain.
- Tout ce que je peux te dire, Guillaume... C'est que … C'est un étranger, avec un accent sud-américain, peut-être brésilien.

Flash-back dans les yeux de Guillaume.

CHAPITRE 2

Jusqu'au bout de leur passion

VINGT ANS PLUS TÔT – L'ÉTÉ

Deuxième semaine d'un mois d'août particulièrement épuisant. Le festival off d'Avignon, une fois de plus laisse dans toute la ville les marques trop visibles d'une foison de spectacles en tout genre. Les troupes et compagnies reparties vers des horizons prometteurs ou illusoires, les Avignonnais se retrouvent subitement seuls, à la fois heureux et surpris par le calme revenu, comme perdus et désœuvrés après la tempête de l'été. Ne restent que les tonnes d'affiches cartonnées accrochées à tout ce qui se peut, empilées, superposées, jusqu'à des hauteurs que les employés municipaux atteignent avec peine. « Mais comment ont-ils pu arriver jusque là ? … » La foi donne des ailes, et la passion fait franchir tous les obstacles.

Le mois festivalier avait été épuisant pour la compagnie. Trois spectacles programmés par jour pendant trente jours. Matinée, soirée et nuit pour la dernière pièce présentée à minuit.
Il fallait bien amortir la location de la salle. Une fortune… Les recettes s'étant révélées ridiculement faibles, le moral de la troupe s'était dangereusement détérioré. Pas pour une raison bassement spéculative, non, mais tous leurs efforts pour faire venir les spectateurs restaient inopérants. Il faut dire que tout leur temps libre en dehors de la scène était occupé à tracter, afficher, parader sur la place de l'Horloge. Mais rien n'y faisait. Les journalistes tardaient à faire paraître leurs critiques lorsqu'ils avaient la politesse d'accepter l'invitation au spectacle. L'indifférence et le manque d'intérêt des festivaliers pour leurs spectacles minaient les membres de la compagnie plus que tout. C'était pour eux

grande injustice. Les tensions ou dissensions habituellement gommées ou maîtrisées s'étaient particulièrement aggravées la dernière semaine du festival. On sentait même derrière la déception et le découragement des comédiens comme un ressentiment appuyé à l'encontre de Guillaume. N'était-il pas le patron ? Ne devait-il pas aide et réconfort à sa troupe ? Ne pouvait-il pas, comme tout directeur de compagnie qui se respecte, aller rencontrer les professionnels, les journalistes, les producteurs. Il avait délégué ce rôle à une jeune comédienne pleine de bonne volonté, mais la volonté de bien faire ne suffit pas toujours. Loin de l'agitation générale, Guillaume affichait un certain désintérêt. Curieusement, celui-ci ne semblait pas du tout touché par la situation financière critique de la compagnie et surtout par la dégradation du moral de sa troupe. Il était comme absorbé par un tout autre problème. Attiré magnétiquement vers un autre pôle. Il vivait comme dans un autre monde. Présent physiquement mais totalement absent pour son devoir de directeur de théâtre. Denise avait pris le relais. Nul doute qu'elle frôlait la dépression, se dépensant sans compter jour et nuit car la gestion entière des trois spectacles quotidiens reposait désormais sur elle seule. La dernière journée du festival fut un supplice pour tous, comédiens, régisseurs et techniciens. Dès le dernier spectateur sorti (jamais bien longues les sorties de spectateurs, vu qu'ils n'étaient qu'une poignée) il fallut démonter le décor et emballer matériel et câbles électriques. Le cœur n'y était plus. Fatigue et découragement avaient fait leur œuvre de sape. Guillaume était parti dès la fin du spectacle de minuit laissant toutes directives à Denise et souhaitant une bonne fin d'été à tous. Voilà, c'était fini… Rendez-vous à la rentrée, en septembre, peut-être… « Je vous appelle bientôt, promet Denise. Reposez-vous bien… et merci pour tout, les enfants, merci… ». La tristesse, plus que cela même, une certaine angoisse se lisait dans ses yeux, pourtant sa voix mentait. Elle se voulait rassurante. Mais la troupe n'était pas dupe. Tous avaient bien remarqué le départ presque simultané de Guillaume et de Michèle TARDY, la jeune comédienne de bonne volonté.

« Les passagers en partance pour Rio de Janeiro… Embarquement immédiat… porte B. »

Michèle n'en revenait pas. Elle avait réussi. Son rêve devenait réalité. L'homme qu'elle avait désiré à en mourir était là à ses côtés, prêt à embarquer avec elle vers le Brésil. Jamais, dans ses rêves les plus fous, elle n'avait atteint un tel degré de bonheur. Trois ans, il lui avait fallu attendre, espérer, et désespérer pendant trois ans, avant la révélation.

Non, elle ne se trompait pas. Son amour fou pour Guillaume était partagé. Contre toute attente, force était pour elle de constater enfin que Guillaume l'aimait passionnément. C'était sûr, c'était évident, cela ne pouvait pas en être autrement. La chanson qu'il a écrite pour elle, dont elle conserve religieusement le texte dactylographié, en est une preuve… « Je connais tout de toi comme si je t'aimais… »

Et les dernières heures passées ensemble étaient les plus romantiques moments jamais partagés entre deux êtres amoureux. Michèle rayonnait d'amour et de bonheur. De son côté, Guillaume étouffait en lui tout sentiment de remords. Guillaume essayait de tordre le cou à sa mauvaise conscience. Aujourd'hui devait commencer un nouveau jour, une nouvelle vie. Pourquoi pas ? L'amour ne prime t-il pas sur tout ? Pourquoi renoncer à ce qui semble être le mieux pour soi ? Comment ne pas accepter l'inéluctable ? *« Les violences qu'on nous fait nous font souvent moins de peine que celles que nous nous faisons à nous-mêmes. »*

Il était devenu impossible à Guillaume de résister plus longtemps à l'attraction que Michèle avait sur lui depuis… Depuis ce regard échangé, un regard comme un courant magnétique dans lequel deux fleuves de sentiments communs se sont croisés. Un regard qui semblait tout anodin. Un regard, pas un mot, pas un geste de plus. Mais une vague de chaleur avait soudain envahi le corps de Michèle, et celui de Guillaume. Au même instant, sans rien qui laissait présager un tel bouleversement en eux, sans aucune raison apparente. Un regard échangé au cours d'une démonstration de marionnettes dans une classe d'école. Un regard qui s'était transformé en un lien magique, indestructible. Un seul regard avait suffit, après tant d'années passées côte à côte, à travailler ensemble, à répéter, à écrire.

Depuis ce regard, ils n'avaient l'un et l'autre aucun besoin de se parler. Les mots ne servent qu'à confirmer les sentiments. Si les sentiments sont forts et vrais, pas besoin de mots. Ils se comprenaient comme s'ils se connaissaient depuis toujours. Ils partageaient tout comme une évidence naturelle, comme si leurs deux esprits n'en faisaient qu'un. Corps et esprits avaient fusionné, même hors de l'union physique. C'était à la fois miraculeux et inacceptable. Cela allait à l'encontre des principes que Guillaume s'était choisis. Et pourtant ! Marié à Denise, rien ne devait compter pour lui que la réussite de son couple jointe à celle de sa compagnie théâtrale. Son mariage avait été son meilleur atout depuis sa décision de vivre sa passion de l'écriture. Denise l'avait toujours soutenu,

encouragé et aidé à tous les niveaux. Conscient de ce qu'il devait à Denise, Guillaume avait désespérément repoussé son amour pour Michèle. Mais repousser n'est pas oublier ou effacer. Trois ans depuis ce regard avaient passé. Trois ans de silences et de souffrances partagées à vivre si près et à la fois si loin l'un de l'autre. Trois années de lutte intérieure qui au lieu de l'affaiblir ont exacerbé leur sentiment jusqu'à leur décision commune, inéluctable : partir !

Et les voilà à présent mains serrées, scellés l'un contre l'autre, soudés par une même aspiration insurmontable, sur un avion en partance pour leur nouvelle vie. Il leur a fallu deux mois de démarches administratives pour obtenir leurs visas. Tout cela pendant la préparation et le déroulement du festival. Dernier festival pour eux. En tout cas sur Avignon. Leur espoir n'est-il pas de recommencer leur vie ? Et leur vie c'est l'écriture et le théâtre. Ensemble. Jusqu'au bout de leur vie. Jusqu'au bout de leur passion.

« Regarde comme c'est beau ! » Michèle est fascinée par la beauté du paysage qui s'offre sous ses yeux. L'avion amorce sa descente vers RIO, et comme jailli de la mer le fameux PAIN DE SUCRE offre ses arêtes rectilignes et sa violence à leurs premiers regards sur le Brésil. De toutes parts les couleurs les accueillent avec éclat, le bleu de l'Océan, le sable immaculé des plages blanches, la verdure violacée des forêts, les roches brunes. Sur l'aiguille du CORCOVADO, l'immense statue du Christ semble leur ouvrir ses bras en guise de bienvenue. Un Christ sans croix, vivant, chaleureux, au geste plein d'amour pour redonner l'espoir à tous ceux qui ont foi et attendent la réalisation de sa promesse : *« De nouveaux cieux, et une nouvelle terre, où la justice habitera ».*

- Nous voici accostant sur la RIVIERE DE JANVIER, ma douce Michèle. Nous ferons en sorte d'y être les deux amoureux les plus heureux du monde, tout au long de l'année, et pendant le reste de notre vie. Désires-tu cela aussi fort et profondément que moi, Michèle ? …
- Pour l'éternité, mon amour, si tu me tiens la main jusqu'au bout.

Tout avait si bien commencé. Le plus beau des romans d'amour. Les premières semaines furent un rêve où s'enchaînaient tous les privilèges de deux êtres terriblement amoureux l'un de l'autre. Leur idylle les rendaient plus beaux que jamais. Ils rayonnaient littéralement de bonheur. Les fous rires dans les restaurants de Copacabana, les bains de minuit se prolongeant tard sur le sable immaculé et encore tiède du soleil de la

journée, les émerveillements devant la beauté des sites environnants. Tout leur semblait beau, pur et indestructible comme leur amour. Les favelas leur paraissaient romantiques, les cariocas les plus beaux et plus accueillants hôtes du monde.

- Ne remarques-tu rien ?
- Si, le bruit, partout et sans cesse…
- Ce n'est pas du bruit, Guillaume, c'est du rythme, de la musique. Regarde les gens. Ils sont libres. Leurs corps tout entiers respirent la liberté. Ils bougent, marchent, vivent au rythme de la musique qui les entoure, qui les nourrit depuis leur naissance. Pas un quartier, pas une rue, pas une maison qui ne vibre d'un rythme de samba. Ils vivent en musique, par la musique, pour la musique…
- N'oublie pas la danse ! Ajouta Guillaume en lui montrant un groupe de tout jeunes cariocas, des bambins de quatre à huit ans, qui les uns dansant, les autres tapant sur des boîtes ou des bidons, formaient un curieux et assourdissant groupe musical.
- Ils doivent s'entraîner pour le carnaval…
- Penses-tu ! C'est leur façon à eux de jouer, de s'exprimer… C'est le ballon ou la danse… Ils ont ça dans les gènes…
- Oh mon Guillaume ! Mon amour ! Mon amour fou ! Comme je vais être heureuse ici avec toi ! Nous allons, nous aussi, nous imprégner de cette atmosphère de fête, n'est-ce pas ? Regarde ! Mes pieds dansent déjà tout seuls. Pas besoin de les commander… Ici, c'est la musique qui porte ton corps. Danser c'est comme respirer. C'est une fonction naturelle, vitale. Je veux apprendre à danser comme eux. Allez, viens, allons danser nous aussi !

Puis, leurs pérégrinations les amenèrent vers le sud du Brésil, à Paranaguà où ils eurent l'opportunité de faire «le plus beau, le plus saisissant, merveilleux, impressionnant, oui, à vous couper le souffle» voyage en chemin de fer. Le guide touristique proposait un voyage palpitant de trois heures, à bord du *Litorina*, un autorail de forme aérodynamique, de Paranaguà à Curitiba en Uruguay. Ils allaient quitter l'animation d'un des plus importants ports du Brésil, après un délicieux déjeuner aux fruits de mer. La journée était ensoleillée, «tant mieux, appréciait le guide, ainsi vous ne perdrez rien du spectacle ! » Pendant que les voyageurs s'installaient sur les banquettes du train, le haut-parleur diffusait une musique douce bientôt remplacée par des souhaits chaleureux de bienvenue en anglais, français, espagnol et portugais. Puis on leur annonça que durant le voyage, on servirait des rafraîchissements gratuits.

L'impatience de Guillaume et Michèle grandissait. Qu'allaient-ils voir pendant ce trajet de 110 kilomètres ? Tout semblait si nouveau, si différent. Ils quittèrent la baie de Paranaguà, dont la ville du même nom était abritée par un chapelet de petites îles. Les eaux bleu foncé de l'Atlantique déferlaient le long des côtes. Le train commençait à grimper vers le sommet de la Serra, qui culmine à 1979 mètres mais pour le contourner. Treize tunnels allaient se succéder comme pour accorder à leurs yeux ébahis devant tant de beauté naturelle, une pause nécessaire. Le temps de souffler. Le paysage proposait à leur vue de majestueux pics, s'élevant au-dessus d'une végétation luxuriante aux couleurs d'infinie variété. Plus loin encore ils pouvaient apercevoir le barrage de Marumbi, sur la rivière Ipiranga.
Petit arrêt à la gare de Marumbi. Un joyeux groupe d'alpinistes descendit du train pour se diriger vers le Pic Abrohlo, rocher colossal facile à escalader et qui attire beaucoup de gens.

« Prenez bien votre souffle, respirez à fond l'air parfumé de la forêt tropicale, conseillait le guide, car vous n'êtes pas au bout de vos surprises ! Le plus impressionnant arrive, nous nous approchons de la Courbe du Diable, accrochez-vous bien ! »

« Ce guide me donne la chair de poule… se lamentait Michèle en se blottissant contre Guillaume. Le regard gris clair et perçant d'Angel ATROPOS (c'était ainsi qu'il s'était présenté à l'ensemble des voyageurs) la glaçait littéralement. Le train roulait à l'extrême bord d'un profond ravin et de s'entendre dire que jamais un train de voyageurs n'avait déraillé à cet endroit, ne suffisait pas à la rassurer. «Je n'ai que vingt-trois ans, semblait-elle dire à Guillaume. Pas envie de mourir si jeune, j'ai tant à découvrir avec toi, tant d'amour à te donner encore et encore, tant de joies à partager »… La courbe en question s'accentuait à 45 degrés au-dessus d'un abîme terrifiant et Guillaume finit lui aussi par appréhender la suite du voyage. Les haut-parleurs avaient beau dispenser à présent une musique entraînante et joyeuse aux accents typiquement sud-américains, il lui tardait d'arriver à bon port. Combien de kilomètres encore ? Finiront-ils par voir le bout de ces rails ? Le gouffre décidément gâchait un peu son plaisir de voyager dans un cadre particulièrement grandiose. Enfin la fin du tournant, ouf ! Tous les passagers reprirent leur souffle en même temps. La voie quittait le terre-plein creusé dans la montagne pour se faire happer par un tunnel. A la sortie de celui-ci, arc-bouté au flanc de la montagne, un gigantesque viaduc s'élançait au-dessus d'un gouffre béant. Le panorama finalement se fit plus agréable, verdures enchevêtrées

coupées par endroits par des torrents tombant en cascades. Michèle avait retrouvé des yeux admiratifs. Jaillissaient à présent de ses lèvres des «Oh !» et des « ah ! » des « regarde, là ! et là ! ».

Et puis un autre arrêt. Le guide alors leur montre du doigt une plaque commémorative, ainsi qu'une croix dans le fond du précipice. Imaginant le pire, Michèle se blottit contre Guillaume. « Le 20 mai 1893, récite le guide, d'une voix théâtralement lugubre, aux premières heures du jour, des soldats ont frappé à la porte d'un important industriel et homme politique de Curitiba, le baron de Cerro Azul. Par ordre du chef de l'état, lui et d'autres citoyens inscrits sur une liste noire furent emmenés dans le train de Paranaguà. Haut dans les montagnes, au «kilomètre 65 », le train s'arrêta brusquement. Il faisait encore noir. On se saisit des prisonniers et on les poussa dans le précipice.

RIO DE JANEIRO - Octobre de la même année

- Communiquer avec le monde invisible, n'est pas nouveau. Les patriarches hébreux eux-mêmes étaient en constante relation avec les anges qui leur communiquaient les instructions de Dieu, n'est-ce-pas ?

La prêtresse vaudou, la *mambo*, devant leur étonnement leur dévoila son origine catholique.

- Actuellement, environ soixante-dix pour cent des catholiques pratiquent une forme quelconque de spiritisme. Ne soyez pas étonnés. Ici à Rio les gens naviguent de culte en culte. Pourquoi cela ? Qu'est-ce qui les incite à chercher ailleurs ? Pour ma part, c'est l'atmosphère mystique des séances spirites qui m'a attirée. D'autres sont séduits par l'espoir d'entrer en communication avec leurs chers disparus ou de se renseigner sur les liaisons amoureuses de leur conjoint !

La *mambo* finit sa tirade dans un grand éclat de rire.

- Allons-nous en ! Allons-nous en ! Ne cessait de répéter Michèle à l'oreille de Guillaume.

Celui-ci avait été invité chez Moïra par Angel ATROPOS, le guide du Litorina. Angel avait fini par s'imposer au couple. Il s'était littéralement

mis à leur service pour toute sorte d'aide logistique. Il leur avait trouvé l'appartement, la voiture, les a présentés à un nombre incalculable de personnes susceptibles de les aider dans leur démarche culturelle. Une véritable aubaine. Guillaume en profitait, Michèle s'en méfiait comme de la peste. Son instinct lui commandait la plus grande prudence.

- Mais de quoi as-tu peur ? Questionnait Guillaume. Laisse-toi donc imprégner par l'atmosphère de ton nouvel environnement, sinon tu ne seras jamais heureuse ici… Fais comme moi, sois curieuse de tout, apprends de tout et de tous… Ouvre-toi.

C'était en fait les premiers signes de la fracture. Insidieusement quelque chose d'indéfinissable s'immisçait entre eux. Contrairement à Michèle, Guillaume ne percevait aucun signe de danger. Et cela la minait. C'était donc fini ? Leur communion d'esprit n'existait donc plus ? Finie l'entente mentale, philosophique, émotionnelle ? Le fait qu'ils ne partagent plus les mêmes sensations, les mêmes opinions, lui dévoilait une vérité presque insupportable à réaliser. Et dans son jeune esprit romantique naissait comme une évidence : « Si Guillaume ne pense plus comme moi, c'est qu'il ne m'aime plus ».

- J'ai peur d'Angel et de ce qu'il te propose, j'ai peur de te voir prendre goût à des mystères qui m'effraient, des choses si étrangères à nos personnalités, à notre culture qu'elles pourraient nous perdre. Je t'en supplie, Guillaume, ne te précipite pas vers des portes grandes ouvertes. Tu ne sais pas ce qui t'attend derrière.
- Et toi, tu ne sais rien et tu ne veux rien savoir. Tu es si timorée et … désespérante. Je te croyais plus curieuse et moins peureuse. Tout est tellement nouveau pour nous ici, nous avons tout à apprendre… N'as-tu pas comme moi soif de connaissance ?
- Mais tu n'apprends rien, Guillaume, tu avales tout cru ce qu'Angel et ses acolytes te proposent. Tu ne sais pas où tu mets les pieds. Je suis terrifiée par leurs discours, leurs agissements, et toi tu frémis de contentement à chacune de leurs propositions. Je ne te comprends plus. Ta confiance aveugle et ta naïveté me font craindre le pire.

Curieusement la maturité d'esprit dont faisait preuve Michèle à cet instant ne permit pas à Guillaume de reprendre contact avec la réalité. Il écoutait les plaintes de celle qu'il aimait plus que tout, mais son esprit refusait de comprendre ses avertissements sensés. Ce que redoutait Michèle avait peut-être déjà fait son œuvre. L'envoûtement avait opéré.

Et Guillaume ne s'en aperçut que plus tard. Beaucoup trop tard.

L’enquête tourne court

Mardi 7 avril - Place des Trois Pilats - Tard dans la soirée.

- J’ai bien réfléchi, ces deux derniers jours, Laura... Tu parlais d’enquête... Je crois qu’il va falloir dire adieu à mes congés... Je reprends du service.
- Richard, ne me dis pas que tu vas te mêler de mes histoires à dormir debout !
- Trêve de plaisanterie ma puce, montre-moi toutes les photos prises sur le tournage qui pourraient nous donner d’autres indices ! D’abord les planches contact … On agrandira si besoin …
- Chouette ! On collabore alors ? Je serais ton adjointe... stagiaire, d’accord ?
- Ce n’est pas un jeu, Laura. J’ai bien peur que ce soit plus sérieux...
- Hum... On dirait que le grand reporter a flairé le scoop qui lui vaudra le prix Pulitzer !
- TES PHOTOS, Laura !
- Oh ! Ca vient ! Ca vient ! Quel ronchon, celui-là, non mais, je vous jure ! Tiens, les voilà. Prends la loupe, pour les détails...
- Celles hors plateau surtout... pour voir ce qui se trame autour de l’équipe pendant le travail. Qui sont tous ces gens-là ?
- Des curieux, des figurants... Oui mais, là, regarde... Tout au fond, loin derrière les figurants, à l’écart, mon balafré sur une moto noire !
- Le vois-tu sur d’autres clichés ?
- Attends... Tiens, là... en grande discussion avec deux autres bonhommes, il leur montre du doigt... vu la direction, ça doit être le local technique... J’y suis ! Ce sont eux qui ont volé notre matériel. Cette photo je l’ai prise le matin même du cambriolage, je m’en souviens...
- Ne t’emballe pas... rien ne prouve ce que tu dis.

- Alors, il y a «forte présomption» non ?
- Si tu veux, ma puce. En tout cas, il y a au moins deux personnages à surveiller étroitement, ton balafré, et notre ami Eric.
- Quelle est la suite des opérations, chef ?
- Je dois découvrir le lien qui existe entre ces deux personnages et la raison de la présence d'Angel dans notre ville, et sur le tournage de Guillaume.
- Angel ? Qui est Angel ?
- Ton balafré s'appelle Angel. Mais ne te fies pas à son prénom. Au contraire, tiens toi le plus éloignée de lui que possible. Tu entends ? C'est un ordre ! Dès demain j'attaque la première phase de mon plan, filature et surveillance. Toi de ton côté, il va t'être très facile de surveiller les moindres faits et gestes de Eric, n'est ce pas ?
- Génial, c'est ma première mission !
- Laura ! Laura ! Je t'en prie, ce n'est pas un jeu. Je ne veux pas trop me montrer rabat joie, petite fille, mais je te conseille de suivre à la lettre mes instructions, car j'ai l'impression que le plus mauvais reste encore à venir. Alors prudence et méfiance. Surtout pas un mot de tout ça à personne, PERSONNE... tu entends ? Même pas Guillaume. C'est bien compris ?
- Ah bon ? Mais pourquoi ? Je voulais justement lui en parler…
- Surtout pas ! Si nous voulons l'aider, nous devons le faire le plus discrètement possible, sans éveiller les soupçons. Je peux compter sur toi, d'accord petite fille ? Je flaire une histoire des plus malsaines. Franchement je ne m'attendais pas à le revoir si vite, et ici en plus !
- Qui ça, Angel ? Comment l'as tu connu ? Qui est-il ? Pourquoi ne veux-tu rien me dire ? Tu me donnes la frousse avec tous tes mystères…
- Alors viens me faire un gros câlin, mon bébé, pour que je te rassure.

Et voilà, encore une fois, Richard détournait la conversation. Malgré toute sa bonne volonté, Laura parvenait de plus en plus difficilement à faire taire cette petite voix en elle-même. Une certaine petite voix qui lui donnait mauvaise conscience, chaque fois qu'elle l'entendait. Mais lorsque Richard, comme à l'instant même, se jouait de sa curiosité en éludant adroitement toute question, elle ressentait cette vilaine impression, ancienne impression, douloureusement vécue tout au long de l'enfance, sentiment de ne pas compter, de ne rien valoir. Traumatisme de l'enfant mal aimé, laissé pour compte, pour qui la communication familiale se bornait au simple échange verbal pratique. "Fais la vaisselle – occupe-toi de tes frères – surveille la casserole sur le feu – va nettoyer la

cour" etc. … . Pire encore pour elle, était l'indifférence de ses parents devant ses bons résultats scolaires. Elle était immanquablement première de la classe, avait réussi sans difficultés ses examens, et cela paraissait tout naturel à ses parents qui n'éprouvaient jamais le besoin de l'en féliciter, encore moins de l'encourager à poursuivre ses efforts. Cette indifférence due à leur ignorance et leur égoïsme, ou tout simplement à un manque d'amour, fut une épreuve qu'elle voulut longtemps ignorer, mais dont les effets ressortaient indépendamment de sa volonté. Combien de fois le souvenir de cette indifférence était venu tourmenter ses pensées ? Combien de temps encore allait-elle subir ce passé sans chaleur, sans tendresse, sans mots câlins, sans échanges, sans regards, sans confiance mutuelle, sans respect, sans vie ? Elle s'était crue sortie indemne d'une famille sans amour, du moins un amour palpable, car l'amour y était certainement, mais tellement pudique et réservé qu'il passait inaperçu, oui, elle croyait s'être sortie sans séquelles de cette enfance sans câlins, mais une petite voix en elle, insidieuse, venait par moments la titiller dans ce qu'elle avait de plus sensible et de plus torturé, le sens de la communication. Qu'on ne lui parle pas était une chose qu'elle acceptait volontiers car elle-même aimait trop les silences réparateurs, apaisants, mais qu'on lui cache ou qu'on lui taise volontairement le plus insignifiant des faits qui l'intéressait, suffisait à raviver dans son esprit un sentiment pernicieux et douloureux de dévalorisation. « Alors, tu vois ? disait cette petite voix, rien ne change… On ne t'estime pas assez pour te parler… Et pire encore, lorsqu'on te parle, on te ment, on te croit assez sotte pour gober n'importe quoi…».
Alors ces moments-là devenaient pour Laura une véritable lutte. Lutte contre des centaines d'images incrustées dans sa mémoire. Entre autres, l'image d'une petite fille accrochée au pilier d'une estrade pendant des heures, uniquement occupée à attendre la fin des spectacles de fin d'année, à attendre timide et angoissée, seule au milieu de la foule des parents d'élèves et de leurs rejetons, seule, le jour de la remise des prix, la mère trop occupée, le père indifférent à ce genre d'événement, seule avec son petit frère, à attendre le plus près possible de l'estrade de peur de ne pas entendre, seule à attendre l'appel de son nom et recevoir le prix d'excellence ou le prix d'honneur, selon les années, magnifique livre relié, toujours illustré de photos ou d'images qui la faisaient rêver. Et le souvenir encore de l'accueil au retour à la maison, avec des paroles qui lui brûlent la mémoire : « Ah ! Encore un livre ! Aurait mieux valu une robe ou une paire de chaussures… pourquoi toujours des livres ? » Alors la petite fille qui dévorait tout ce qu'elle trouvait à lire, qui se nourrissait de

rêves et d'illusions, serrait contre elle son prix de fin d'année de toutes ses forces, aussi fort qu'elle aurait souhaité être serrée et embrassée.

Mercredi 8 avril – 5ème jour de tournage - Château de Sorgues

Réunion générale après le petit déjeuner pris en commun dans la grande salle du Château de Sorgues, à 6 h 30. Le château de Sorgues gracieusement prêté par la municipalité pour servir de base, hébergement et repas, pour toute la durée du tournage, est tout sauf confortable. Heureusement sa beauté et sa splendeur séculaires en font un hébergement des plus originaux.

La grande salle, transformée pour les besoins en réfectoire, ne témoigne plus des fastes d'antan. Hormis l'immense cheminée de pierre capable d'avaler un bœuf tout entier, seul un antique bahut campagnard meuble ce désert de pierres. Deux imposants escaliers de chaque côté de la grande salle desservent un étage tout aussi désert et froid dont les multiples pièces vides ont été aménagées en dortoirs de fortune pour les comédiens, techniciens ou autres éléments venus de loin. Tous, connaissant les aléas et difficultés d'une production aux subsides restreints, ont accepté ces conditions minimales, d'une part par amitié et solidarité pour les VALLANTI, d'autre part parce qu'il leur serait mal venu de se plaindre alors qu'ils ont le privilège de pratiquer « le plus beau métier du monde » !

Pour l'heure, l'économe a copieusement garni la table. Les goûts de tous les membres de l'équipe de tournage ont été pris en compte pour l'élaboration des menus. Ce détail a son importance. Il correspond bien à la pensée de Guillaume et Denise en ce qui concerne le respect et les égards dus à ceux qui travaillent ensemble à la réalisation d'un but commun. Guillaume détaille l'ordre du jour : distribution des différentes tâches dévolues à chacun et rappel du plan de travail.

- Aujourd'hui les enfants, une journée très longue et sûrement épuisante nous attend. Vous savez que nous devons filmer en une seule semaine ce qu'une autre société de production filmerait en un ou deux mois. Mais si nous n'avons pas les mêmes moyens, nous avons la capacité et les compétences nécessaires pour y parvenir. Nous bénéficions aujourd'hui de la participation exceptionnelle et bénévole du Corps des Marins Pompiers de Marseille. Il serait

incorrect de les contraindre à revenir plusieurs fois. Aussi, nous ne nous permettrons aucun relâchement, aucune distraction, ni aucune erreur. Nous allons travailler en plusieurs équipes simultanément. Plusieurs engins des Ponts et Chaussées vont intervenir pour la démolition de tout un quartier. Comme vous pouvez le constater sur votre plan de travail, les séquences à filmer ont été scrupuleusement détaillées et minutées. Si chacun respecte le plan et le temps, tout devrait se dérouler comme nous l'espérons tous : sans problème. Je connais votre professionnalisme mais c'est surtout votre enthousiasme et votre engagement fidèle qui me rassurent quant au bon déroulement de notre plan. Soyez, dès à présent remerciés pour votre bon travail. Des questions ?

- Guillaume...
- Oui, Mehdi, pourquoi lèves-tu le doigt comme un élève timide ?
- … Euh ! Je ne vois, à aucun endroit de notre planning, l'horaire du déjeuner...

Rires moqueurs mais approbateurs de ses coéquipiers.

- C'est vrai, approuve Bertrand, Mehdi est celui d'entre nous qui mange le plus, quoique Pierre-Henri pourrait le battre, de même qu'Eric, s'il se laissait aller... Sans parler de Marthe...
- C'est ça, oui, traite-moi de goinfre pendant que tu y es ! Se défend celle-ci en lui envoyant une boulette de pain.
- Vous avez raison, ajoute alors Guillaume, il n'a pas été prévu de moment précis pour le déjeuner, mais votre estomac n'a pas été oublié pour autant, n'ayez crainte. Pour des raisons évidentes de gain de temps et d'organisation pratique, nous avons cru bon de vous proposer le buffet de campagne sur place. A tout moment, ou plutôt lorsque vous en aurez l'envie et surtout le temps, vous pourrez vous restaurer. Je vous assure que les sandwiches seront excellents. Je vous promets de compenser dès la fin du tournage.
- C'est vrai quoi... C'est important la bouffe, renchérit Mehdi.

Et pour le taquiner, car elle adore ça, Denise ajoute :

- Surtout pour ceux qui ont encore besoin de grandir.
- Allez les enfants ! Conclut Guillaume, il est déjà 7h30. Ne faisons pas attendre nos hommes en uniforme. Et toi Laura, ajoute t-il en clignant de l'œil, attention à ne pas te laisser séduire en

photographiant tous ces beaux marins pompiers ! Je connais l'effet de l'uniforme sur les jeunes filles trop romantiques… Allez ! Rendez-vous tous sur la place du village pour l'installation de l'hôpital de campagne !

- Mon cœur n'est plus à prendre, tu sais bien Guillaume !
- Alors, comment va-t-il ton prince charmant ? Est-il rentré de son reportage ? C'était quoi déjà ? Une mission spéciale, je crois ?
- Ouf ! C'est l'interrogatoire ? Premièrement, mon prince charmant va bien, merci ; deuxièmement, oui il est bien rentré ; troisièmement, reportage top secret, comme d'habitude ; et finalement, j'espère de tout mon cœur que c'était sa dernière mission, en tout cas à l'étranger…
- Pourquoi ? Il n'aime pas ce qu'il fait ? Des voyages partout dans le monde…
- Oui, c'est ça… continue… et une femme dans chaque port.
- Ah, je te reconnais là ! Jalouse, va !
- Ce n'est pas ça ! C'est tout simplement que je ne supporte pas qu'on soit séparés, c'est tout ! Et puis d'abord, on n'est jaloux que de ce qu'on aime, pas vrai ?
- Mais lui aussi, il t'aime. Je dirais même plus, il est fou de toi ! Pourquoi crois-tu qu'un vieux coureur comme lui ait fini par se marier, hein ?
- Je sais, je sais tout ça… Mais n'empêche que je ne suis pas vraiment dans mes baskets quand il est loin. C'est comme une angoisse indéfinissable, un vertige dès qu'il s'absente. C'est comme si j'étais amputée d'une partie de moi-même. Oui c'est ça, mon corps et mon esprit s'en trouvent tout déséquilibrés…
- Tu veux que je te dise, ma petite Laura ? Tu es une incorrigible romantique !

  Bon, si tu veux, on en reparlera plus tard. Maintenant, au boulot, allez, allez ! Ah, au fait, tu voulais me parler l'autre jour, me montrer des photos, je crois ! Pardonne-moi si je t'ai paru indifférent, j'avais un problème à régler…
- ça, je sais… Mais ne t'inquiète pas pour ce que j'avais à te dire. Finalement cela peut attendre… Rien d'urgent, Guillaume…

Les différentes scènes prévues pour le tournage de la journée sont relatives à tout ce qui se met en œuvre après une catastrophe. En l'occurrence, ici, c'est un tremblement de terre qui motive l'intervention de plusieurs casernes de pompiers de la région, dirigées par l'escouade des Marins Pompiers de Marseille. Les premières prises commencent. La

caméra glisse sur des rails. Julien MALLESTER filme les blessés allongés sur les lits de fortune installés dehors, l'hôpital de campagne installé par l'armée étant pour les besoins du récit déjà plein. Tous s'activent. Preneurs de son, clapman, éclairagistes, maquilleuses, script, photographe, techniciens de plateau et assistants et machinistes. Chacun sait ce qu'il doit faire. Même les figurants, deux cents Sorguais qui n'ont pas hésité à se laisser couvrir de sang de bœuf et de pansements, montrent par leur empressement et leur docilité à respecter les directives du metteur en scène et de ses assistants, qu'ils s'impliquent de tout cœur dans la réalisation du film. Le film de leur village. « Sol Magnitude 8 ».

Plus tard l'équipe se retrouve dans un décor naturel de maisons détruites. Les bulldozers chargés de démolir quelques vieilles bâtisses, sont encore en pleine action. Et les plans filmés par quatre caméras judicieusement placées, traduiront la désolation d'un village entier détruit par un tremblement de terre. Dans la poussière et les gravats, les pompiers mettent en place leur système de sauvetage déblaiement, avec des techniques bien précises telles que gonflage de pneumatiques pour dégager les blocs de bétons, téléphérique pour évacuer les blessés, sans oublier l'équipe des chiens de recherche, celle de la recherche acoustique et finalement celles des médecins. Là encore, des figurants, enfants, adultes, collaborent volontiers en écoutant les recommandations des pompiers. Se laissant volontiers recouvrir de pans de murs en placoplâtre pour simuler l'ensevelissement, puis reniflés par les chiens et dégagés, évacués sur les brancards, noircis plus que maquillés, ils acceptent comme un jeu ce véritable simulacre de catastrophe. Guillaume sait tout ce qu'il doit à l'efficacité et à la précision des pompiers, qui, ce jour-là sont les véritables acteurs du film. Il sait aussi que la journée se prolongera longtemps encore après le coucher du soleil mais son équipe est rodée, elle tiendra le coup. Il le sait, ils ont déjà tant partagé de moments forts et difficiles. Les yeux un peu hagards quand même, à cause de la poussière, et la gorge sèche, il admire le dévouement de tous. Marthe distribue à qui le demande, boissons chaudes, jus de fruits, eaux, petits pains fourrés. Et tous d'apprécier.

- Laura ! Par ici ! ... Je voudrais que tu ne manques aucun des plans différents du sauvetage, le déblaiement, les chiens de recherche, le téléphérique surtout … Mais fais attention de ne pas tomber dans un trou ou de te casser une jambe dans ces gravats !
- Ne t'inquiète pas, Denise ! Les pompiers m'ont à l'œil... Tu as remarqué comme ils surveillent nos moindres gestes, comme pour

mieux nous secourir en cas de besoin ? Sont vraiment mignons. Je craque... Ca doit être l'uniforme.

- Pense à prendre des clichés de quelques figurants blessés, également...
- Eh, je sais ce que j'ai à faire... Mon sac est déjà plein de pellicules exposées ! Oh ! Mais... . Attends, Denise... ce type, là, qui enjambe les poutres métalliques...
- Où ça ?
- Là-bas, au pied de la grande bâtisse à moitié démolie, celle qu'on est en train de préparer pour la scène du sauvetage de nuit...
- Eh bien ?
- Tu le connais ?
- Non... Mais demande donc à Marthe, c'est elle qui est chargée de recruter les figurants.
- Mince alors...
- Qu'est-ce qui t'arrive ?
- Oh ! Rien... . Allez, il faut que j'aille mitrailler dans le noir maintenant, et comme je n'aime pas travailler au flash, il vaut mieux que je choisisse la sensibilité adéquate.

Denise partie, Laura se précipite vers l'endroit où elle a aperçu le balafré se faufiler. Précautionneusement, à cause de son sac de reporter et de son appareil en bandoulière, elle se glisse dans la brèche et se laisse couler dans le trou béant que les pompiers ont déblayé pour y préparer une intervention. Selon le planning l'intervention n'est prévue que dans une bonne heure. A présent tous œuvrent sur une autre partie du tournage.
« Que vient donc faire le balafré, ici tout seul ? Richard ne doit pas être très loin. En cas de pépin, je sais que je peux compter sur lui. » Elle l'avait en effet aperçu quelques heures plus tôt à errer incognito sur la place du village, et puis un mouvement de foule l'avait caché à ses yeux et depuis, imagine-t-elle, il doit être là, pas très loin à guetter le bon moment pour intervenir.
L'endroit est sombre. Le temps de s'habituer à la pénombre, et voici qu'elle découvre le décor planté par les pompiers. Lugubre et macabre. Elle frissonne. Un bras sanguinolent semble s'extraire de dessous un mur de béton écroulé. Elle reconnaît le bras. C'est celui de Gaston, le mannequin de cire du décorateur. Où donc est passé le balafré ? A tâtons, et le plus silencieusement possible, elle sort de sa sacoche une pellicule vierge de 400 ASA. Elle sait qu'elle a tout intérêt à pousser au maximum la sensibilité. Même avec l'éclairage que fourniront les projecteurs pour simuler les torches des pompiers sauveteurs, la luminosité sera des plus faibles. Un craquement derrière elle. Une forte odeur de chloroforme. La

violence d'un étau invisible l'empêchant de respirer. Dernières pensées : je suis tombée dans un piège, et Rich… ?.

Noir total dans la tête de Laura.

Mercredi 8 avril - Fin de la journée de tournage - Tard dans la soirée.

- Coupez ! C'est dans la boîte ! Merci à tous !

Le dernier plan de la journée enfin enregistré sur pellicule, l'équipe est satisfaite. Eric se moque de Marthe épuisée par ses va-et-vient de serveuse. Mehdi aide Pierre-Henri à enrouler câbles et cordons, Bertrand remballe son matériel d'enregistrement sonore, Julien et Guillaume échangent quelques commentaires au sujet de certaines prises de vues de la journée. Les machinistes s'affairent encore ici et là. Cependant, avant de sortir de la cave aménagée par les pompiers pour le sauvetage de nuit, Guillaume et Denise se lancent un regard. Au même moment ils viennent de se rendre compte d'un détail. L'équipe n'est pas au complet.

- Et notre photographe ! S'exclame Pierre-Henri. Quelqu'un a vu Laura?

Dans l'agitation du tournage, personne n'a remarqué son absence. Aux deux derniers pompiers se trouvant encore sur place, et en particulier au plus jeune qui semblait avoir sympathisé avec Laura, Guillaume demande :

- Depuis quand Laura ne prend-elle plus de clichés ? L'avez-vous remarqué ?
- Il y a bien deux heures, Monsieur VALLANTI, j'ai vu Laura qui venait ici, dans cette cave. Et depuis, je ne l'ai plus vue, nulle part...
- Regarde, Guillaume... Une pellicule photo, par terre !

Bertrand lui tend le petit étui noir.

- Bizarre, ça ne lui ressemble pas de laisser traîner ses affaires.
- Ni de manquer une prise de vues, intervient Pierre-Henri, visiblement inquiet.

Pierre-Henri connaît bien Laura. Ils ont partagé ensemble un bon bout de chemin amoureux, quelque temps auparavant. L'attrait physique étant le maillon principal de la chaîne qui les liait l'un à l'autre, le jour où le désir se fit plus frileux, il fut facile à la mère de Pierre-Henri de séparer ces deux-là. Par de subtiles et patientes manœuvres, cette mère possessive en diable avait contribué à leur séparation. Il lui avait fallu sept ans de perfides manigances, sept ans d'insidieuses médisances à l'encontre de Laura, pour que finalement Pierre-Henri se détache de celle-ci. De nature infidèle, il papillonnait presqu'innocement, sans imaginer une quelconque trahison puisqu'il aimait toujours Laura. Laura, quant à elle, trouvait que sept ans de vie commune, sept ans de mariage, c'était finalement une réussite, presque un record compte tenu des conditions peu propices, et surtout pour les deux individus si jeunes qu'ils étaient. Elle ne regrettait rien. Cet état d'esprit avait facilité leur séparation, et ils ont pu conserver entre eux une relation des plus amicales, d'autant plus amicale que Richard et Pierre-Henri avaient fait connaissance au cours d'un reportage commun et s'étaient liés d'amitié.

- Si Laura a manqué la dernière prise de vues de la journée, c'est que quelque chose l'en aura empêché, ajoute Pierre-Henri.
- Quelque chose ou quelqu'un... précise alors Eric en évitant ostensiblement le regard de Guillaume.

Le regard furibond que Marthe lui lance à cet instant ne passe pas inaperçu aux yeux de Guillaume.

- Ne nous emballons pas ! Intervient alors Denise, silencieuse jusque là. Nous retrouverons certainement notre photographe de plateau préférée demain, qui nous racontera une histoire d'entorse à la cheville... Je l'ai vue cet après-midi escalader les pans de murs démolis, enjamber toutes sortes de grosses pierres, vous la connaissez, un vrai cabri, à courir toujours dans tous les sens...
- Tu as raison, Denise. Enfin, je l'espère. Nous aviserons demain, à la première heure. Allez, rentrez chez vous. Demain est un autre jour, mais il sera aussi fatiguant que celui-ci.
- Mais enfin, Guillaume, tu es d'accord avec moi, non ? Ca ne lui ressemble pas… Il y a quelque chose qui cloche !
- Pierre-Henri, bonsoir, nous nous verrons demain !

Pierre-Henri n'approuve pas la conclusion de Denise, et encore moins l'empressement de Guillaume à étouffer les inquiétudes. Mais alors pas

du tout, et c'est en maugréant qu'il quitte le groupe. « Je dois prévenir Richard » décide t-il en démarrant sa voiture.

Guillaume, quant à lui, certain d'avoir donné le change, et après avoir prétexté à Denise une rencontre avec le conseiller technique, se met à suivre le plus discrètement possible le couple ROUSSET. Décidément, l'amitié non plus n'est plus ce qu'elle était. Tout change, tout s'enfuit, comme le temps. « Avec le temps, va, tout s'en va... »

Il sait bien lui aussi que Laura n'aurait pour rien au monde raté cette prise de vues. Et perdre ainsi une pellicule photo, non, décidément ça ne lui ressemble pas. La réflexion d'Eric ne lui dit rien qui vaille. Pourvu que... . Il repense aux termes de la première lettre reçue : *« Méfiez-vous de votre entourage. Judas guette un instant de faiblesse... »*

Eric et Marthe ont embarqué le jeune Mehdi avec eux. Les suivant à distance Guillaume se rend pourtant compte de l'agitation des trois amis. Mehdi, en particulier, à l'arrière de la voiture ne cesse de gesticuler. La conversation semble plus qu'animée tout au long du trajet qui aboutit vingt minutes plus tard sur un chemin de campagne. Leur voiture ralentit, après quelques kilomètres. Guillaume juge bon de se garer à l'abri de leurs regards. Bien lui en prend car plusieurs dizaines de mètres devant lui, derrière un bosquet d'arbres, ses amis surgissent littéralement de leur voiture pour s'engouffrer sous le porche d'une immense bâtisse sombre et solitaire.
Il fait nuit et froid. Relevant le col de son manteau, Guillaume s'approche de l'immense édifice et aperçoit sur la porte d'entrée une plaque dorée dont le sigle en caractères rouges : F.V.O., à peine lisible, surmonte une autre inscription tout aussi discrète : Sur rendez-vous uniquement.

Perdu dans ses pensées, il n'entend pas l'homme s'approcher silencieusement de lui.
Une main posée sur son épaule le fait soudainement sursauter.

- Oh ! Mais...
- Bonsoir Guillaume !
- Richard ? Je ne m'attendais pas...
- Chut ! Ne restons pas là...

Richard l'entraîne quelques mètres plus loin.

- Richard ! Alors vous aussi, vous connaissez cette adresse ?
- J'allais vous poser la même question, Guillaume. Apparemment vos amis ont leurs habitudes, ici. Avez-vous remarqué que la seule façon de se faire ouvrir la porte, c'est d'y introduire une carte magnétique. Ce qui m'inquiète, c'est que d'après les premiers éléments de mon enquête, ce n'est pas vraiment une adresse à recommander.
- Pourquoi enquêtez-vous sur cette… qu'est-ce que c'est ? Une caserne ?
- Un ancien monastère, cependant ce n'était pas l'adresse au départ qui m'intéressait, mais la personne qui m'y a conduite : un étranger, brésilien. Le connaissez-vous ? Oui, n'est ce pas ? ... Ecoutez, Guillaume, j'ai vu que vous avez suivi nos trois amis jusqu'ici, je suppose donc que vous-même vous cherchez des réponses. Je me propose de vous aider... Laura m'a raconté vos déboires, ou problèmes sur le tournage...
- Richard, pardonnez-moi mais j'aurais dû vous poser la question plus tôt. Savez-vous où se trouve Laura à cette heure-ci ?
- Non, pourquoi ? Je suppose qu'elle est rentrée dès le tournage terminé pour travailler dans son labo, comme d'habitude …
- Nous ne l'avons pas vue ce soir. Elle était absente pour les dernières prises de vues.

Ce matin-là, avant même que ne débute le tournage des séquences «tremblement de terre» Richard ne fut pas surpris de revoir le balafré mêlé à la foule déjà dense des curieux venus voir le travail des marins pompiers de Marseille. L'inconnu alla même jusqu'à s'infiltrer dans la file d'attente des figurants. Assise devant un petit bureau Marthe cochait ou inscrivait les noms au fur et à mesure. Richard préféra rester à l'écart. Inutile de se montrer à Marthe trop proche d'Eric et peut-être même aussi impliquée que lui dans cette histoire. De l'endroit où il se trouvait, il pouvait voir très clairement le balafré arriver jusqu'au pupitre de Marthe. Au son de sa voix, elle leva subitement la tête vers lui et Richard nota non sans surprise le sursaut de frayeur de Marthe à la vue du balafré. A ses signes de tête Richard comprenait que Marthe refusait d'inscrire l'agresseur de son mari. Laura lui avait la veille raconté l'altercation qui avait valu cette plaie sur le front d'Eric. Aussi lorsqu'il vit rappliquer celui-ci auprès de Marthe, il s'attendait à une nouvelle bagarre entre les deux hommes.
A son grand étonnement, rien de tel. S'éloignant tous les deux de la file d'attente, et se dirigeant à l'écart de l'équipe de tournage, ils se mirent à

converser comme deux vieilles connaissances. Eric cependant semblait le plus nerveux des deux. Aguerri à ce genre d'exercice grâce à son métier de journaliste reporter, Richard eut cependant toutes les peines du monde à se rapprocher sans danger de se faire remarquer. D'autant plus qu'Eric pouvait le reconnaître malgré sa casquette à larges bords, et ses lunettes noires. Mais il lui fallait à tout prix entendre leur conversation. Se mêlant à un groupe de quelques jeunes gens qui se dirigeaient vers eux, il se baissa, une fois arrivé à portée de voix, et fit mine de se lacer les chaussures.
Il entendait faiblement la voix d'Eric, mais suffisamment pour comprendre que celui-ci se trouvait dans une situation embarrassante vis à vis du balafré.

- ... Encore une fois, je te dis que ce n'est pas possible. En tout cas pas pour le moment... c'est trop tôt ! Laisse-moi encore un peu de temps, on dirait qu'il commence à se méfier...

... (Quelques mots trop doucement murmurés, que Richard ne put entendre) puis le balafré :

- Tu connais la règle... c'est la même pour tous... alors si tu ne veux pas d'autres «problèmes»... plus graves... agis comme prévu, sinon... tu sais ce qui attend les...

Attrapant subitement le bras de Eric, il l'entraîne avec lui, s'éloignant de Richard toujours accroupi sur ses lacets.
« C'est bon, se dit celui-ci. J'en sais assez pour le moment. Je finirais bien par percer la magouille qui lie cet individu à notre ami Eric. Ne traînons plus trop dans les parages. Malgré la foule et la confusion, on pourrait me repérer et cela pourrait nuire à la suite de mon enquête. »

L'étranger portait son casque de motard au creux du bras. Richard opta pour la phase 2 de son plan et quitta les lieux du tournage.

Pendant ce temps, Laura tout en photographiant les uns les autres, dans toutes les phases de leurs activités liées au tournage, surveillait Eric. Etant dans la confidence, elle fut la seule à s'apercevoir de la présence de son mari et faillit partir d'un fou rire lorsqu'elle le vit accroupi à espionner Eric et le balafré.

De son côté, Guillaume s'affairait avec Julien, aux prises avec plusieurs caméras.
Les plans se succédaient les uns après les autres. Et finalement, à la tombée de la nuit, Laura avait aperçu le balafré se faufiler à l'intérieur de la vieille maison en ruine.

Beaucoup plus tôt, il notait un numéro d'immatriculation sur un carnet. Richard avait enfin trouvé la moto noire de l'étranger. Sans plus tarder, il alla rendre visite à une vieille copine à lui, le commissaire Marie-Odile GELABERT.

- Tu sais très bien qu'il faut un motif valable pour ce genre de recherche !
- Mais enfin, entre nous, Marie, je te le demande comme un service... professionnel...
- Encore un, décidément, heureusement que tu as une bonne copine pour t'aider dans tes enquêtes, toi.
- Bon, dis-moi alors... quand ? Avant ce soir au moins ?
- Téléphone-moi dans deux heures. Tu auras l'adresse de ton mystérieux motard. Tu es sûr que tu ne veux pas m'en parler un petit peu ?
- Je te promets que tu seras la première que j'appellerais en cas de besoin. Ciao !

Comme promis, deux heures plus tard, le commissaire MOG l'avait joint sur son portable. Aucune inscription, aucun enregistrement de ce numéro de plaque. Sans aucun doute il s'agissait d'une immatriculation maquillée. Il lui faudrait donc agir autrement pour trouver des indices. Force lui fut de passer la journée à le suivre pas à pas au risque de se trahir. Prévoyant, il avait emprunté la « Choupinette » de Laura, 125 Suzuki tout terrain, autrement plus pratique pour effectuer ce genre de surveillance.

C'est ainsi qu'il a pu se retrouver face à face avec Guillaume devant cette fameuse porte inviolable dont le sigle F.V.O inscrit sur la plaque ajoute au mystère. Face à Guillaume qui lui apprenait ce qu'il redoutait tant : son enquête avait mis sa Laura en danger.

- Laura a quitté les lieux du tournage sans prévenir personne, et ce qui est étonnant de sa part, ajoute Guillaume, c'est qu'elle a disparu avant même d'en avoir terminé avec les prises de vues. Cela ne lui ressemble pas…

- Je l’ai appelé à plusieurs reprises cet après-midi, l’interrompt Richard, mais son portable était relié à la messagerie vocale. Je ne me suis pas inquiété, je sais que sur un tournage, elle l'éteint. Mais ce que vous m’apprenez... Et ce que j’ai vu tout à l’heure !
- Quoi ?
- D’abord la moto pilotée par cet homme balafré, suivie de près par deux hommes en voiture. Ils ont livré un colis, comme un sac de toile, mais dans l’obscurité, je n’ai pu distinguer… Oh non, pourvu que… ! Vite, il faut prévenir M.O.G. !
- Qui ça ?
- Marie-Odile, une amie qui pourrait nous aider... Suivez-moi !
- Non, Richard, j’ai moi-même une autre personne à voir, pour la même raison.
- Alors je file, je vous appelle en cas de besoin. Et… soyez prudent.

A peine leurs véhicules disparus au bout du chemin dans la campagne noire, une autre voiture vient se garer devant la bâtisse. La femme se presse et court jusqu'à la porte de la F.V.O. Un coup d’œil rapide autour d’elle pour s’assurer de sa complète solitude, et après avoir nerveusement composé le code, Denise récupère la carte magnétique avalée par l’ouvre porte et se faufile à l’intérieur de l’édifice.

Mercredi 8 avril – Hôtel de Roucas – Tard dans la soirée.

« Nous sommes si accoutumés à nous déguiser aux autres qu’enfin nous nous déguisons à nous-mêmes. »
« CARPE DIEM ». Maïlys aime cette inscription plus que tout. De ses doigts légers, elle effleure avec tendresse les lettres en relief du cadre sculpté. « Cueille cette journée ». Une invitation dont Maïlys ressent toute la nécessité. La mort que l’on a frôlée de si près, et l’amour de la vie s’en trouve amplifié. « CARPE DIEM… VITA BREVIS ». « Cueille cette journée… la vie est courte ».

Sur l’écran de son ordinateur, un fichier ouvert sur un texte inachevé.

«… Mon chemin est constitué de tout ce que j’étais avant ma rencontre avec l’amour passion et de ce que j’ai enduré à cause de lui. Tous les sentiments éprouvés, et ceux étouffés, toutes les peurs refoulées et celles réprimées, tous les désirs de revanche, plus que de vengeance, toutes les aspirations à une renaissance légitime lorsqu’on a tout perdu, toutes ces choses ont finalement déterminé le cours de ma vie, et à travers toutes

les souffrances, toutes les humiliations, elles m'ont aidée à vouloir à tout prix trouver le véritable sens de la vie, à trouver la vérité… « ***Je suis le chemin, la vérité et la vie*** *… »*
Un jour d'étonnante lucidité, les écailles sont tombées de mes yeux et j'ai compris que je n'étais pas l'être isolé, abandonné et perdu que j'avais bien voulu devenir, mais un élément parmi d'autres, faisant partie d'une volonté puissante et sacrée, une volonté de vivre universelle, tendue vers la réalisation d'un dessein divin…»

« Ce n'est plus possible… Tout cela n'a que trop duré ! Je lui dois la vérité… »

Le front douloureusement appuyé sur ses mains crispées, il lui semble que sa tête entière va exploser. Le poids devient trop lourd à porter. Ses pensées s'entrechoquent et tourbillonnent. Si elle ne se ressaisit pas à temps, elle risque de perdre le contrôle.

« Allons, courage, après vingt ans de lutte et si près du but, il ne faut pas perdre pied, encore un peu de patience et d'endurance et la vérité nous éclairera et la vérité nous libérera… et nous unira à nouveau ».

Réconfortée par son intime exhortation, et la volonté farouche de parvenir au but fixé depuis si longtemps, elle se connecte sur la messagerie d'Internet, rejoint le forum de son groupe de recherche et s'annonce en tapant son pseudonyme et mot de passe. Après avoir échangé quelques phrases avec plusieurs correspondants, elle quitte le forum.

«Voilà, et maintenant attendre la réponse… patiemment. Peut-être demain matin, un message arrivera pour dévoiler le «soffer», l'homme du mensonge ».

« ***Le sentier des justes est comme la brillante lumière du matin, dont l'éclat va croissant jusqu'à ce que le jour paraisse.*** *»*

« Cela fait si longtemps maintenant…»

Flash-back.

Sous emprise

RIO – VINGT ANS PLUS TÔT en octobre.

Tout objet aimé est le centre d'un paradis. (Hölderlin).

Lorsque l'objet de cet amour commence à décevoir l'attente légitime de l'être amoureux, le paradis perd tout son attrait. Rio perdit toute sa magie aux yeux de Michèle. Les bandes d'enfants rieurs et dansants des ruelles devinrent de malheureux sans-abri, enfants des rues, abandonnés à eux-mêmes, qui rôdent en bandes et dorment à l'intérieur de gros tuyaux, dans des caves d'immeubles infestées de rats, ou encore, blottis pitoyablement les uns contre les autres aux coins des rues. En haillons, les yeux perdus dans leurs rêves hallucinogènes, recroquevillés au fond de boites en carton, ils vivent chaque jour comme si c'était le dernier. Aussi ne perdent-ils pas de temps. En quelques secondes, une montre volée, une chaînette arrachée, disparaissant aussi vite en se fondant dans la foule. Mendiants, prostitués, délinquants et victimes tout à la fois. Ne craignant rien ni personne.

La réalité brute et sale remplaçait désormais dans les yeux de Michèle toutes les visions paradisiaques de leur arrivée. Malgré ses efforts d'adaptation et les recommandations de Guillaume, elle ne parvenait pas à comprendre ce pays et en particulier son fanatisme qu'elle n'osait même pas qualifier de religieux, tant les pratiques spirites que pratiquaient les nouvelles relations de Guillaume lui semblaient éloignées de toute pensée chrétienne.

Un fait divers l'avait littéralement révulsée. Le sacrifice d'enfants par leurs propres parents, membres d'une secte appelée L'Assemblée Universelle des Saints. Huit enfants ont ainsi été tués au cours d'une noyade rituelle.

Durant cette nuit sacrificielle le groupe s'achemina vers le rivage en portant les enfants endormis. Puis le coryphée de la secte jeta un à un les enfants à la mer. Une fois arrêtés, les parents attribuèrent la responsabilité de ces noyades à Dieu. Lors d'une réunion où ils parlèrent «en langues», le conducteur de la secte déclara avoir reçu le commandement divin de tuer les enfants.

« Ils ont bâti les hauts lieux de Baal, pour consumer leurs enfants par le feu en holocauste à Baal, choses que je n'avais pas commandées, ni dites, et qui n'étaient point montées à mon cœur. »

- « J'aime celui qui rêve l'impossible » !

En citant Goethe, Guillaume essayait de se justifier.

- Tout ce qui est nouveau pour toi te semble suspect… Où est-il le temps où tu me confiais amoureuse «lorsque j'écoute tes paroles, elles me semblent miennes» ? N'as-tu donc plus confiance en moi ? Pourquoi te méfies-tu de tous et de tout ?
- Ce n'est pas seulement de la méfiance, Guillaume, c'est aussi de la peur. Peur irraisonnée peut-être mais peur quand même… Toutes ces choses que je ne comprends pas m'angoissent et me paralysent. Le fanatisme de tes amis me paraît être un danger et un piège dans lequel tu sembles tomber volontiers. Tu te complais dans leur endoctrinement comme si…
- Comme si quoi ? Va donc au bout de ta pensée !
- Comme si tu avais besoin d'eux, comme si notre amour ne suffisait plus pour te rendre complètement heureux… Oh Guillaume, j'ai peur, oui, j'ai peur de te perdre, car je ne te comprends plus. Tu prends un chemin qui m'effraie et dans lequel je ne veux pas m'engager… Guillaume, m'aimes-tu encore comme je t'aime ? As-tu vraiment besoin de suivre tes amis ?
- Michèle, ma petite, ma douce Michèle, si possessive, si amoureuse… Mais bien sûr que je t'aime, comment peux-tu douter ? Michèle, Michèle, mon trésor, ma vie…

Les deux mains sur le visage triste de Michèle, il la caressait avec une extrême douceur et tendresse. Il l'embrassa alors tout aussi tendrement avant de poursuivre.

- Tu es comme un petit animal timide et effrayé. *Nous* allons t'apprivoiser tout doucement.

Guillaume avait alors entouré Michèle de ses bras en un geste protecteur et paternel. Et d'une voix chaude et gaie :

- Moïra et Angel ont organisé pour nous une petite fête. Cela te fera le plus grand bien. Nos nouveaux amis ont hâte de faire plus ample connaissance avec toi. Et toi, tu finiras par les apprécier aussi, tu verras ! Ils sont si …
- Non ! Je n'y tiens pas Guillaume, Je t'en prie… ne m'y force pas…
- Impossible de refuser, ma douce, c'est pratiquement en ton honneur que cette fête a lieu. Alors pas question de t'esquiver. Tu ne le regretteras pas, tu verras !
- Bienvenue Micaela !

L'accueil chaleureux et la sympathie généreusement manifestée par les uns et les autres ne suffirent pas à apprivoiser Michèle.
- Venez Micaela ! Je vais vous présenter à tous nos amis !

Moïra lui avait affectueusement pris la taille et l'entraînait de groupe en groupe. Notaires, médecins, avocats, professeurs, hommes d'affaires, écrivains, artistes, un véritable condensé de ce que la ville de Rio comptait en personnalités culturelles ou politiques. Hommes et femmes de tous âges, paradoxalement distingués et chaleureux. Ils portaient tous en pendentif, comme signe de reconnaissance, un étrange bijou en argent massif : un serpent enroulé sur une lame d'épée. Guillaume portait le même depuis quelque temps. Angel le lui avait offert, disait-il, en guise de bienvenue.

La musique gaie et entraînante avait fini par détendre quelque peu Michèle. Ou bien était-ce la boisson douce et alcoolisée que Moïra lui a servi en l'accueillant ? Toujours est-il qu'elle ne vit plus passer les heures. Elle se surprit même à danser voluptueusement dans les bras de Guillaume, la tête embrumée, les pensées ankylosées, dans un bien-être qu'elle souhaitait voir perdurer jusqu'à la fin des temps.

- Allons nous asseoir avec nos amis, insistait son cavalier.
- Non, dansons encore, ils n'ont pas besoin de nous…

Deux couples, dont Angel et Moira, les hôtes de la soirée, installés sur de profonds canapés, les appelaient du geste et du regard.

- Je t'assure, ma douce, ce n'est pas poli de les ignorer.

Et de l'entraîner malgré elle vers eux.

- Micaela chérie ! Commença Moïra. Lucas (qu'elle prononçait Louka) et Elvira brûlent de bavarder un instant avec vous.
- Est-il vrai que vous écrivez un roman, en ce moment ? Questionna Elvira, l'épouse du notaire.

Michèle lança un regard furieux à Guillaume. Comment a-t-il pu divulguer une chose si personnelle ? … Il n'avait pas le droit !

- Et quel en est le thème ou le sujet ? Insistait la curieuse.
- Oh ! Et bien… ce… ce n'est qu'un projet. Je ne sais pas si je parviendrais à le réaliser…
- J'ai moi-même écrit, en dilettante, une petite nouvelle sur fond de spiritisme.

« Nous y voilà » pensait Michèle…

La conversation désormais l'emportait malgré elle vers les contrées mystérieuses qu'elle redoutait tant. On lui expliquait la différence entre magie noire et magie blanche.

- Voyez-vous, chère amie, la magie occulte revêt plusieurs formes. Par exemple, il existe des… des personnes qui pratiquent à la fois la magie noire et la magie blanche. La magie noire consiste entre autres (Michèle n'aimait pas cette expression «entre autres» comme si elle impliquait encore d'autres mystères impossibles à dévoiler) à jeter des sorts à ses ennemis, à appeler sur eux des malédictions spéciales ou le mauvais œil. La magie blanche, elle, se propose au contraire de produire de bons résultats en brisant les sorts et en annulant les malédictions. Certains recourent même à la magie occulte pour tenter d'obtenir les faveurs d'une personne ou de remporter victoires et succès.
- Dans d'autres cas, intervint Angel, dont le regard limpide clair et froid comme un glacier effrayait toujours Michèle, dans certains cas, les actes de magie servent à contraindre les esprits. Un de nos amis écrivain explique ainsi dans son livre que la magie peut être mystique, et que dans ce cas, elle se fait la servante de la religion, qu'en pensez-vous ?

- Je… Je n'en pense rien. Je ne connais aucune de ces pratiques et… ça ne m'intéresse pas… Parvenait-elle à articuler avec difficulté.

« Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer par le feu son fils ou sa fille, qui s'adonne à la divination, aux augures, aux superstitions et aux enchantements, qui ait recours aux charmes, qui consulte les évocateurs et les sorciers, et qui interroge les morts. »

L'ambiance de la fête avait évolué, presque imperceptiblement. L'éclairage électrique avait fait place à la lumière chaude de centaines de bougies théâtralement disposées dans tous les recoins de la vaste salle. Les tentures rouge grenat en cascade sur les murs et les fenêtres lui donnaient à présent une allure de temple. La musique lancinante, envoûtante, le parfum des bâtons d'encens, le décor tout entier conférait désormais à la soirée une toute autre dimension, solennelle, mystique.

- Je rêve… se disait Michèle. Pourquoi ai-je tant sommeil ?…Ce n'est pas l'alcool…

En effet, méfiante, elle s'était contentée d'une seule coupe du breuvage de Moïra. Et pourtant, tout son corps refusait de lui obéir, ses bras, ses jambes ne répondaient plus, ses yeux même imploraient le repos… Seul son esprit restait suffisamment en éveil pour réaliser que, bien malgré elle, la drogue ingérée, elle ne savait pas de quelle manière, lui interdisait toute résistance physique. Guillaume, emmène-moi loin d'ici, Guillaume… Où es-tu ? Elle ne s'était même pas rendu compte de son départ. A quel moment a-t-il lâché sa main ?

Des dizaines de visages connus, inconnus, tels les masques grimaçants d'Halloween, volaient autour d'elle en une sarabande endiablée. Il lui semblait à présent que les masques se multipliaient, ils devenaient des milliers à voler autour d'elle. Moïra, Angel, parmi tous les autres menaient le bal. La musique, de plus en plus forte et scandée faisait battre son cœur en lui imposant son rythme. Et Guillaume ? Elle voulait crier son nom mais aucun son ne parvenait à sortir de sa gorge. Elle voulait se débattre et fuir mais son corps n'était plus qu'une poupée de chiffons à la tête lourde, lourde… Guillaume… Ou es-tu ? Sa seule défense était de fermer les yeux pour ne plus voir, comme une *visière de protection pour filtrer l'horreur*.

Elle sentait son corps soulevé, emporté à travers les pièces, descendu vers un obscur dédale de couloirs, elle n'entendait plus que des murmures et des chuchotements, et puis à nouveau la musique, une autre musique aérienne, magique et envoûtante, mais toujours au même rythme martelé et pénétrant. Si elle ouvrait les yeux par un effort pénible, elle croyait halluciner. Des ombres rougies par la lueur des torches, des ombres à la ressemblance d'hommes, des hommes aux torses nus portant des têtes hideuses de boucs.
Et toujours ce rythme qui la secouait. Ces percussions comme le bruit amplifié d'un cœur géant qui forçait le sien à battre à l'unisson. La peur lui dictait de fermer les yeux, mais l'angoisse plus forte la forçait à résister au poids énorme de ses paupières.

Et puis soudain, une sensation glaciale dans le dos. On venait de la déposer sur une surface dure et humide. Mains et chevilles aussitôt entravées par d'épaisses et lourdes menottes.

- Ouvre les yeux, Michèle…

La voix de Guillaume !

Mercredi 8 avril – Nuit – Appartement de Maïlys.

L'Interphone vibrait déjà depuis un bon moment, mais elle ne l'entendait pas. Pourtant il lui fallait bien revenir dans le temps présent, même si la voix de Guillaume la retenait, ailleurs, prisonnière d'une nuit brésilienne.

- Ouvrez-moi ! Maïlys… C'est moi, Guillaume ! Ouvrez ! Je sais que vous êtes là !
- Guillaume ! … Guillaume ?
- Oui ! C'est moi Maïlys, ouvrez donc !
- Que se passe t-il Guillaume ? Mon Dieu, vous paraissez bouleversé !
- Maïlys, j'ai besoin de votre aide. Ca ne peut plus attendre maintenant, vous comprenez ? Il faut que je comprenne certaines choses pour y voir clair et aider une de mes amies à échapper à je ne sais quel danger…
- Qu'ai-je à voir avec ce danger ?
- Vos lettres anonymes…
- Quelles lettres anonymes ? Tous mes mails sont signés automatiquement par l'ordinateur même si j'oublie de signer.

- Je ne parle pas des mails mais de ces lettres-là, plus classiques, que j'ai reçues envoyées par un motard quelque fois de façon plutôt brutale !

Maïlys s'empare des feuilles et après avoir lu quelques lignes, émet un son, comme une plainte, un gémissement.

- Il m'a retrouvée ! Oh ! Mon Dieu… Pourquoi ne m'avez vous pas parlé de ces lettres plus tôt ?
- Mais parce qu'elles viennent de vous…
- Non ! C'est ce qu'on a voulu vous faire croire, Guillaume, mais c'est un piège !
- Alors dites-moi qui m'a envoyé ces lettres puisque vous semblez tout savoir ! Qui vous a retrouvée ? QUI ?

Vexé et à la fois bouleversé d'approcher de la fin du mystère, Guillaume sent l'angoisse monter d'un cran alors que son esprit lentement déchiffre le puzzle avec appréhension. Les voiles qui embrument sa mémoire depuis vingt ans commencent à se lever et il hésite entre curiosité fébrile et peur panique de la vérité.

- Dites-moi alors de qui est cette littérature ?
- Elle est de moi, en partie. Vous en avez reconnu le style. Mais elle date de plusieurs années, presque vingt ans. D'après ce que je vois, on a utilisé certains de mes écrits… volés, pour les utiliser à des fins … prévisibles.
- Qui ça, on ?
- Guillaume ! Oh Guillaume ! Le moment est venu … J'ai une longue histoire à vous raconter.

Jeudi 9 avril – Tôt le matin.

Dans le bureau du commissaire GELABERT l'ambiance est plutôt fébrile.

- Ah bravo BALDER ! On veut travailler tout seul dans son coin, on veut garder tous ses petits secrets à soi et quand on a besoin d'un renseignement, on vient pleurer chez sa copine M.O.G. !
- Ne me pousse pas à bout ! Marie-Odile ! Surtout ne me gonfle pas ! Avec tout le respect que je te dois, commissaire, j'ai d'autres chats à fouetter en ce moment que de te raconter mes histoires, pas le temps, OK ?

- Oh ! Mais, qu'est-ce qui lui arrive à celui-là pour être si nerveux et si susceptible ? C'est l'enfermement pour outrage à magistrat qui te guette, toi, si tu continues à me parler sur ce ton, non mais !

Marie-Odile n'est pas du genre à se laisser impressionner par le ton bourru de Richard. Elle en a maté d'autres, et des plus teigneux. Elle perçoit dans la voix de celui-ci que les choses ne tournent pas à son avantage. C'est le moins qu'on puisse dire. Peut-être même est-il en danger ? Aussi insiste-t-elle cette fois en changeant de méthode.

- Nous sommes amis depuis si longtemps, Richard, tu sais que tu peux compter sur moi, nous sommes, comme qui dirait frère et sœur tous les deux, je ne peux rien te refuser, et tu le sais, mais si tu veux consulter certaines fiches des renseignements généraux, tu penses bien que j'ai besoin d'en savoir un peu plus… Qu'as-tu à voir avec cette F.V.O. ?
- Laura a disparu… Je soupçonne un type qui en fait partie.
- Disparue… Disparue…. ! Qu'est-ce que ça veut dire disparue ?
- Enlevée, si tu préfères !
- Et si tu commençais par le commencement ?
- Tu ne veux pas en plus m'aveugler avec ta lampe de bureau en gueulant : « J'AI LES MOYENS DE TE FAIRE PARLER ! »
- Richard ! calme-toi ! Pour t'aider j'ai besoin d'en savoir plus, c'est tout ! Maintenant si tu le prends sur ce ton, tu peux aussi bien allez voir ailleurs !
- Ok ! Ok ! Marie-Odile. Autant pour moi ! Je suis un peu sur les nerfs, là, tu vois ?
- Un peu, oui ! Bon, alors ? Tu accouches ?
- Tout cela est lié à ma dernière mission au Brésil. Je viens de rentrer d'un reportage. Je croyais en avoir terminé une bonne fois et voilà qu'un des personnages de mon enquête se pointe ici, infiltre le milieu de mes amis, leur crée toutes sortes de difficultés, et là, là, ce salaud vient d'enlever Laura !
- Et qui est-il ce fameux personnage ?
- Un être malfaisant au possible, très dangereux.
- Mais plus encore ?
- Je t'en parlerai en route, Mog, il ne faut plus perdre de temps, tu comprends ?
- Et moi, qu'est-ce que je fais ? S'enquiert Pierre-Henri qui avait fini par retrouver Richard grâce à son portable.

- Merci, pour ton aide Pierre-Henri ! Rejoins dès que tu peux, Bertrand et Julien. Je vous téléphone dès que nous aurons du nouveau. Tenez-vous prêts à intervenir. Je vais certainement avoir besoin de vous.

Ce que Richard apprend à MOG, les résultats de son enquête sur Angel, lui donne la chair de poule. La F.V.O. ou Force Vitale Originelle est une association cultuelle enregistrée comme Université Spirituelle. Son origine, le Brésil, où Richard a débuté son enquête. Elle associe hypnose, méditations et rituels sataniques. Organisée par confréries dirigées par un « prêtre » ou une «prêtresse». Initiation en trois ans. Sacrifices, suivis de danses rituelles incantatoires.

- Quels genres de sacrifices ?
- Tiens, là, dans la boîte à gants, tu vas trouver un dossier. Ouvre-le. Dans la chemise rouge, il y a un article de la revue Time, intitulé : « *Des sacrifices pour se concilier la bienveillance du Diable ».* Lis-le.

Le reportage relatait une découverte macabre au Texas, près de la ville frontière mexicaine de Matamoros. On avait retrouvé les restes d'une douzaine d'hommes et de femmes assassinés lors de messes noires. Marie-Odile se mit à lire : *« Afin de s'attirer les faveurs du diable, les assassins faisaient bouillir la cervelle et le cœur de leurs victimes, qu'ils accompagnaient d'une décoction d'os de bras et de jambes, et de têtes d'animaux. La sauvagerie de ces adorateurs du diable était telle qu'il a fallu presque quatre jours à deux pathologistes pour mener à bien les autopsies. »*

L'appât

Jeudi 9 avril – Fin de la nuit - Dans une cellule de l'ancien monastère.

L'inconfort de sa position et des fourmillements avaient fini par réveiller Laura. Elle avait beau ouvrir les yeux tout grands, l'obscurité était telle qu'elle devinait à peine la mince rainure de lumière qui filtrait sous la porte. Elle comprit les liens qui la retenaient infirme. Elle comprit la bande collante qui empêchait sa bouche de respirer. Pour ne pas céder à la panique qui montait inexorablement en elle, panique provoquée par toute sorte de limite à sa liberté, liberté de bouger, liberté de respirer, liberté de parler, liberté de voir, elle se lança désespérément dans la réflexion. Ou se trouvait-elle ? Quelle heure pouvait-il être ? Il fait si noir autour d'elle. Etait-elle seule ? Pourquoi un tel silence ? Surtout ne pas paniquer … Sa seule liberté : la pensée... ou la prière. Recherche d'une prière, celle apprise en secret, toute seule, dans son enfance, et qu'elle se récitait à chaque chagrin, à chaque contrariété, ou à chaque fois qu'elle se retrouvait seule et qu'elle avait peur. Prière d'enfant. Comment commençait-elle ? ...

Quand la nuit noire t'environne...

Oui, c'est cela... *Quand la nuit noire t'environne*
Quand bat ton cœur
Pour toi quelque part Dieu rayonne
Suis le sans peur

Dans la peine et dans la tristesse
Tends lui la main

Il connaît parmi la détresse
Le bon chemin

Petite fille, Laura avait adoré la lecture de « Heïdi, petite fille de la montagne ». Elle avait lu et relu ce livre jusqu'à l'usure complète de ses pages. Mais la prière de Heïdi était restée gravée dans son esprit. Récitée tant et tant de fois pendant son enfance, son adolescence, et même encore plus tard, comme un refuge contre la dureté du monde adulte. Et toujours réconfortée par ces quelques mots tout simples.
Il connaît parmi la détresse le bon chemin...

Depuis combien de temps se trouve-t-elle ainsi paralysée et cloîtrée ? Elle n'a plus aucune notion du temps. Ses seuls repères sont d'ordre physique.

« Oh Mon Dieu ! J'ai soif, j'ai froid, ce goût de chloroforme dans la bouche qui me donne des nausées, et... Richard qui doit s'inquiéter. Inquiet ? Peut-être … Mais en « pétard » sûrement ! Pourvu que... Non pas lui. Il ne se serait pas fait piéger aussi stupidement que moi. Il m'avait pourtant prévenue. Quelle gourde... Le savon qu'il va me passer... ! »

Un véritable tourbillon de pensées l'emporte alors loin de ce cauchemar. Pensées mêlées de souvenirs, des mots, des phrases, des images, véritable patchwork insensé qui n'a de réalité que pour elle seule.

Un éclat de voix perce enfin les murs. Bribes de conversations lointaines, étouffées, lui parvenant dans le silence matinal angoissant. Elle n'est pas seule. Ce fait ne la rassure qu'à moitié. Plusieurs voix. Des voix d'hommes et de femmes en conversation animée. Quelques intonations qu'elle semble reconnaître, et une autre voix, la plus forte, la plus autoritaire, à fort accent étranger. Puis, plus rien. Comme si on avait fermé une porte épaisse.

« Mais quand vont-ils s'occuper de moi ? Défaire ces cordes qui me coupent la circulation. Me donner à boire... Eh ! Vous là-bas... . Je suis réveillée maintenant, vous pouvez venir m'expliquer ce que vous attendez de moi, oui ou zut... Enlevez-moi ce bâillon sur ma bouche, je promets de ne pas crier ! Oh mon Dieu ! J'ai la gorge si déshydratée qu'elle se transforme en carton... et si jamais mon nez se bouche, je meurs asphyxiée ! Laura ! Laura ! Attention à la panique ! Pense à autre chose, quelque chose de positif, ne penser qu'à des choses agréables, toutes les

bonnes choses de la vie. Oh ! Richard... Si tu savais comme je t'aime... Je promets de ne plus jamais te mettre en colère si je te revois... ne panique pas Laura, récite ta prière d'enfant... patience... ça va... ça va aller...
Quand la nuit noire t'environne, quand la nuit noire t'environne, quand la nuit...
Non, ça ne va pas... Dieu n'aime pas les prières automatiques, machinales, irréfléchies. Mais celles qui viennent du fond du cœur...*Dieu est près de tous ceux qui l'invoquent, de tous ceux qui l'invoquent d'un cœur sincère.*
Je ne dois pas avoir peur... *Il est avec moi, je ne crains rien ; Que peuvent me faire des hommes ?*
... Je ne dois pas *craindre ceux qui tuent le corps, et qui après cela ne peuvent rien faire de plus.* Oui, mais bon, j'y tiens à la vie, moi !
Père, Aide-moi à trouver les mots qu'il faut... J'ai l'impression de délirer. Tout s'embrouille dans ma tête. Par le sang versé par ton fils bien-aimé Jésus, je t'implore. Je sais que, quoiqu'il arrive, tu me donneras la force d'endurer, grâce à *la puissance qui passe la normale* et qui vient de toi... Je ne sais pas ce qui m'attend, mais ce dont je suis sûre, c'est que tu ne m'abandonneras pas. *Tu es mon refuge et ma forteresse, Mon Dieu en qui je me confie.* Reçois ma prière, comme celle d'une enfant qui a peur et implore ton aide.
Car tu as dit : Celui qui demeure sous la protection du Très-Haut repose à l'ombre du tout-puissant... Il ordonnera pour toi à ses anges de te garder dans toutes tes voies, sur leurs mains ils te porteront, de peur que ton pied ne heurte contre la pierre. Enverras-tu des anges pour me délivrer ?... *Il accomplit le désir de ceux qui le craignent, et il entend leur cri et il les sauve. Dieu garde tous ceux qui l'aiment, et il détruit tous les méchants...*
Et il détruit tous les méchants... les méchants ? ... Par ton fils bien aimé, Jésus… Am… »

Laura s'endort, épuisée par l'émotion. Ou bien est-ce la puissance de la prière, réconfortante, consolatrice ?
Dors, Laura... Dors. Comme un enfant rassuré par une berceuse tendrement fredonnée. *Il y a un temps fixé pour tout, un temps pour toute chose sous le ciel.*

Nuit du 8 au 9 avril - Appartement de Maïlys.

«Et Jésus parcourait toutes les villes et les bourgades, enseignant dans leurs synagogues, prêchant l'Evangile du royaume, et guérissant toute maladie et toute infirmité. Et, voyant cette multitude d'hommes, il fut ému de compassion pour eux, parce qu'ils étaient harassés et abattus, comme des brebis qui n'ont pas de berger.»

- Voyez-vous Guillaume, le paradoxe de notre société industrielle, scientifique, c'est que la «croyance» prolifère dans toutes les couches de la société avec un désordre névrotique. Pour combler le vide spirituel chacun se sert au Supermarché des religions. Chacun se construit, pour soi, égoïstement, confortablement, une religion à la carte. Ce n'est plus au nom de Dieu que l'on veut adorer, mais au nom d'une quête à la fois mystique et égoïste, la quête du bonheur. Un bonheur de meilleure qualité que celui du voisin. Pauvres brebis sans berger, dans un monde ou les incertitudes ont remplacé les espérances, les hommes se mettent à poursuivre avec frénésie, comme pour oublier la vanité de leur agitation, des objectifs plus ou moins fallacieux. Et les artifices ne manquent pas pour les détourner de leur bon sens. Pour certains ce sera le matérialisme, pour d'autre la carrière, pour d'autres encore les plaisirs sensuels, ou la recherche de la puissance. Dieu n'est plus seul ; d'autres dieux ont pris le relais : le dieu de la chance, le dieu de l'argent, le dieu des plaisirs, le dieu de la force et du pouvoir. Vouloir acquérir ce pouvoir de domination sur les corps et les esprits est plus fréquent qu'on n'imagine. Alors pour certains, dans cet aspect infantile d'un besoin à combler, et pour progresser sur la voie spirituelle, un comportement de dépendance vis à vis des autres voit le jour. Les autres : les maîtres spirituels, les guides, les gourous. Le danger vient que l'on ne fait pas soi-même le chemin qui conduit à être un vrai disciple. Un véritable disciple est un adulte mûr, conscient de ses besoins spirituels mais aussi conscient de sa liberté et de ses limites. Mais dès lors qu'il se laisse entraîner à bénéficier de l'aide ou des conseils d'un maître à penser, au service d'une vérité qui le dépasse, le pas est franchi non pas vers la vérité qui libère mais vers l'esclavage de la superstition et du faux culte. Un maître, un guide ou un gourou. Ils ne sont rien que des hommes trompés, aveuglés par d'autres hommes, ou par leurs propres imperfections.

> *« Des guides aveugles, voilà ce qu'ils sont. Or si un aveugle conduit un aveugle, ils tomberont tous les deux dans une fosse ».*

- Maïlys, vous en parlez comme si...
- Pas comme si... Guillaume. Ces brebis sans berger ont entendu une voix, celle du Soffer *«l'homme du mensonge»*. Abusées, trompées, manipulées, elles suivent *la route large et spacieuse qui mène à la destruction*. Tellement plus facile à suivre que celle de *la route étroite et resserrée* que peu de gens trouvent.

- Pourquoi ne la cherchent-ils pas ?
- Aveuglés par leurs désirs trop charnels, ils ne voient pas la petite lumière qui leur indique la voie. « *Ta parole est une lampe pour mon pied et une lumière pour ma route.* » Et la Parole, ils ne la connaissent pas. Cette lettre, la plus longue qu'un père ait jamais écrite à l'intention de ses enfants, cette lettre que Dieu nous a adressée après l'avoir dictée à une quarantaine de prophètes, rois, bergers, pécheurs et disciples, combien la connaissent-ils réellement ? Et comment pourraient-ils la connaître si personne ne la leur apporte ? Et c'est là, comme un cercle vicieux. La connaissance, la seule, la vraie, celle qui libère des superstitions et des traditions humaines, celle qui apporte sérénité, paix et espérance, ils la rejettent, comme étant dépassée, lettre morte. Les philosophies ont plus d'attrait, elles chatouillent l'égo et valorisent l'humanité tout en les maintenant dans l'illusion et le mensonge.
- Quelle illusion, quel mensonge ?
- Celui de faire croire que Dieu est en l'homme et que dès lors seule sa conscience, celle de l'homme, est maître de lui.
- Alors quel est le rôle du maître spirituel ou du «gourou» ?
- Son rôle devient plus palpable lorsque la conscience du disciple est sous contrôle. Les manipulations mentales anesthésient rapidement l'esprit critique et la personnalité du futur adepte. Un esprit vide, ou sans connaissance spirituelle solidement ancrée, est plus facile à manipuler. Dès lors il est accessible à toute influence, à toute invasion. Perméable aux enseignements les plus pernicieux, les plus faussement spirituels, éloignés de la véritable sagesse, celle toute simple et salvatrice de la parole de Dieu. Les moyens diffèrent selon les maîtres : conférences, endoctrinement, hypnose. Les thèmes qui attirent et mobilisent font toujours recette : écologie, vie extraterrestre, méditation, relaxation. Tout ce qui peut flatter l'égo, également. Le plus grave c'est lorsque l'adepte est convaincu d'avoir une mission à accomplir, qu'elle soit rédemptrice pour ceux qui espèrent conduire les hommes sur le chemin du bonheur, ou qu'elle soit destructrice pour ceux qui adhèrent à « l'anti-religion », le satanisme.

« La lampe du corps, c'est ton œil. Quand ton œil est simple, tout ton corps est lumineux ; mais quand il est méchant, ton corps aussi est ténébreux. Sois donc vigilant. Il se pourrait que la lumière qui est en toi soit ténèbres. »

- Le satanisme ?

- Guillaume, êtes-vous pétrifié d'horreur à la pensée que, sous le couvert de la religion, des êtres humains traquent leurs semblables, puis tels des bêtes sauvages affamées, les tuent pour boire leur sang, symbole de vie, et leur dévorer le cœur et d'autres organes ? Frissonnez-vous de dégoût à l'idée que des pères et des mères livrent leurs enfants pour qu'ils subissent des violences sexuelles avant d'être immolés en public sur un autel ? Etes-vous outré à l'idée que des hommes aient des relations sexuelles avec des cadavres dans des morgues pour plaire à une créature spirituelle qu'ils tiennent pour divine ? Vous vient-il des sueurs froides lorsque vous lisez que des jeunes enfants ont tué leurs parents sans le moindre scrupule avant de les mutiler, à seule fin de satisfaire le Diable ? Refusez-vous de croire qu'on puisse profaner des tombes pour y voler des crânes et des phalanges, qui seront ensuite arborés lors de cérémonies religieuses ? Que pensez-vous d'une religion qui veut que ses membres féminins de treize à vingt cinq ans donnent le jour à des enfants destinés à être immolés lors de sacrifices sanglants ? Fiction ! Allez-vous me répliquer, mauvais scénarios de films de série B ! Détrompez-vous, ou bien ouvrez les yeux. Ces faits ne sont nullement le fruit de l'imagination débordante d'un scénariste. Tout ce que je viens d'énumérer s'est réellement passé et continuera à se produire tant que le «soffer» régnera sur l'humanité aveuglée. J'ai vécu en marge de ces événements une partie infime de ma vie. Non ! Ne m'interrompez pas... La marque de cette seule année est plus profonde que l'empreinte de toutes les autres. On dit que les années coulent comme l'eau et l'on sait que l'eau finit par creuser le roc. Mon corps et mon esprit garderont toujours les cicatrices, visibles et invisibles, des horreurs subies. Devant les dangers, il vaut mieux plier comme l'herbe au vent que de se dresser, alors pour me sortir de la structure massive d'obligations, de codes et de règles qui caractérisaient l'organisation d'Angel ATROPOS...
- ANGEL ! ...
- Oui, Angel... Le voile se lève, n'est-ce pas Guillaume ? ... Pour me sortir de l'emprise de ce «gourou», pour ne pas retomber dans les maléfices de cet homme, l'intelligence ne suffisait pas. Il me fallut une incommensurable force intérieure pour jouer la victime faible et soumise pour que finalement l'adversaire se découvre et desserre son étreinte. Et éviter la programmation...
- Quelle programmation... ?
- Chaque adepte se trouve lié au groupe pour la vie par un engagement solennel qui l'oblige à ne rien divulguer. Une fois impliqués dans les

activités cérémonielles ou sacrificielles du groupe, les membres ne sont pas autorisés à le quitter. Quiconque viole la loi du silence met sa vie et celle de sa famille en grand danger. Ils sont programmés pour ne pas parler. Et s'ils parlent, ils sont programmés pour se suicider.

- Maïlys... Cela se passait à… ?
- A Rio, en effet. Vous l'aviez déjà deviné depuis quelque temps, n'est-ce pas ? Sans vouloir l'accepter ou le reconnaître. Le chagrin est meurtrier, Guillaume, mais il vous faut oser regarder la vérité en face...
- Michèle est morte...
- C'est vrai, Michèle est morte, Guillaume... Celle qui est revenue de ce cauchemar après avoir changé de visage et d'identité est là, devant vous, et s'appelle désormais Maïlys. Transformée, transfigurée, rebâtie. L'ancienne carcasse sert de support à la nouvelle, mais la personnalité entière renouvelée, Michèle décidément n'est plus qu'un élément du passé, de notre passé...
- Je deviens fou... Michèle... Michèle... je t'ai vu morte, j'ai vu ton corps ensanglanté, sans vie...

Le voile épais de sa conscience se mit à fondre, à ce moment précis, comme si un signe venait de lui être lancé, et du fond de sa mémoire, petit à petit, réapparurent les images et les sons, et les sensations, et tout ce qui dormait depuis tout ce temps. Tout ce qui lui manquait et l'empêchait de vivre.

Flash-back dans les yeux de Guillaume.

CHAPITRE 3

L'endoctrinement

RIO DE JANEIRO - NOVEMBRE vingt ans plus tôt

Trois mois avaient suffit pour que la ville, les habitants, l'ambiance, l'air, les parfums et les musiques de RIO envoûtent littéralement Guillaume. Pour lui, c'était la providence qui avait placé Angel sur sa route et depuis cette rencontre, tout ce qu'il vivait, tout ce qu'il entreprenait ou décidait, était lié à Angel. Convaincu qu'il avait trop longtemps ignoré ses besoins spirituels, il s'était inscrit à l'université dirigée par Angel, la F.V.O., Force Vitale Originelle, et sous le couvert de réunions hebdomadaires, apprenait les rites secrets initiatiques.

Ces rites lui permettraient d'atteindre l'état de conscience universelle nécessaire au rapprochement de l'âme et de l'esprit, et obtenir enfin la Pensée Vitale. Celle qui allait lui permettre de réaliser avec succès toutes ses entreprises, qu'elles soient d'ordre professionnel ou privé. La Pensée Vitale, qui aux dires d'Angel, l'entraînerait vers la Satisfaction. La réalisation de tous ses désirs. Tout cela était si nouveau pour lui qu'il se laissait volontiers porter par une exaltation presque mystique. Enfin, c'est ce qu'il ressentait à ce moment-là. Il ne comprenait pas les réticences de Michèle. Celle-ci avait refusé toute participation, ne serait ce que passive, à leurs réunions. Elle l'avait supplié de ne pas se soumettre à la retraite complète de vingt et un jours au terme de laquelle une cérémonie devait célébrer le début d'une initiation qui devait durer trois ans. Cependant, il était résolu à aller jusqu'au bout, poussé par un besoin impératif et inexplicable de mystère et de spiritualité. Aller jusqu'au bout de sa curiosité avec Michèle ou sans elle. Ce qu'il ignorait à ce moment-là, c'est que Michèle, malgré son refus, allait devenir un élément important de sa cérémonie initiatique. Un élément involontaire et inconscient.

La cérémonie devait se dérouler chez Moïra à l'issue de la soirée mondaine organisée en l'honneur de Guillaume et Michèle. Ils avaient fait connaissance avec plusieurs personnalités notoires de RIO, avaient bu et dansé, préliminaires essentiels au bon déroulement de la cérémonie. Et Guillaume entendit le signal. Le battement lancinant d'un tambour. Dès cet instant, il abandonna Michèle aux mains de Moïra et descendit dans les sous-sols de la résidence. Entraîné comme malgré lui dans les profondeurs de la bâtisse.

Nuit du 8 au 9 avril - Appartement de Maïlys.

- Guillaume, vous souvenez-vous des instants qui ont précédé ma... « mort » ?
- Non, rien, le flou total... Je me rappelle seulement être rentré en France dans un état délirant... Denise s'est occupée de tout, comme d'habitude. Que faisait-elle à RIO ? Comment m'avait t elle retrouvé ? Je n'ai jamais eu les réponses à ces questions. A chacune de mes tentatives pour comprendre ou éclairer certaines zones d'ombre, je me heurtais à son mutisme têtu et incompréhensible. Avec le temps, j'ai espacé mes questions. Finalement, elles m'importaient peu. Un brouillard épais avait envahi à la fois mon esprit et ma mémoire. Il m'a fallu beaucoup de temps pour émerger de cet état de semi inconscience. Que s'est-il passé, Maïlys, ou, pardon... Michèle... Pourquoi la dernière image de cette soirée est-elle si présente à mon esprit, alors que tout le reste est effacé, évanoui. Cette dernière image terrible de... votre corps ensanglanté, torturé, livide, sans vie ! Que s'est-il donc passé ? Se pourrait-il que… ?
- Une cérémonie initiatique... Votre cérémonie, Guillaume ! Celle qui allait vous faire franchir une nouvelle étape. Il ne s'agissait plus désormais d'entrer en contact avec les esprits démoniaques du domaine invisible, non, il s'agissait alors de capter la Force Vitale Originelle, dispensée par le Maître du monde maléfique. Mais il fallait, pour l'obtenir, accomplir le rite par excellence, celui que Satan exige comme preuve d'absolus soumission et dévouement : le sacrifice humain.
- Votre sacrifice ? Non, jamais je n'aurais voulu une chose pareille… commettre une telle horreur… C'est impossible !
- N'oubliez pas que vous étiez manipulé… Et si le choix s'est porté sur moi, c'est que je correspondais à ce qui avait le plus d'importance pour vous. En un sens, il fallait que le sacrifice soit aussi le vôtre.

Cependant, Denise n'est pas non plus étrangère à ce choix. Je l'ai appris plus tard après mon retour.

- Denise…

Nuit du mercredi 8 au jeudi 9 avril.

Au siège de la F.V.O. la tension monte entre les membres dont l'unité adeptes et gourou se dégrade. Denise, Eric et Marthe, et Mehdi, ont voulu rencontrer le « Maître » malgré l'heure tardive. Denise prend la parole.

- Cet enlèvement n'était pas prévu pour si tôt ! Nous ne sommes pas prêts pour la cérémonie. Qu'allons nous faire de Laura... en attendant...
- Elle a raison... renchérit Eric. D'autant plus que cela nous met en danger. Si des recherches sont entreprises pour la retrouver, elles mèneront un jour ou l'autre jusqu'ici...
- Pourquoi cette précipitation ? Pourquoi ne pas avoir respecté le plan prévu
  à l'origine ? Répond-nous, Maître...

Les questions fusent de toutes parts.

- ... Cessez de vous lamenter comme de pauvres moutons apeurés ! Est-ce donc là toute la confiance et la foi que vous avez en moi ? Sachez que j'ai de bonnes raisons d'agir ainsi, et que je n'ai aucun compte à vous rendre... Je sais ce que je fais et je n'ai nullement besoin de vos jérémiades. Avez-vous oublié que ce bâtiment est une véritable forteresse. J'ai fait en sorte que tous les accès soient inviolables. Comment pouvez-vous craindre de la sorte ? Contentez-vous d'obéir et ne vous posez pas tant de questions. Elles sont un obstacle à votre élévation spirituelle et risqueraient même de vous faire manquer le but, ce qui finirait par être préjudiciable à votre vie. Les doutes et les craintes sont tels les lierres qui étouffent les arbres en vampirisant leur sève. Ne vous laissez par détourner du but fixé. N'oubliez pas que votre engagement était total et absolu ! Ne l'oubliez pas !
- ... Maître ! Nous n'oublions rien... Tu sais que notre soumission sera toujours des plus fidèles. J'ai personnellement fait preuve de cette soumission depuis vingt ans, dans le plus grand des secrets, depuis

notre pacte à RIO. Pardonne-nous si nous te posons tant de questions... Mais l'heure du dénouement approchant, nous sommes tous plus ou moins nerveux et anxieux. D'autant plus que...

- D'autant plus que quoi ? ... Parle, Denise ! Tu sais que j'ai toujours aimé ta franchise…
- Ce n'était pas Laura qui était prévue pour la cérémonie, mais une autre personne, tu le sais bien. C'est pourquoi nous sommes un peu... désorientés.
- ... Désorientés ! ? Depuis quand un simple changement dans le programme suffit-il pour vous liquéfier ? Sachez tout de même que ce changement de programme est dû à votre incompétence. Si vous aviez retrouvé Michèle nous n'en serions pas là !
- Il nous fallait juste un peu plus de temps, intervient Eric. Guillaume n'allait pas tarder à nous mener jusqu'à elle. J'en suis sûr...
- Je vous ai déjà accordé trop de temps ! Ma patience est à bout, alors j'ai décidé d'agir autrement. Votre petite Laura servira d'appât, n'aviez vous donc pas compris ? La cérémonie se déroulera comme prévu. Malgré votre incompétence. Et Michèle paiera sa trahison. Après vingt ans la punition n'en sera que plus… cuisante.

Bien qu'habitués à l'atmosphère particulière de «l'antre d'Angel» comme ils aiment à le nommer, les membres de la FVO ne peuvent s'empêcher de frissonner à la fois d'excitation et d'impatience perverse à l'idée de la cérémonie 'grandiose' promise.

Un rassemblement de tous les adeptes de la région est organisé à cette occasion qui leur rappelle d'autres grands événements dont ils furent témoins. Le seul souvenir de ces événements leur procure des sentiments indéfinissables et incompréhensibles d'angoisse et de bonheur mêlés. Ils mettent cela sur le compte du mystique et du surnaturel. Cela leur aurait suffit, il y a peu de temps encore, mais aujourd'hui, les choses semblent différentes. L'engagement d' Eric faiblit depuis que les intérêts de son ami Guillaume sont menacés. Quelque chose en lui le retient de manière sournoise et le dresse contre Angel. Mais il se sait lié. Enchaîné. D'une manière inextricable, son sort désormais est lié à celui de son Maître. Sa vie, et celle de Marthe, inévitablement, dépendent de sa soumission totale.

Denise, quant à elle, n'oubliera jamais sa première rencontre avec Angel. Rencontre secrète, vingt ans plus tôt, à RIO, orchestrée par les agents de son père, riche et influent, qui lui accorda tout son soutien moral et

surtout financier pour qu'elle retrouve son Guillaume. La rencontre se solda par un 'pacte' : le retour de Guillaume contre l'engagement et la participation de Denise aux activités commerciales et cérémonielles de la FVO. Engagement qui resterait obligatoire jusqu'au sacrifice de Michèle.

Flash Back.

RIO - NOVEMBRE vingt ans plus tôt

- Donneriez-vous votre âme au Diable pour récupérer votre mari ?

Les yeux d'Angel brillaient. Cette Denise n'avait pas peur de lui et cela l'excitait. Elle osait lui répondre.

- Plus encore, s'il le fallait !
- Quelle volonté... N'avez-vous donc pas peur ?
- *« Qui ne craint pas la mort, ne craint pas les menaces »*... Corneille...
- N'étalez pas votre culture, elle vous sera de peu d'utilité dans nos activités. Seule la connaissance que je vous inculquerai compte à mes yeux. Elle seule, entendez-vous ?
- Inutile d'essayer de me faire peur. Je sais ce qu'est un pacte. Je sais aussi que l'on s'en libère lorsque les clauses du contrat sont toutes respectées comme convenu.
- Irez-vous jusqu'au bout de votre engagement ?
- Sans hésiter !
- Ce n'est plus de l'amour... c'est de l'obsession...
- Appelez cela comme vous voudrez. Je veux que Guillaume retourne en France avec moi, après avoir tout oublié de cette... aventure, tout, même son escapade avec Michèle… Je veux même qu'il en oublie son prénom !
- Il oubliera... Il oubliera… Tout ce que vous voulez… Ce n'est pas un problème pour moi. Mais vous, vous n'avez pas intérêt à oublier...

Décidément, cette femme volontaire, décidée et prête à tout pour obtenir satisfaction, lui plaisait. Angel méprisait la faiblesse. Seuls les caractères déterminés, même ceux qui osaient lui faire front, surtout ceux-là, éveillaient son intérêt. Jamais encore il n'avait rencontré la femme qui mériterait de partager l'infinie richesse de son domaine spirituel.
Aucune n'avait atteint le degré nécessaire pour accéder à la Connaissance des secrets et rituels magiques. Toutes trop timorées, trop sensibles, mièvres et désespérément raisonnables. Peut-être que celle-ci… ? Hum,

trop attachée à son Guillaume infidèle. Mais peut-être qu'avec le temps, pourquoi pas ?
L'intérêt d'Angel envers Denise procédait, même s'il ne voulait pas se l'avouer, d'une autre réalité. Ses relations toutes nouvelles avec Charles VERDIER, le père de Denise, participaient dans une grande part à cet intérêt pour elle.
Le marché qu'ils venaient de conclure ensemble et qui portait sur des millions de dollars l'enchantait au plus haut point. Ce VERDIER allait lui faire un pont d'or. Sa fille n'en avait que plus de valeur.

- Votre Guillaume oubliera jusqu'au prénom de cette petite mijaurée de Michèle, mais vous, Denise, nous n'avez pas intérêt à oublier notre pacte !

Nuit du 8 au 9 avril à la F.V.O.

Denise n'a pas oublié.

Cependant, l'engagement a duré plus longtemps que prévu. Il dure toujours d'ailleurs. Michèle ayant survécu, disparue, volatilisée, ayant emporté avec elle trop de secrets, les recherches afin de la localiser sont sur le point d'aboutir, toujours grâce au soutien de Charles, son père, dont les relations aux pouvoirs illimités lui ont toujours facilité les démarches. Comment et dans quelles conditions, peut-être ne le saura t-elle jamais, et d'ailleurs ce détail lui importe peu. Le pacte de Denise avec Angel sera annulé dès la cérémonie sacrificielle de Michèle consumée. Rien d'autre ne compte. La boucle sera bouclée et alors elle sera libérée de son engagement. Tout le reste n'est qu'un moyen de sortir de la toile gluante d'Angel.
L'emprise exercée par Angel et ses délires n'est que relative. Ne le craignant pas outre mesure, elle a toujours eu la force de gérer cet engagement comme un procédé nécessaire et forcé pour parvenir à ses fins, son but unique : l'exclusion totale de Michèle de la vie et de la mémoire de Guillaume.

Tout au long de ses vingt dernières années, Denise a joué le jeu. Perfide, sournoise et patiente. Son atout, qu'Angel ignore, c'est que son esprit est réfractaire à toute emprise hypnotique. Elle sait, et cela la conforte dans son rôle, que jamais elle ne cédera à la volonté destructrice et perverse d'Angel. Sa présence et sa participation aux frasques occultes de

«d'université spirituelle de la FVO» ne sont pour elle que figuratives, symboliques. Elle a assisté et quelquefois même participé activement aux cérémonies sacrificielles, mais d'une manière totalement superficielle, détachée, comme si son esprit voyait agir une autre personne indépendante, distincte. Déterminée, Denise attend son heure. Celle de la libération. Double libération. Double élimination. Celle de Michèle prévue depuis si longtemps, et puis celle qui s'impose maintenant, celle d'Angel. Grâce au dispositif secret mis en place par l'organisation de son père.

Malgré ses soixante dix ans bien sonnés, Charles VERDIER imposait encore son autorité légendaire et sa parole infaillible auprès d'une cohorte de jeunes loups de la finance et des affaires. Si sa descendance charnelle se limitait à Denise, son rôle de patriarche tenait en respect depuis des dizaines d'années une imposante famille de yuppies aux dents longues, toujours renouvelés. La mort de sa femme, trente cinq ans auparavant, lui avait imposé un nouveau rôle auprès d'une fillette presque adolescente. Denise était devenu le centre de sa vie. Il gérait depuis lors chaque minute, chaque geste, chaque événement de la vie de sa fille sans que celle-ci puisse s'en rendre compte. En effet, le caractère obstiné et frondeur qu'il lui avait génétiquement offert, n'aurait jamais accepté une telle ingérence dans sa vie de femme entreprenante qui se voulait indépendante. Denise avançait à grands pas dans une vie facile, simple. Elle n'avait jamais rencontré de problème insolvable et de soucis insurmontables. Sans savoir pourquoi, elle estimait avoir plus de chance que tous ceux qu'elle côtoyait et que la moyenne de la population. Tout lui réussissait, tout lui était ouvert quand tant de portes se fermaient devant les autres. Son père tirait toutes les ficelles invisibles de la vie de Denise. Sa puissance et son argent étaient anonymement dédiés au service de Denise. Et depuis vingt ans, pour parvenir à satisfaire la volonté morbide de sa fille, il s'était engagé lui aussi dans un pacte commercial avec Angel. En secret. Comme toujours.

Aujourd'hui, l'heure est venue d'annuler le pacte. La manœuvre est risquée. Mais ses moyens sont illimités.

Jeudi 9 avril - Le matin.

Richard et Marie-Odile sortent du bureau des renseignements généraux, un peu sonnés par les informations supplémentaires récoltées. Persuadés,

toutefois, qu'on ne leur avait pas tout dit, ils se retrouvent à présent dans le bureau du préfet de police. Au fait de la procédure à suivre dans ce genre d'affaires, MOG a dirigé Richard dans la direction la plus logique, la recherche d'une aide logistique, armée, officielle. Bien leur en a pris.

- Nos investigations, dans l'état de nos connaissances actuelles, nous ont amenés à prendre la décision d'intervenir...
- Quelles investigations ?

Interroge Richard, en coupant la parole au préfet.

- Contre toute apparence, cette organisation secrète, la FVO, est sous surveillance depuis quelques mois. Elle figure sur la liste noire des sectes reconnues dangereuses. Nos services secrets de la sûreté nationale ont pris le relais des instances internationales. Angel ATROPOS, littéralement «l'ange de la Mort», de son véritable nom Pablo AZALON, est enregistré dans nos fichiers comme un dangereux escroc, illuminé et manipulateur, qui sous couvert de son «Université Spirituelle», soutire argent et biens immobiliers à ses adeptes. Une autre source de revenus très importants, une opération de blanchiment d'argent provenant de milieux d'affaires, est actuellement sous enquête. Mais je ne suis pas autorisé à vous en parler. D'autre part, le plus grave, et c'est ce qui motive notre intervention, les recherches actuelles concernant diverses disparitions non expliquées de jeunes femmes, nous amènent sur cette piste : la secte satanique d'ATROPOS.
- Qu'attendez-vous pour agir, nom d'un chien !
- Richard, calme-toi, c'est le préfet tout de même... Attends de savoir ce qu'il se propose de faire, avant de l'agresser... lui suggère subrepticement Marie-Odile.
- Votre amie le commissaire a raison, Monsieur BALDER. Nos services sont prêts à intervenir. D'autant plus que les choses semblent se précipiter depuis vingt quatre heures. L'enlèvement de votre épouse Laura nous pousse à prendre désormais avec les mesures qui s'imposent, des précautions supplémentaires. Soyez tout à fait convaincu que nous agirons avec la plus extrême prudence pour éviter...
- Vos belles phrases ne rassurent que vous-même, Monsieur le Préfet. Mais moi, j'ai besoin de plus concret que cela. Des actes... Que comptez-vous faire ? Quel est votre plan ? ... Si vous en avez un ?
- Cela concerne maintenant la brigade d'intervention, et je ne suis pas autorisé à en divulguer la procédure. Laissez faire les spécialistes.

Nous ne devons en aucun cas gêner leur opération qui doit rester secrète jusqu'au dénouement.

- Et en attendant, quelle aide, quel soutien procurez-vous à Laura, hein ? Que faites-vous pour elle ? Cela fait maintenant quinze heures qu'elle est entre les mains de ce fou furieux ! ...
- N'ayez crainte... Elle n'est pas tout à fait seule. Je ne peux vous en dire davantage sans risque de faillir à mon serment de discrétion.

Une fois sortis du bureau du préfet, Richard et Marie-Odile regagnent leur voiture.

- Richard ! Ton silence ne me dit rien qui vaille... Tu sais, je connais bien BARRAL. C'est un homme honnête et droit. Il prend son devoir de préfet très au sérieux. Non, vraiment, tu peux lui faire confiance. Ses services d'intervention sont des plus compétents. Ils connaissent leur boulot. S'il te dit qu'une opération est en cours, tu peux être sûr que les choses sont réellement sur le point d'aboutir. D 'ailleurs, je suis étonnée qu'il ait autant parlé, ce matin... «elle n'est pas tout à fait seule», je me demande ce qu'il a voulu dire... Richard, tu m'entends ? Ah non ! Ne me dis pas que tu veux... On n'a pas le droit... Richard, ne me fais pas entrer dans l'illégalité… Tu le regretterais, parole de commissaire !
- MOG ! J'ai besoin de ton aide...
- C'est justement ça mon problème...

Marie-Odile n'a jamais su dire non à Richard. Elle n'a jamais compris pourquoi ce garçon, depuis le cours élémentaire où ils se sont connus et supportés sur le même banc de classe, possède un tel ascendant sur elle. Il n'était pourtant pas plus beau, plus fort ou plus intelligent que les autres, non ! Mais il avait cette façon de demander les choses, cette expression de nécessité absolue, d'urgence, comme si sa vie dépendait de son acceptation à elle, à chacune de ses demandes. Elle lui avait toujours tout accordé. Copies, résumés, alibis, services en tout genre. Jusqu'à ce jour, jamais très loin l'un de l'autre, amis véritables, d'une confiance réciproque à toute épreuve, Marie-Odile et Richard ont traversé les années en s'appuyant mutuellement l'un sur l'autre, s'encourageant, s'exhortant dans les difficultés. Et aujourd'hui encore, le voilà, le même Richard qui quémandait son aide sur le banc d'école, à réclamer encore et toujours son aide. Certain d'avance qu'il obtiendra satisfaction.

Cependant, ce qui la trouble le plus, en ce moment même, n'est pas tant leur histoire commune, leur amitié incontournable et le sentiment jamais avoué d'avoir manqué un acte, non. Ce qui trouble Marie-Odile et ce que Richard n'ose s'avouer, c'est l'aveu à peine exprimé du Préfet. Un personnage dont on cache volontairement l'identité, serait en mesure de protéger Laura dans l'antre même de l'illuminé. Mais qui ? Qui serait assez retors pour s'infiltrer dans les mailles du gourou ? Quelle motivation ou quel intérêt pousserait ce personnage à jouer un rôle dans l'organisation d'ATROPOS et de venir en aide à un de ses otages ?

- Richard ?
- Quoi !
- Que penses-tu de tout ça ?
- Figure-toi que j'ai ma petite idée, Mog, et mission officielle ou pas, rien ne m'empêchera d'agir…
- Oui, c'est bien ce qui me fait craindre le pire ! Alors dis-moi ce que tu comptes faire, sinon n'espère pas…
- Ah non ! Mog ! Ce n'est pas le moment de me faire ton chantage à la noix ! Tu vas m'aider parce que… parce que ça ne peut pas se passer autrement, tu piges ?
- Alors éclaire ma lanterne ! Dis moi au moins ce que tu sais… Comment veux-tu que je t'aide si tu me laisses dans le brouillard ?
- Je te dirais ce que tu devras savoir en temps voulu… Il est préférable pour le moment que tu en saches le moins possible. En attendant, contente-toi de m'obéir scrupuleusement, vu ?
- Chameau ! Attends qu'on retrouve ta Laura, et je t'en ferais baver, parole de commissaire.
- Eh ! Tu sais que la colère te rend sexy, toi ?

Et Marie-Odile de partir d'un grand éclat de rire, de colère et d'excitation mêlés. L'incertitude et le flou dans lesquels Richard se complaît à la laisser mariner ne lui conviennent pas du tout. Habituée aux actes d'initiative et à la direction de manœuvres liées à sa situation professionnelle, Marie-Odile réprime avec difficulté une frustration qui lui noue le ventre. Tout autre que Richard eut été purement et simplement éjecté, piétiné, écrasé. Mais l'heure n'est pas venue de la revanche. Son ami réclame son aide dans un moment particulièrement difficile de sa vie, le plus difficile, c'est sûr. Alors, encore une fois, la dernière, se dit-elle, elle va tout essayer pour lui rendre service. Promis, juré, pour la dernière fois.

La mission

Nuit du 8 au 9 avril - Appartement de Maïlys.

- Parlez-moi de cette cérémonie initiatique, Maïlys..Que s'est-il réellement passé ?... Il y a toute une partie de cette fameuse soirée qui s'est perdue dans ma mémoire…
- Elle ne s'est pas perdue, Guillaume. Vous étiez conditionné pour agir inconsciemment, hypnotisé pour ne pas dire envoûté. Votre cerveau s'est en quelque sorte programmé dès le premier battement de tambour pour ne rien conserver en mémoire. Tous vos gestes et paroles à partir de ce moment-là ont échappé à votre contrôle. Je fus victime d'un bourreau, vous-même Guillaume, vous-même victime inconsciente et manipulée par un être diabolique...
- Angel ATROPOS...
- Oui…
- Mais vous avez dit qu'il vous avait retrouvée, tout à l'heure... C'est qu'il est près d'ici... Nous pouvons à présent le faire arrêter pour l'empêcher de nuire à nouveau...
- Ce n'est pas si simple...
- Qu'est-ce qui n'est pas simple ? Il suffit d'alerter la police…
- Je sais ce que j'ai à faire Guillaume ! Faites moi donc confiance !

Un bip provenant de son ordinateur fait bondir Maïlys vers son écran.

Comme elle est belle... Cette autorité toute nouvelle, cette personnalité affirmée et cette volonté qu'il n'avait pas eu le temps de connaître… Comme elle est belle… Malgré les cicatrices, témoins de multiples opérations pour lui redonner visage humain, Maïlys conserve la beauté naturelle qui avait transporté Guillaume, il y a si longtemps. La légèreté et la grâce de tous ses gestes attendrissent encore celui qui l'a tant aimée, elle, lorsqu'elle s'appelait Michèle et qu'ils rêvaient ensemble d'une vie de

théâtre et d'écriture. Ensemble, jusqu'au bout de leur vie. Jusqu'au bout de leur passion.

Vingt ans, une vie entre parenthèses. Vingt ans de survivance, en attente, en souffrance. Vingt ans d'un manque inexprimable, incompréhensible. Vingt ans d'une nostalgie insoutenable. Et la voilà, revenue, différente, presque étrangère, distante comme pour le punir. Il reconnaît, pour les avoir déjà éprouvées si violemment avec Michèle, les sensations et les émotions qui le submergent à présent. Lame de fond, profonde et violente. Onde de chaleur apaisante. Désir et énergie, force vive. La vie même. Il brûle de pouvoir à nouveau la serrer dans ses bras mais…

Sans oser encore se l'avouer, Guillaume pressent le rôle qu'il a dû tenir dans le drame de Michèle. Etait-il simple spectateur ou se pourrait-il qu'il soit l'auteur de sa défiguration ? Etait-il réellement ce bourreau dont a parlé Maïlys ? Si c'était le cas, comment pourrait-il jamais vivre avec cette idée, cette image d'une violence insupportable ? Non ! Cette idée lui est intolérable, inadmissible. Ce ne pouvait être lui.

- Guillaume, venez voir !

Elle lui tend la page qu'elle vient d'imprimer. Son forum de recherche lui adresse par Internet, un message codé qui semble avoir une importance capitale pour elle.

- Regardez ! L'opération vient de débuter...
- Quelle opération, Maïlys ?
- Nous arrivons au terme de ce cauchemar, Guillaume. Enfin, Angel va payer pour tous ses crimes... J'ai reçu l'ordre de me rendre à la F.V.O.
- ... ? Expliquez-moi... Maïlys, je ne comprends rien... Qu'allez vous faire
  là-bas ? Quel ordre ?
- Terminer ma mission. C'est tout. Si vous voulez m'aider, restez près de moi et faites absolument tout ce que je vous dirais... Entendez-vous Guillaume ? Vous devrez croire et obéir à tout ce que je vous dirais... Dites oui, Guillaume, il en va de notre vie.

Elle avait dit « notre vie ».

- Je n'ai pas le choix... Si vous savez tout ce que j'ignore...

- Je vous promets Guillaume, que dès que nous serons sortis de ce cauchemar, je vous expliquerai et vous raconterai tout ce que vous voudrez savoir... . Mais en attendant, je vous en conjure, faites-moi confiance et surtout, quoique je fasse ou que je dise qui vous semble bizarre ou curieux, promettez-moi de m'écouter. Au nom de ce que nous avons vécu et partagé, Guillaume, promettez-moi de m'obéir...
- Pourquoi ? Que craignez-vous ?
- Je crains qu'Angel ne vous ait appliqué une suggestion post-hypnotique, qui vous serait fatale si vous ne faites pas ce que je vous ordonne au moment voulu.
- Une suggestion post-hypnotique ? Mais comment pouvez-vous savoir tout cela ?
- J'ai malheureusement partagé une certaine partie des secrets initiatiques d'Angel après votre départ... par nécessité. Mais je vous expliquerai plus tard... Promettez-moi Guillaume, au nom de notre vie passée... et de notre foi en Christ, promettez-moi de faire exactement ce que je vous dirais !

Jeudi 9 avril - Siège de la F.V.O. - 10 Heures.

- Marthe ! Eric! Avez-vous fait le nécessaire ?
- Oui, Maître, tous les membres de notre district ont été convoqués, par tous les moyens de communication possibles : téléphone, fax, Internet. Sauf le courrier, bien entendu, qui n'est pas assez rapide...
- Bon, et alors ? Combien seront présents ce soir ?
- Compte tenu du court délai...
- Epargne-moi tes commentaires inutiles, combien seront présents ?

Comme prise en flagrant délit de faute professionnelle, Marthe culpabilise et répond d'une voix blanche et frêle, incompatible avec son physique :

- Seuls quinze sur les soixante et dix contactés ont déjà répondu. Avec notre présence, c'est-à-dire celle de Denise, Mehdi, Eric et moi, cela te fait déjà dix neuf participants, mais je suis persuadée que d'ici ce soir nous aurons quantité d'autres membres qui répondront présents. On ne peut pas ignorer un tel événement...
- Puisses-tu dire vrai, Marthe... Quant à toi Eric, as-tu préparé comme convenu la salle de cérémonie et tous les accessoires ?

- Oui, Maître. D'ailleurs Mehdi m'a été d'une grande aide. Tu sais que son noviciat se termine, et il aspire à de plus grandes responsabilités.
- Ce n'est pas encore le moment ! Mehdi attendra aussi longtemps que je le jugerais bon. Qu'il se contente de t'assister ! Son heure viendra bien assez tôt... Quant à notre "invitée spéciale", qui s'occupe d'elle ?
- Denise s'est rendue dans la cellule de Laura. Il semble qu'elle est toujours sans connaissance.
- Dommage... L'angoisse est la nourriture des faibles. Elle donne au regard des victimes cette lueur vacillante et humide qui décuple mon aversion et mon dégoût de la délicatesse et de la fragilité. Accessoires mielleux et sournois qui me font agir avec plus de délectation au moment voulu...

Un mouvement sur son écran de contrôle l'interrompt. Devant la caméra du porche d'entrée se tiennent Maïlys et Guillaume.

- Tiens, tiens ! Nous avons de la visite... Un couple de surcroît, je n'en attendais pas tant. Comme prévu cette perfide Michèle réagit au piège que je lui tends. Bien… Bien… Il faudra cependant qu'elle m'explique la présence de ce bellâtre … ce Guillaume... Allez, finissez votre travail et que tout soit fin prêt pour ce soir 19 heures précises. En attendant, je m'occupe comme il se doit de ces deux pigeons-là, non je devrais plutôt dire « tourtereaux », n'est-ce-pas ? Qu'on ne me dérange pas jusqu'à nouvel ordre...

Un geste sur sa télécommande et la porte s'ouvre devant Maïlys et Guillaume.

Maïlys prend la main de Guillaume.

C'est la première fois depuis … Son regard limpide et clair plonge à nouveau celui-ci dans un trouble enfoui depuis longtemps au fond de lui et qui resurgit plus fort, plus vif de jour en jour. La main de Maïlys, fragile et douce, dans la sienne. Comment pourrait-il la lâcher à nouveau ?

- N'oubliez pas, Guillaume, n'intervenez à aucun moment, et faites exactement tout ce que je vous dirais...

La bâtisse est immense. Ancien monastère, elle se compose de plusieurs bâtiments encadrant un cloître, lui-même entourant un jardin laissé à

l'abandon, où arbres centenaires et buissons se livrent bataille dans un enchevêtrement sauvage et rameux. Tels les géants paralysés d'une légende oubliée, statues de saints et saintes rongés de mousses et de moisissures, balisent le parcours de Maïlys et Guillaume. Plusieurs rangées de croix en pierre noires de poussière et penchées vers la terre dévastée du coin le plus abandonné du jardin, vestiges du cimetière le plus pitoyable qui soit, donnent à l'ensemble du cadre un sentiment de désolation funèbre.

Pour parvenir à l'accès de ce qui semble être la partie habitée de l'immense édifice, ils doivent longer la galerie du cloître, la seule partie encore entretenue, et atteindre la seule porte éclairée qui fait face à la porte d'entrée, une trentaine de mètres plus loin.

- Je reconnais là son goût du macabre... Quel cadre pouvait mieux convenir à son délire ? Un ancien monastère ! Regardez Guillaume, toutes ces petites lucarnes bardées de barreaux, là-haut. Des cellules... Dans lesquelles d'innombrables moines ou moniales se sont succédés, des siècles durant, pour vivre leur foi, cloîtrés, austères, dévorés par un zèle sincère mais vain. Derrière une de ces lucarnes, sûrement... Laura.
- D'après vous, Maïlys, qu'est-ce qu'Angel est capable de lui faire ? Pensez-vous qu'il puisse lui faire du mal ? Elle n'a absolument rien à voir avec cette histoire...
- Rassurez-vous, je connais le fonctionnement psychologique de cet être malfaisant. Laura lui a servi d'appât pour que je vienne vers lui. Enfin, c'est ce qu'il croit. Elle n'est qu'un instrument négligeable pour lui. Il ne lui fera rien tant que je serais sous son contrôle. Maintenant, plus un mot, nous arrivons... Apprêtez-vous à vivre quelques moments rares et inattendus et ne réagissez à aucun moment, quoique vous entendiez ou voyiez...

La porte du bâtiment central s'ouvre, mue par un automatisme caché qui n'étonne plus personne de nos jours... La galerie d'entrée est sombre. Seul un couloir est éclairé qui les dirige vers un large escalier de pierres dont les marches creuses en leur centre témoignent de processions séculaires et silencieuses. A l'étage, plusieurs portes dont une seule est ouverte. Tout naturellement ils se dirigent vers elle. A peine franchi le seuil, la porte se referme brutalement. Porte capitonnée d'un épais matelas de cuir rouge rebondi, rehaussé de clous dorés. Un déclic de verrouillage vient accentuer le malaise de Guillaume.

Jeudi 9 avril - 10 h 30 - Dans l'antre d'Angel.

Une immense fresque derrière le bureau d'Angel, qui faisant face à l'entrée, précipite les arrivants dans le monde mystique et torturé d'un peintre visionnaire et malheureux. Les quatre cavaliers de l'Apocalypse dans leurs œuvres semblent avertir les arrivants des tribulations qui les attendent. A la vue d'Angel, Maïlys ne peut cacher sa surprise. Le crâne rasé, vêtu d'une longue robe rouge, il semble la représentation vivante d'un antique prêtre égyptien.

- Bienvenue... Michèle !

Oh ! Cette voix, cet accent... Maïlys réprime avec difficulté un dégoût insurmontable venu des profondeurs de sa mémoire. A la vue du personnage qui leur fait face, Maïlys et Guillaume se sentent comme avalés par la spirale du temps. Sentiments de vertige et de danger imminent contre lesquels seule Maïlys s'affirme prémunie.

Arborant son sourire le plus mystificateur, le gourou, arborant en pendentif l'insigne de sa secte, une lame d'épée entourée d'un serpent, accueille Michèle-Maïlys et ignore dédaigneusement la présence de Guillaume.

Celui-ci, contraint et forcé par sa promesse de ne pas intervenir, se résigne à son rôle de spectateur, de témoin. Campé près de la porte, il s'attend à tout et se prépare mentalement à il ne sait pas encore quel dénouement.

Maïlys, sous le regard bleu acier d'Angel, regard coupant comme une arête de glace, maîtrise avec toute la force de sa volonté la nausée que lui inspire la vue du gourou. Son ancien tortionnaire est là devant elle, mais cette fois-ci elle n'est plus ni victime ni asservie. L'angoisse ne la tétanise plus. Elle se sent forte désormais de sa connaissance nouvelle. Elle se sait puissante par tous les atouts consciencieusement et scrupuleusement accumulés depuis toutes ces années pour l'anéantir.

D'un seul regard vif et précis, elle jauge les alternatives qu'offre le bureau luxueux et hyper protégé. Une rangée d'écrans de surveillance atteste de l'existence de quantités de caméras postées dans tout le monastère. Tous les accès et passages sont sous contrôle permanent. La seule fenêtre de ce bureau quartier général est bardée de barreaux. Quant à la porte, nul

doute qu'elle soit électroniquement verrouillée. Et la télécommande est scellée sur le bureau. Difficile d'accès pour le moment. En une fraction de seconde, Maïlys enregistre le plan de secours qu'il leur faudra bien utiliser pour sortir du filet dans lequel Angel croit les tenir.
- Michèle, ma douce et merveilleuse Michèle !
Non décidément, elle ne supportera jamais sans écœurement le son de cette voix !

- Ma Michèle !... Que d'années à te chercher, partout... Sais-tu combien tu m'as manquée ?... Toutes ces années... Tu as changé, Michèle, ton visage n'est plus le même, mais ton aura, une aura mauve, mystique, est reconnaissable entre mille pour moi, pour moi seul. Un seul regard parmi la foule et je t'aurais reconnue tout de même... Tu le savais, n'est-ce-pas ? C'est pourquoi tu es restée cachée, bien cachée, si longtemps... Tes cicatrices encore visibles après tant d'années... Vraiment, tu n'as certainement pas choisi les meilleurs chirurgiens esthétiques !

  Pauvre Michèle... Ta carrière de comédienne sacrifiée, en fumée, à cause de moi... Il te restait l'écriture. Tu en as fait bon usage. C'est ainsi que j'ai fini par retrouver ta trace, grâce à ton scénario. Bravo... Cette interférence entre passé, présent et avenir. Avenir, peut-être, je ne sais pas... Ton scénario ne dévoile pas la suite des événements. Mais j'ai cherché, jusque dans la tente du tournage, quelques indices pour me dévoiler ce que tu comptes faire pour te débarrasser de mon emprise, de ma puissance sur ton esprit. Rien, je n'ai rien trouvé... Peu importe, si c'est ce que tu désires, nous allons les écrire maintenant, ensemble, les dernières pages de ton scénario. Quelques pages écrites à coup de scalpel, un scalpel symbolique, non pas comme celui qui t'a défigurée. Quoique, à bien te dévisager, tu as su retrouver une autre beauté... peu banale. Finalement le temps ne t'a pas vraiment porté du tort, au contraire, il a fait mûrir la grâce encore enfantine que tu possédais à ton arrivée sur Rio, il y a vingt ans. Te souviens-tu de ta terreur à bord du *Litorina* ? Qu'est-ce qui te faisait le plus peur, Michèle, les ravins vertigineux ou mon regard perçant et pénétrant ? Ah ! Ah ! Ah ! Ou bien encore mon rire... Te donne t-il toujours des frissons ?

Maïlys dont la maîtrise de soi stupéfait Guillaume, réfrène pourtant répulsion et écœurement mêlés. Ne rien dire. Attendre le moment propice pour parler.

« Le cœur du juste médite pour répondre, mais la bouche des méchants bouillonne de choses mauvaises ».

Elle permet à Angel d'exhaler son venin devenu inopérant sur elle. Qu'il parle tout son soûl ! Elle l'écoute, mais désormais les paroles d'Angel glissent sur elle comme une eau insipide, tiède et évaporée aussitôt que versée.

- Tu n'as jamais su apprécier la véritable force, celle du pouvoir maléfique. Celle de notre maître tout-puissant. Ce fut ton tort, et c'est pourquoi je t'ai recherchée depuis tout ce temps, pour te punir de ton insubordination, de ta trahison et d'avoir brisé notre lien spirituel, Michèle. TU N'AVAIS PAS LE DROIT ! Comment as-tu pu te soustraire à ma volonté, alors que je t'aimais comme jamais un homme n'a aimé une femme, alors que j'étais prêt à te donner tous les royaumes de cette terre... Michèle, Michèle, ta trahison m'a fait perdre beaucoup de temps et d'argent... Nos forces conjuguées auraient pu gagner la maîtrise spirituelle d'un cercle de plus en plus important. Nous aurions pu devenir les maîtres du monde invisible et maléfique. Tes dons insoupçonnés, que je t'avais révélés, associés à mes pouvoirs, auraient fait de nous le couple idéal, à la tête d'une organisation occulte et spirite. Nous allions FUSIONNER ! Fusionner comme jamais deux êtres sur terre l'ont fait ! Comment as-tu pu refuser un tel privilège ? L'aigle à deux têtes ! Un privilège unique ! Mais tu as osé me résister, tu as osé me défier, tu as osé porter la main sur moi ! Moi, moi qui t'aimais au point de tout te révéler… Et tu as voulu me tuer !
- C'était de la légitime défense, Angel. La balafre de ton misérable cou n'est rien en comparaison des blessures que je porte encore en moi.
- Pourquoi n'as tu pas voulu me suivre ?
- Il est écrit : « *Ne vous attachez pas à un même joug avec les infidèles. Car quel rapport y a t-il entre la justice et l'illégalité ? Qu'y a t-il de commun entre la lumière et les ténèbres ? Quelle harmonie peut-il y avoir entre Christ et Bélial ? Ou quelle part a le fidèle avec le non-croyant ?* »
- Non-croyant ? Mais JE CROIS ! Je crois dans la force du Mal tandis que tu te complais dans la faiblesse du Bien... C'est pitoyable !
- *« L'espoir des méchants, c'est la fureur ».* Seul l'homme ébranlé dans sa foi peut trouver goût aux horreurs. C'est par faiblesse qu'il commet le mal. Conscient de sa petitesse, l'homme frustré fait le mal pour se prouver qu'il existe, pour se prouver qu'il est capable de franchir l'obstacle de sa dépendance envers Dieu. Et plus l'homme est veule

et malheureux, et plus il aspire à un idéal de puissance et de force. La force maléfique qu'il utilise alors ne s'applique pas à plus fort que lui, non. Et c'est cela même la définition du mal : c'est que le Mal absolu, réfléchi, pervers, s'acharne sur les êtres les plus innocents et les plus sages à la fois...

- Quelle sagesse peut-il y avoir dans l'innocence ? Epargne-moi la philosophie des petits esprits étroits, étriqués dans leurs convictions vaines et puériles ! Il semble que tu oublies toute la connaissance que j'ai daigné t'apporter, la connaissance du monde invisible, les secrets ancestraux des celtes et des ligures, connaissance que tu n'as pas méritée puisque tu n'en fais pas usage … Quel gaspillage, vraiment…
- La connaissance se retourne contre celui qui ne la maîtrise que pour satisfaire ses désirs égoïstes, Angel, et tu vas bientôt le vérifier !
- NE ME PROVOQUE PAS, MICHÈLE !
- Je ne te provoque pas... Dans le procès que tu me fais, puisque la punition m'attend, n'est-ce-pas, punition que tu prépares depuis longtemps, j'ai le droit d'exposer quelques éléments pour ma défense, comme tout condamné. La lutte qui nous oppose n'a rien d'exceptionnel. Depuis la création du monde règne la guerre. La guerre des forces infinies du Bien contre les forces insatisfaites du Mal. Les rouleaux retrouvés de Qumran appellent cette guerre : *La Guerre des fils de lumière contre les fils des ténèbres.*
- Pour qui te prends-tu ? Fille de la lumière ? Ah ! Ah ! Misérable naïve... As-tu oublié tes pouvoirs occultes ? Ceux que je t'avais révélés, presque malgré toi ?...
- Je connais à présent l'origine de ces dons. Et la connaissance même de cette origine a fini par annihiler ces pouvoirs. *Car Satan lui-même se déguise en ange de lumière.* Et tu t'es volontairement fourvoyé dans la voie anathème qu'ont suivie les anges rebelles, ceux qui n'ont pas gardé leur position originelle, pour user avec délices de leurs pouvoirs sur les humains. Vanité de cette puissance illusoire. Car la véritable force est dans la sagesse, or la sagesse de Dieu est puissante, pacifique, bonne et avantageuse.
- En quoi est-elle avantageuse ? Quand je t'offrais puissance et gloire...
- Angel ! La gloire qui a pour origine les ténèbres n'a rien d'attrayant pour les cœurs purs et simples. *Quand ton œil est simple, tout ton corps est lumineux*. Je n'avais que faire de tes artifices. J'ai toujours préféré la lumière aux ténèbres.
- Regarde donc où t'a mené ton œil simple ! Pauvre Michèle ! Quelle vie a été la tienne durant ces vingt dernières années ? Vingt ans de réclusion... dans l'anonymat le plus sombre !

- Oui… mais vingt ans de liberté spirituelle, loin de tes maléfices, de ton despotisme, de tes agressions psychologiques dues à tes accès de tyrannie furieuse. Vingt ans qui m'ont permis de reconstruire ce que tu avais saccagé en quelques mois. Et je ne parle pas des ravages physiques encore visibles. Non, je te parle de ces blessures intérieures infligées comme à coup d'épées par des paroles qu'aucune violence physique ne peut surpasser. Il m'a fallu vingt ans pour abolir tout le mal, toute la perversité de ton endoctrinement forcé. Vingt ans pour effacer six mois d'asservissement et de souffrances morales.
- Faux ! Tu n'étais pas mon esclave ! Tu accomplissais ton rôle de *mambo* en toute connivence !
- Il fallait bien endormir ta méfiance pour pouvoir échapper à ton emprise... Je n'avais pas le choix... Ou plutôt si, j'avais fait le choix du bien contre le mal, de la vérité contre le mensonge, car ces attributs vont de pair, et tu le sais Angel, n'est-ce pas ? J'ai pu me libérer de tes violences verbales lorsque j'ai compris que tes paroles n'étaient que mensonges... Le mensonge est lié à ta parole. Tu sembles condamné à mentir comme pour continuer quelque chose qui n'a pas été fini dans ton enfance. Impossible de te bâtir toi-même, tu trouves un point de repère dans la réalité que tu t'inventes... On appelle cela la mythomanie. Tu n'en es peut-être pas conscient. C'est la maladie du mensonge, et le malade n'en reconnaît jamais les symptômes. Obsédé par l'idée de te faire comprendre ou accepter, tu transformes la réalité pour qu'elle te soit plus profitable, plus conforme à tes désirs, plus compatible avec tes rêves mégalomanes. Dès que tu prononces cette réalité inventée, elle devient tienne au point que tu ne te rends même plus compte qu'elle est falsifiée par ton esprit malade et corrompu... Tu es finalement plus à plaindre qu'à craindre, Angel ! Pauvre malade !
- Tais-toi, sorcière ! Qui es-tu pour me tenir ce langage ? Pour qui te prends-tu encore une fois ? Pour le médecin des âmes ? ...
- Je ne connais qu'un seul médecin qui puisse te guérir, encore faut-il que tu le veuilles...
- Attention, Michèle, à ce que tu vas dire... Il y a ici des paroles ou des noms qui sonnent plutôt mal et que les démons n'aiment pas entendre … Ils pourraient faire vibrer les murs d'une désagréable manière... Fais attention ! Ne prononce pas le Nom !
- Les manifestations spirites ne me font plus peur... Je sais d'où elles proviennent... Aussi je peux te dire que ce médecin unique et tout puissant c'est celui que tu as renié pour servir son ennemi...
- TAIS-TOI !

- Ce médecin, c'est le créateur de toutes choses... Celui par qui tout et tous existent … YHWH, Dieu...
- JE T'AVAIS PREVENUE, MICHÈLE !
- Que la lutte commence, Angel, je m'y suis préparée pendant vingt ans !

Jeudi 9 avril - 12 heures - Une cellule du monastère

Au même moment, à quelques dizaines de mètres à peine, Laura reprend connaissance.

- Laura ! Laura ! Réveille-toi !

Non ! Ne pars pas ! Attends-moi ! Mais la barque s'éloigne, bientôt engloutie par les volutes blanches de la brume... coquille de noix fantôme emportée vers le monde blanc de l'oubli...

- Réveille-toi Laura !

Des milliers de feuilles pointues viennent gifler le visage de Laura. Est-ce le vent qui affole ainsi les branches du saule pleureur, au bord du lac noyé de brouillard ?

- Laura ! Réveille-toi !

Mais pourquoi l'empêche-t-on ainsi de rêver ? Aïe ! Ces picotements sur les joues, ce sont les gifles que lui administre Denise. Depuis quand ? Elle ne sait. En tout cas, ça a fini par avoir de l'effet. Elle caresse son visage aux joues brûlantes.

- Denise ? Tu m'as frappée ? C'est toi qui m'as détachée ? Qu'est-ce qu'on fait là ? Fais moi sortir d'ici, Denise, vite, il faut se sauver... Oh! Mon Dieu... J'ai la tête qui tourne...
- Calme-toi Laura ! Bois d'abord... Tu es complètement déshydratée. Bois, et écoute ce que j'ai à te dire... sans m'interrompre, car je n'ai pas beaucoup de temps. J'ai court-circuité la caméra de ta cellule pour quelques minutes.
- Cellule ? Caméra ? Mais où sommes-nous ? Interroge Laura en s'étouffant de boire trop vite à la bouteille d'eau.

D’un coup d’œil autour d’elle, Laura obtient une partie de la réponse. La petite lucarne, tout en haut du mur, lui accorde enfin la lumière nécessaire à la juste appréciation de sa position et condition de prisonnière. Un petit œilleton de verre lui avoue la présence de la caméra discrètement cachée à l’intérieur d’un angle mural supérieur. Une petite table en bois et un tabouret. Une cuvette et un broc en étain sont les seuls accessoires qui ornent la nudité de la cellule. Hormis, bien sûr, l’antique croix poussiéreuse sur le mur au-dessus de son lit.

- Denise ? Tu vas m’expliquer, n’est-ce pas ? Pourquoi m’a t on attachée... et enfermée ici ?
- Tu t’es montrée trop curieuse... Alors, en te neutralisant, l’idée lui est venue de se servir de toi.
- Qui ça ? Lui... Le balafré, c’est ça ? Je m’en doutais... C'est lui qui m'a enlevée, n'est-ce pas ? Pas clair le bonhomme... Mais toi, comment es-tu arrivée ici ? Comment m’as tu retrouvée ? Tu es là pour me délivrer, n’est ce pas ? Et qu’est-ce que c’est que cet endroit lugubre ?
- Un ancien monastère... Ecoute Laura ! Tu ne risques absolument rien en restant sagement ici dans cette cellule quelques heures encore. Tu ne risques rien si tu ne bouges pas d’ici !
- Ca ne va pas, non ? Je veux sortir et le plus vite possible ! Richard doit être fou de rage...
- Laura, tête de linotte ! Veux-tu comprendre, oui ou non ? C’est grave ! Et très dangereux ! Tu as tout intérêt à patienter bien sagement ici pendant qu’on s’occupe de ton... «balafré» ! D’accord ? Promets-moi Laura, sinon je ne te garantis pas de sortir indemne de ce monastère. OK ?
- Bon d’accord ! Ne m’oublies pas, vu ? J’attends sagement... Denise ? .. Mon sac reporter et mes appareils photo ? Où sont-ils ?
- Je te les ai cachés sous le lit... Bon, je vais te laisser... N’oublie pas l’œil, là-haut... Ajoute-t-elle en désignant l’objectif de la caméra. Fais-moi confiance, Laura, et tout se passera bien. Tu reverras ton cher Richard bientôt, je te le promets. Je ne vais pas t’attacher à nouveau, je sais que tu ne tenteras rien, car il n’y a rien à tenter, compris ? Sache que «nous» gérons bien la situation...
- Denise...
- Quoi encore, Laura...
- La croix... là, sur le mur... Tu veux bien m’en débarrasser ? Elle me donne la chair de poule. Jamais compris pourquoi et comment on pouvait adorer l’instrument de torture qui a tué Jésus !

La porte s'est refermée lourdement. Denise partie, Laura essaie de rassembler ses pensées et ses idées. Après la nuit passée attachée sur ce mauvais lit de cellule, avec la perspective de passer encore plusieurs heures dans cette retraite monacale forcée, elle se doit de conserver toutes ses facultés d'adaptation et d'analyse. Bon, d'abord pour énergiser cellules grises et corps physique, boire encore et manger un bout. Un merci intérieur à Denise pour lui avoir laissé son sac-reporter. Malgré son ambiguïté, la présence de Denise dans ce lieu et cette situation, la rassure. Elle ne sait pas pourquoi et ne comprend pas plus son implication dans cette histoire. Mais en attendant, dans une des nombreuses poches extérieures de son sac-reporter, Laura trouve quelques barres chocolatées et vitaminées. Précieuses munitions toujours disponibles en cas de fringales, quel que soit l'endroit ou le moment... La preuve...

« Quelle galère... pense-t-elle tout en se restaurant. Richard sait-il que je suis ici ? Si c'est le cas, il ne va pas tarder à surgir pour me délivrer... Sinon, comment lui faire savoir... ? Mon portable ! ? »

Fébrilement elle se met à fouiller l'intérieur de son sac, n'ayant pas trouvé son téléphone dans la poche prévue à cet effet. Inutile « On me l'a confisqué, normal... Faut pas rêver non plus... Comment ai-je pu me laisser piéger aussi bêtement ? ».

Elle se remémore ses derniers instants de conscience avant le trou noir. Elle suivait le balafré, que Denise avait affirmé ne pas connaître, à l'intérieur de la maison en ruines où il n'avait rien à faire... et puis au moment où elle essayait de recharger son appareil dans le noir... un craquement derrière elle, une odeur horrible d'éther et finalement un sommeil insurmontable. Et la voilà, cloîtrée, c'est bien le mot, dans une cellule lugubre d'un ancien monastère où Denise va et vient, libre de ses mouvements... Qu'a-t-elle voulu dire par « nous gérons bien la situation»... ? Qui ça, « nous » ? Guillaume serait t-il aussi de la partie ? Denise lui a fait la promesse que rien ne lui arriverait si elle reste tranquille, bien sagement à attendre, là ! Quel culot ! De quel droit ? ... Bon, d'accord, elle l'a détachée, mais sans la délivrer tout à fait. Quel est son rôle ? Pour ou contre ? Amie ou ennemie ?
Se perdant en conjectures, Laura avise alors l'objectif de la caméra, dans l'angle supérieur du mur. Œil vide et mort. Denise aurait-elle oublié... ? Et la porte ? Aucun bruit de clé lorsque la porte s'est refermée... . Peut-être une invitation silencieuse à mettre les voiles ? Laura hésite. Obéir à Denise ? Ou bien, tenter malgré ses conseils, de profiter de la situation ?

Après tout, si la porte n'est pas fermée à clé, elle serait bien sotte de rester là à se morfondre et à attendre qui sait quoi !

N'y tenant plus, et après avoir vérifié que la porte est bien franchissable, elle rassemble son courage, et le sac reporter en bandoulière se décide à passer l'obstacle, non sans avoir prié au fond de son cœur les services spéciaux du Bon Dieu, les anges gardiens, de l'aider dans son évasion. Quelque chose lui dit qu'elle en aura bien besoin.

Non, vraiment, mais dans quelle galère ? !... Elle savait que l'amour des planches pourrait la mener n'importe où. Mais jamais elle n'aurait imaginer se retrouver dans ce genre de thriller... Tout en se hasardant le plus précautionneusement possible le long d'un étroit et froid corridor sombre, Laura, comme pour s'encourager et se rassurer, sort son instrument favori, le 24-36 tout manuel, prêt à l'emploi, qui lui ramènera en souvenir les images inoubliables qu'elle ne tardera pas à prendre. Elle en est convaincue, parce qu'il le faut, c'est tout... Photos sur le vif, instantanés de scènes mémorables qu'elle s'apprête à vivre... Photos à ramener impérativement pour partager ces moments-là avec Richard. Quels seront les protagonistes de ces clichés ? Le balafré, c'est sûr... Denise, certainement... Guillaume ? Et les autres dont elle n'avait pas reconnu les voix ?...

Laura avance toujours plus silencieusement. Ce couloir semble n'avoir pas de fin. Plus elle avance, plus les battements de son cœur semblent tenir tête au silence. Ses pensées la ramènent à Guillaume et Denise. Depuis la dizaine d'années qu'elle partage à leurs côtés dans toutes les étapes de leur cheminement artistique, Laura les considère comme sa famille d'adoption. Ils lui ont tout appris finalement. Elle leur doit l'accomplissement de son vœu de petite fille : jouer la comédie. Son amour du théâtre, qu'elle justifiait candidement en répétant à qui voulait l'entendre que c'était le plus beau métier du monde, sa passion pour le théâtre lui avait ouvert des horizons nouveaux et créatifs. Comme il fallait des décors, elle se mit à dessiner et peindre... Le spectacle tel que l'imaginait Guillaume, se devant d'être complet, elle se lança à fond dans la danse moderne et le chant... La publicité des spectacles nécessitant des rédactionnels engageants, elle offrit ses dons d'écriture... Puisqu'il fallait un press-book, elle apprit l'art de la photographie... Mais toutes ces choses, qu'elle avait apprises dans l'intérêt du spectacle, faisaient désormais partie intégrante de sa vie. Vie dédiée une fois pour toutes à la magie de la scène, au pouvoir des planches, à l'irrésistible attrait qu'elle

éprouvait depuis toute petite pour le théâtre. Rien ne saurait la détourner de cette voie rêvée, choisie et méritée par tant d'efforts soutenus, tant de volonté. Volonté d'apprendre, volonté de surmonter ses doutes, volonté de réussir son défi : apporter aux autres le rêve et le plaisir des mots... Les mots des autres, les auteurs, lui semblaient tellement plus faciles à exprimer que les siens. Les sentiments des personnages qu'elle incarnait étaient tellement plus beaux, plus forts, plus importants que les siens. Ce qu'elle ne savait pas encore, Laura, et qu'elle comprendra beaucoup plus tard, c'est qu'elle était en recherche. La recherche de la vérité du personnage. Le travail qu'elle effectuait sur un personnage avant même les premières répétitions, exigeait d'elle de fouiller au plus profond de ses sentiments et de sa sensibilité. Fouiller, creuser, remonter à la surface les matériaux nécessaires à la construction du personnage. Les mots seuls, les mimiques, ne suffisent pas à habiller le corps du rôle. Aussi quand elle donnait à son personnage les accents et la couleur de son tempérament, avec toute la sincérité et la vérité dont elle était capable, c'est de sa sève même qu'elle offrait. *Il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir*... Et pourtant, même si elle donnait aux autres tout ce qu'elle rêvait de leur apporter, elle savait qu'elle recevait plus encore... Cela paraissait simple, en somme... Offrir le rêve et le plaisir des mots, et recevoir en retour le plaisir du spectateur, son approbation et son amitié.
Donner et recevoir... La formule du bonheur. La communication idéale. Acteurs et public réunis pour le même échange, pour le même partage, pour le même plaisir.

Guillaume et Denise l'avaient acceptée, elle, avec ses lacunes, ses défauts et ses rêves à n'en plus finir, l'avaient encouragée, rassurée, toujours poussée vers l'avant. Elle ne pouvait les craindre ou les soupçonner de lui vouloir du mal. C'était impossible ! Leur implication dans son enlèvement ne pouvait être qu'involontaire. Il ne pouvait en être autrement. Elle ne pouvait concevoir l'inconcevable. Guillaume et Denise étaient sa famille, père et mère culturels qu'elle s'était choisis et qui l'avaient formée, éduquée. Sa confiance en eux était totale. Jamais ils ne pourraient lui faire quoi que ce soit de préjudiciable.

Forte de cette conviction profonde, Laura continua sa progression le long du corridor sans fin. Sans fin parce que sombre et froid. Un long couloir aveugle flanqué de chaque part d'un nombre incalculable de petites portes en bois, numérotées. Tous les cinq mètres environ, une petite ampoule de faible puissance parvenait péniblement à donner à

l'atmosphère particulière du lieu, un semblant de vie. Les battements de son cœur se sont calmés.
« J'ai l'impression de me balader dans le dédale virtuel d'un jeu de rôles ! Se disait Laura.
Et si un guerrier moyenâgeux surgissait tel un pantin au fond du couloir, pour me faire passer l'épreuve du Passage ? Un bon coup de flash dans les yeux et adieu l'ami ! ».
L'imagination de Laura s'en donnait à cœur joie ! Au lieu de la freiner dans sa volonté de progresser, cette imagination recouvrait sa peur et son angoisse d'un voile ludique. Grâce à elle, Laura anticipait les actions et les conséquences, sans crainte. Au contraire, l'objectif devenait clair : avancer droit devant, telle une Lara CROFT invincible, balayer les obstacles et surtout la peur qui est l'ennemi le plus redoutable. Elle savait la puissance cachée qui se trouve en chaque être, et qui se révèle dans les moments les plus critiques. Elle savait aussi intuitivement qu'on ne peut jamais prévoir ses réactions devant l'agression. Se battrait-elle ? S'effondrerait-elle ? Comment résisterait-elle aux coups ? Supporterait-elle la torture ? Tout ce dont elle était sûre, c'est qu'elle était dans son droit. Et sa conscience pure, éduquée par d'immuables principes, la poussait vers le but, le seul, l'unique : son droit à la Liberté. Et ce droit valait tous les risques. Son innocence était sa plus belle arme. Que pouvait-elle craindre ?

« Vraiment, je vous le dis : Si vous ne changez et ne devenez comme les enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux »

La lutte des enfants de lumière

Ancien réfectoire – Bureau d'Angel – 14 h

Guillaume n'en croit pas ses yeux… L'envie de se pincer le bras ne lui semble pas saugrenue face au spectacle insolite qui s'offre à lui. Il a déjà assisté à des séances de prestidigitation et les tours de certains magiciens tiennent du prodige tant leur technique est parfaite, mais là ! … Comment concevoir, sans douter de sa raison, le tableau qui s'offre à lui ! Là, il ne s'agit plus de spectacle. Non, vraiment, les forces qui œuvrent à présent ne doivent rien à la prouesse technique de quelques machinistes. Ou alors c'est qu'il ignore encore certaines nouvelles pratiques en la matière.

Dès le nom de Dieu prononcé par Maïlys, Angel leva les bras au ciel en un geste que Guillaume qualifia d'abord de mauvais théâtre, mais ensuite, toutes les lampes, ampoules, écrans de surveillance et spots de la pièce volèrent en éclat, et maintenant… maintenant… ce qu'il voit est tout simplement… techniquement très réussi ou bien…surnaturel. Surnaturel… comme l'éclairage bleuté venu de nulle part qui entoure Angel et Maïlys.

Quelle magnifique mise en scène ! Il faudra que je me serve de cette idée, ne peut s'empêcher de penser Guillaume. Cet éclairage bleuté, venu de nulle part, comme un halo magnétique, isolateur. Rêve, hallucination, vision, réalité ? Il ne sait plus. Voit-il réellement Angel en lévitation tourner autour de Maïlys, tel le démon de la folie personnifié face à la sérénité d'un être fragile et puissant à la fois ? Assiste-t-il vraiment à une lutte spirituelle ? Car Maïlys, solidement ancrée dans un équilibre suprême et essentiel, résiste aux attaques spirites d'Angel, droite, stoïque, faisant face. Comme si rien ne pouvait l'atteindre, protégée par un

bouclier invisible. Et pourtant, le souffle d'une tornade ne pourrait faire plus de dégâts. Guillaume se recroqueville derrière une immense et lourde bibliothèque dont les livres, les uns après les autres, se mettent à voler autour de la pièce. Tout tremble autour de lui, les murs vibrent et les meubles se déplacent mus par une force invisible. La pièce entière semble soumise à des forces venues d'un autre monde, d'un autre temps. Jamais aucun de ses décors de théâtre ou de cinéma n'avait atteint une telle perfection dans le trucage et l'artifice. Mais là… qui peut encore parler de manipulations techniques ? Ce qu'il voit est purement irréel, impensable, inconcevable…

- Soumets-toi, Michèle, plie-toi, si tu ne veux pas que ma puissance te disperse aux quatre coins de cette pièce ! SOUMETS-TOI !

Les cris d'Angel et sa force physique contrastent avec l'apparente fragilité de Maïlys et sa conviction sereine, silencieuse, conviction d'une immunité sans défaillance, conviction d'une protection supérieure et inexorable.

- Tes pouvoirs ne peuvent plus rien sur moi, Angel ! C'en est fini ! Ton heure approche et tu le sais. Tu t'acharnes en vain car nous avons tous les deux, oui tous les deux, la connaissance révélée de ta fin prochaine.
  «*C'est pourquoi… Malheur à la terre et à la mer ! Car le diable est descendu vers vous, avec une grande fureur, sachant qu'il ne lui reste que peu de temps.* »
  Mais tu n'es plus maître de rien, Angel ! Ton pouvoir ne tenait qu'à un fil, celui que manipulait avec habileté depuis plus de vingt ans le Soffer, l'homme du mensonge. Or, comme tu as dû t'en apercevoir ces derniers temps, le fil s'est fait bien lâche, n'est-ce-pas ? Votre marché ne tient plus. Le Soffer n'est plus avec toi. Les fonds plus que substantiels que celui-ci t'octroyait depuis ce fameux marché, sont bloqués. Les vannes se sont fermées, Angel ! Plus d'argent, plus de pouvoir, tu le sais n'est-ce-pas ? Plus de pouvoir, plus d'autorité non plus. Le désastre, Angel ! La fin ! Tu n'es plus rien ! Tu ne peux plus rien !

- FAUX ! Faux ! Ma puissance est intacte… En veux-tu la preuve ? Regarde donc ton misérable chevalier servant, tapi de peur.
- *« Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort » !*
- Sais-tu ce qui l'attend si tu ne m'obéis pas ? Veux-tu le voir brûler de l'intérieur et se consumer sur place !

Pour la première fois depuis son entrée dans l'antre d'Angel, Maïlys se tourne vers Guillaume.

- Guillaume ! Ne le crois pas… Refuse de croire à ses paroles et il ne t'arrivera rien… Rejette de ton esprit toute peur et le mal ne t'atteindra pas !
- Ah ! Ah ! Ah ! Tu oublies une chose Michèle ! Ton vieil amoureux est programmé. Un seul mot et son corps s'embrase tout entier. Programmé depuis son départ, depuis qu'il t'a abandonnée à moi, te laissant nue, sanguinolente et mourante sur la table du sacrifice où il t'a suppliciée à l'arme blanche, pendant des heures, sourd et insensible à tes cris de douleur et de désespoir…

A cette révélation qu'il redoutait depuis longtemps, celle concernant sa part active dans les tortures subies par Michèle, Guillaume chancelle et s'accroche au regard de Maïlys pour y rechercher la dénégation de l'horreur même…

- NON ! Maïlys ! Non ! Dis-moi que ce n'est pas vrai !
- Guillaume ! C'est lui le seul responsable… Tu étais sous son contrôle… Ton esprit vidé par les méditations prolongées, il n'était absolument plus question de penser par toi-même ! Tu étais esclave des forces occultes qu'Angel utilisait pour contrôler les puissances cachées de l'univers. J'étais le sacrifice de ton initiation, et tu as répandu mon sang pour l'offrir au dispensateur des pouvoirs occultes. Mais à présent, ne l'écoute plus. Ne le regarde pas ! Fixe ton esprit sur tout ce qui s'oppose au mal et je te promets qu'il ne t'arrivera rien !
- Balivernes ! Un seul mot ! Et ton piteux Roméo se consumera tel un épouvantail de paille ! Devine quel mot, Michèle, devine donc le mot qui va incendier ton amoureux !

Guillaume a beau se raisonner, refuser d'entrer dans la folie d'Angel, il commence à ressentir un étau lui broyer la poitrine et comme une boule de feu naître à l'intérieur de son cœur. N'écouter que Maïlys. Obéir à la voix de Michèle uniquement. Il en a fait la promesse…

- Guillaume ! Ne le crois pas ! Tout n'est plus que mensonges et artifices ! Ne laisse pas la peur envahir ton esprit ! La peur est ta pire ennemie… Répète après moi : *« Tu es mon refuge et ma forteresse, mon Dieu en qui je me confie. »*

- Tu es… Tu es mon refuge… et ma forteresse… Mon Dieu… en qui je me confie…
- C'est cela, oui, répète cela encore et encore pour ne fixer tes pensées que sur Dieu. Ne crains rien. Crois-moi, Guillaume, Dieu accorde sa grâce aux humbles. L'humilité est à la fois une arme et une protection. *Soumettez-vous donc à Dieu ; résistez au diable, et il s'enfuira loin de vous***.** Vois, les pouvoirs d'Angel ne peuvent plus rien sur moi. Aucun de ses projectiles ne m'atteint. Ce n'est plus qu'un pantin ridicule, un vulgaire histrion, le jouet des démons qu'il croit contrôler… Il ne peut plus rien contre toi non plus si tu ne crois pas en lui… N'écoute pas ses mensonges !

Maïlys a beau rassurer Guillaume de toute la puissance de sa conviction, celui-ci trouve à peine la force de se concentrer sur les mots qu'elle lui dicte, tant l'effet pernicieux des paroles d'Angel semble encore opérer en lui. Il redoute plus que jamais de retomber sous l'emprise de celui qui fut pendant un temps, court mais funeste, le maître de ses pensées et de ses actes. Non ! Non ! Résister… Il entend la voix de Maïlys lui parvenir comme à travers un filtre de verre, la voix de Michèle qui le tutoie à nouveau, comme avant, comme avant…

- Guillaume, je t'en prie, résiste de toutes tes forces… Résiste ! Tu le peux, si tu luttes avec la conviction que tu n'es pas seul. Revêts l'armure de la foi.
  Concentre-toi sur le refuge et la forteresse…

En toi j'ai placé mon refuge :
Dans ta justice sauve-moi !
Incline vers moi ton oreille,
Hâte-toi de me délivrer !
Sois-moi un rocher protecteur,
Une forteresse pour me sauver !

Les supplications intérieures de Guillaume se débattent contre le rire démoniaque d'Angel. Angel dont la fureur s'exalte à présent contre ses deux antagonistes à la fois.

- Ah ! Ah ! Ah ! Oui, ce sera le mot de la Fin… mais la fin de votre stupide vie, misérables vermisseaux ! Michèle, si tu refuses de te rallier à ma cause, une simple suggestion post-hypnotique, juste en prononçant le « mot », et c'en sera fini de vous deux ! Vous connaîtrez un feu plus

dévorant que l'amour ! Le feu, instrument de notre Maître et Roi, le feu destructeur dont l'action irréversible apaisera enfin son désir.

Le rire amplifié du gourou résonne dans la pièce transformée en champ de bataille spirituelle. Le combat de la lumière contre les ténèbres se poursuit. La lutte n'atteindra son paroxysme que bien plus tard.

> *« Quand le dragon se vit précipité sur la terre, il poursuivit la femme qui avait mis au monde l'enfant mâle. Et les deux ailes du grand aigle furent données à la femme pour s'envoler au désert, en sa retraite, où elle est nourrie un temps, des temps et la moitié d'un temps, hors de la présence du serpent. Alors le serpent lança de sa gueule, après la femme, de l'eau comme un fleuve, afin de la faire entraîner par le fleuve. Mais la terre vint au secours de la femme ; elle ouvrit son sein et engloutit le fleuve que le dragon avait jeté de sa gueule. Et le dragon fut rempli de fureur contre la femme, et il alla faire la guerre au reste de ses enfants, à ceux qui observent les commandements de Dieu et qui gardent le commandement de Jésus. »*

Contre-attaque

Jeudi 9 avril - 14 heures - Place des Trois Pilats

Dans l'appartement de Richard et Laura, transformé en poste de commandement, autour de cartes cadastrales, plans du monastère, déployés à même le sol, se tiennent cinq amis, tendus vers le même but, celui de dénicher le moyen d'accès le plus discret et le plus sûr pour pénétrer dans le monastère et délivrer Laura.

Pierre-Henri, Bertrand et Julien ont rejoint Richard et Marie-Odile. Ils mettent en commun le fruit de leurs investigations. L'un étale toute une série de d'images numériques du monastère, photographié sous tous ses angles. L'autre compare les clichés avec d'anciennes cartes postales reproduisant la bâtisse à diverses époques. Friand d'antiquités, Pierre-Henri s'est souvenu de ce vieux collectionneur de cartes postales, posté toujours au même endroit depuis des années, sur la Place des Carmes, pour vendre ou échanger ses trésors du passé. Il avait pu constituer une impressionnante collection sur le thème des monuments, et pour le bonheur de nos amis, il avait ainsi amassé quantité de cartes, photos, dessins, aquarelles, reproductions de toutes sortes sur le monastère. Pierre-Henri lui avait acheté tout le lot concernant de près ou de loin la bâtisse.

Munis de loupes grossissantes, ils recherchent à présent tous les cinq le moindre indice, quel qu'il soit, qui leur permette de trouver la faille de la bâtisse pour le moment inviolable.

- Combien de temps avons-nous pour agir, Marie-Odile... avant l'intervention du G.I.G.N. ? D'après toi ?

- D'après les informations que j'ai pu chichement récolter auprès des services intéressés, à peine quelques heures…
- Dis-moi, Richard, pourquoi ne laisses-tu pas le G.I.G.N. s'occuper seul de la libération de Laura ?

Bertrand vient de se rendre compte au regard noir de Richard, qu'il a perdu une bonne occasion de se taire.

- Réfléchis Bertrand ! Le commando va intervenir, d'accord ! Mais imagine donc de quelle manière ! Le vois-tu frapper à la porte et demander poliment qu'on le fasse entrer ? Je crains que d'une manière ou d'une autre la violence ne soit nécessaire. Or, il est connu que dans de telles situations, les membres d'une secte se sentant en danger, mettent à exécution le plan de sortie. La plupart du temps, et des événements récents l'ont prouvé, ils se font tous sauter : bâtiments et personnes compris. C'est la sortie pure et simple d'un monde qui ne les a pas intégrés, acceptés, assimilés. BOUM ! Tu comprends ? Alors pas question que je laisse Laura dans ce foutu monastère bourré de dynamite, prêt à exploser ! ...
- Attends, Richard ! L'interrompt MOG, ne te laisses pas emporter par tes suppositions. Rien ne prouve que tu aies raison...
- Et rien ne prouve le contraire ! Alors même si j'ai tort à 99 %, il reste 1% de trop. Et je ne veux pas risquer que Laura devienne par la faute de ces fous furieux une victime sacrifiée sur l'autel du fanatisme, quel qu'il soit, chrétien ou satanique ! C'est compris ? Je ne reviendrais pas là-dessus. Si vous ne m'approuvez pas, je ne vous oblige pas à me suivre.
- Pas de problème pour moi ! Je te suis !
- Merci Pierre-Henri ! Et toi Bertrand ? Que fais-tu ?
- Quelle question Richard... je suis avec toi... à 200 % !
- Idem, rajoute Julien, étrangement peu loquace depuis quelque temps.
- Quant au commissaire que je suis, intervient MOG, disons que je travaille à la sécurité de votre entreprise... Advienne que pourra, mais faudra vraiment un sacré coup de veine pour que je me tire de cette affaire sans les foudres de l'administration judiciaire. Mais enfin, quand la vie d'une amie est en péril...
- Je te reconnais bien là, MOG, grand cœur et générosité naturelle !
- C'est bien ce qui m'a toujours mise dans les embrouilles, hélas !
- Bon alors, qu'avons-nous de concret ?

Richard brûle de passer à l'action. Son objectif : entrer dans le monastère et libérer Laura.

L'entrée principale du monastère étant infranchissable, il leur faut à tout prix trouver un autre moyen pour s'y introduire aussi discrètement que possible, ne pas éveiller les soupçons des ravisseurs, localiser Laura le plus rapidement possible et déguerpir sans casse.
Pour le moment, les éléments à leur disposition, fruits de leurs recherches individuelles, étalés devant eux, n'ont pas encore dévoilé tous les indices attendus.

Pierre-Henri, depuis un long moment silencieusement concentré sur un groupe de photos et dessins représentant la même façade du monastère, pousse alors un cri.

- J'ai trouvé !
- Enfin, voyons ! On ne dit pas « j'ai trouvé » : on dit EUREKA !
- Non mais ça va pas Julien ! Tu crois que c'est le moment de faire de l'esprit !

En faisant glisser sa loupe d'une photo vers une autre beaucoup plus ancienne, Pierre-Henri a repéré un détail. Le détail ! La clé symbolique de l'accès interdit.
- Regardez... Sur ce mur, derrière la chapelle... On a muré une ancienne porte. Vous la voyez là ? La porte est bien visible sur la photo la plus vieille. Et maintenant, sur le Polaroïd que j'ai pris ce matin... Plus de porte... On distingue à peine la réfection de la façade. Un travail d'artiste...
- Oui, et alors ? S'enquiert Bertrand.
- Alors ? Mais alors, s'il y avait une porte, elle devait donner sur une allée ou un couloir... La porte murée, ce couloir existe encore, j'en suis sûr ! Un couloir sans doute plus emprunté depuis des dizaines d'années, oublié peut-être, mais qui nous mènera bien à l'intérieur...
- Il a raison !

Richard étale précipitamment sur le sol, l'immense plan qu'il a pu obtenir grâce à MOG.

- Voyons ! Il s'agit de la façade nord. D'après ce plan, la chapelle se trouve à l'extrémité du bâtiment qui fait face à l'entrée principale. Au centre de ce bâtiment, comportant plusieurs petites pièces : un rez-de-chaussée, mais à l'étage nous trouvons la pièce la plus spacieuse

de tout l'édifice. Sans doute l'ancien réfectoire. Dans les autres bâtiments qui encadrent le cloître, quantités de pièces minuscules... Les cellules des moines... Si nous parvenons à pénétrer le monastère par cette porte murée, nous allons nous retrouver juste en dessous du réfectoire, mais je doute que Laura soit là. Une cellule me semble plus appropriée... mais il y en a tant ! Peut-être des centaines... Comment la repérer ? Sera-t-elle dans l'aile ouest ou dans l'aile est ? A l'étage ou au rez-de-chaussée ? Comment savoir ?

- Et dis donc, tu m'oublies, toi !

Le commissaire Marie-Odile GELABERT intervient pour répondre à l'interrogation de Richard.

- N'oublie pas que tu as avec toi un élément fort bien équipé !
- Que veux-tu dire ?
- Eh bien, tu te demandes comment repérer Laura dans ce dédale de cellules, oui ou non ?
- Où veux-tu en venir ?
- Et ça ? Fait-elle en lui mettant sous le nez une énorme paire de jumelles. Avec ces jumelles dernier cri, génération infrarouge, tu vas pouvoir détecter la chaleur humaine à plus de dix mètres et à travers plusieurs cloisons.
- Il n'y a pas que Laura dans le monastère !
- Non seulement ces jumelles détectent la chaleur humaine, mais elles te permettent de voir les silhouettes. Je doute que tu confondes la silhouette de Laura avec celle d'Angel !
- Comment t'es-tu procuré ce matériel ?
- Alors là, Richard, si tu as des secrets, sache que j'en ai aussi… Tu peux toujours t'accrocher pour savoir d'où cela vient !
- Touché, Richard !

La répartie goguenarde de Julien ne surprit personne. Julien avait toujours eu la réplique facile, entre raillerie et sarcasme, toujours bien à-propos, et jamais blessante. Marie-Odile venait de trouver en lui un allié inattendu. Le clin d'œil complice qu'il venait de lui lancer était un baume pour son ego malmené. Baume d'autant plus rafraîchissant que Julien était de loin le garçon le plus attentionné, le plus affable et le plus galant qu'elle ait jamais rencontré parmi les relations de Richard. Plus silencieux aussi, mais aux interventions toujours appréciées, comme tout ce qui est rare. Et cette discrétion peu commune, apparaissait aux yeux de Marie-Odile comme une qualité de plus. Dommage que tant d'années nous

sépare, ne put s'empêcher de soupirer celle-ci. Ses boucles noires et ses yeux rieurs lui auraient bien fait oublier sa quarantaine solitaire.

Julien, quant à lui, mêlé malgré lui à cette enquête imprévue autant que mystérieuse, se surprend à aimer l'ambiance fébrile qui l'environne. Il a presque honte de profiter de ces moments pour un éventuel et prochain synopsis. Ne rien laisser se perdre, ne jamais passer à côté, retenir tout ce qui peut servir, bref, utiliser toutes les occasions, toutes les idées, en vue d'une nouvelle réalisation. L'opportunisme dans ce qu'il y a de plus positif, constructif, créateur. Un opportunisme joyeux et de bon aloi qui ne saurait porter préjudice à personne. Sa rencontre avec l'équipe de Guillaume remonte à peu. En quête d'un assistant, celui-ci avait sollicité l'aide d'une école de cinéma. Julien plût tout de suite à Guillaume. Sa jeunesse, sa fougue, son imagination et ses talents avait fait l'unanimité parmi l'équipe. Il fut aussitôt adopté. Aujourd'hui, un an après son arrivée, seule Laura avait perçu la fêlure qui ternissait son rire. D'une maturité peu commune pour son âge, Julien laissait à ceux qui l'écoutaient la certitude qu'il avait traversé des moments particulièrement difficiles. Ayant décelé chez Laura une sensibilité flagrante ainsi qu'une qualité d'écoute exceptionnelle, il se confia à elle, un jour de profonde lassitude. Un jour qui ressemblait à tous les autres jours, avec peut-être un peu plus de temps libre, un peu moins de retenue. Un jour où il s'était levé avec une volonté nouvelle de libération, avec une recherche désespérée de soulagement. Soulagement d'une conscience chargée d'un poids terrible, le sentiment de culpabilité. Etait-il réellement coupable de sa mort ? Même lui finissait par en douter grâce à toutes les dénégations de sa famille. Cependant ce sentiment persistait encore et toujours. Trois ans après l'accident il se reprochait toujours sa conduite agressive, ce jour-là, qui s'était soldée par une embardée et trois tonneaux. Patricia n'était plus qu'un corps désarticulé, sanglant, lorsqu'il reprit ses esprits.

- N'oublie jamais, avait-il conclu, de dire combien tu l'aimes à la personne qui partage ta vie. Patricia et moi venions de nous disputer pour je ne sais plus quelle futilité. Ma plus grande souffrance vient de là. Les derniers mots que je lui avais adressés étaient si cruels… Et pourtant je l'aimais plus que tout. Elle avait à peine vingt ans…

Jeudi 9 avril - le monastère - 17 h.

Il devient maintenant impératif pour Denise de jouer serré la dernière manche d'une partie qui se déroule depuis vingt ans. Jusqu'à présent, seul Angel paraissait détenir les rênes d'un pouvoir abusif et trompeur. Paraissait, seulement. En effet, le double jeu de Denise arrive aujourd'hui à son terme. Aujourd'hui, les cartes maîtresses en main, Denise va d'une seule donne, terrasser l'arrogance et la perfidie même incarnées par le maître maléfique des lieux, effacer de sa vie et de sa mémoire l'existence de Michèle, et retrouver l'attachement de Guillaume. Le Guillaume de sa jeunesse, celui qui ne vivait que pour elle et par elle. Elle avait perdu une manche de la partie lorsque Guillaume avait osé l'abandonner pour s'enfuir au Brésil, mais la défaite n'avait été que provisoire. Grâce à l'aide substantielle et logistique de son père, Denise avait retrouvé la trace des fugitifs, conclu un pacte avec Angel, infiltré le milieu occulte comme une taupe, et petit à petit renseigné les services secrets en vue de l'éradication pure et simple de la F.V.O. et de son gourou. Tout cela sans qu'Angel, aux pouvoirs pourtant ténébreux et puissants, s'en rende compte.

Denise, tout à la fois fière et consciente de son exploit, le double jeu qu'elle mène depuis des années, garde la tête froide. Il lui reste le plus délicat à réussir : sauver Guillaume des griffes d'Angel avant l'assaut du G.I.G.N. Sinon... Elle préfère ne pas penser au résultat de l'attaque prévue par les services secrets en association avec le G.I.G.N. D'après les maigres renseignements obtenus, elle peut imaginer la violence de l'intervention à l'heure H, celle où les membres adeptes de la F.V.O. seront rassemblés autour du gourou pour l'ultime sacrifice, celui de Michèle. Ce n'est pas tant l'efficacité professionnelle du G.I.G.N. qu'elle redoute, mais la réaction d'Angel ATROPOS et de sa mégalomanie. Elle avait depuis longtemps discerné chez cet homme certains signes paranoïdes qui lui laissait entrevoir un dénouement tragique pour lui et tous ceux qui le suivent.

Ses soupçons ont été confirmés lorsqu'elle assista fortuitement à la réception d'un lot de caisses en bois au contenu secret, mais dont la marque à la tête de mort, était plus éloquente que toute autre confidence. Elle savait donc que la prudence, la célérité et la maîtrise de soi seraient ses meilleures alliées durant les prochaines heures. Elle savait aussi compter sur l'aide de Mehdi, quant au couple ROUSSET, l'expérience et son intuition lui recommandaient de ne pas s'y fier. Elle avait son plan fin prêt dans la tête, presque minuté. Son correspondant des services secrets,

en ligne directe avec elle, grâce aux derniers perfectionnements techniques de la communication, lui donnera au moment approprié l'ordre d'agir conformément au plan, et alors la grande fête mystique, le jeu truqué, la mascarade spirituelle prendra fin dans un immense et mémorable feu d'artifice.

Cependant, aveuglée par deux sentiments contradictoires, haine et amour, pour les deux personnes qui avaient bouleversé sa vie, Denise perdait la perception réelle de la situation, et la finalité de sa mission devenait l'unique motivation de tous ses actes.

Faire renaître l'amour de Guillaume de ses cendres était l'unique but, quelles que fussent les méthodes employées et les traverses empruntées. Peu lui importaient les sentiments personnels de Guillaume. Son amour absolu, exclusif et finalement impérieux lui dictaient une lutte acharnée contre l'indifférence de Guillaume, lui commandaient le refus d'accepter la réalité vraie et cruelle : dans le cœur de Guillaume, elle était désormais rangée sur les étagères de l'oubli. Place initialement prévue par elle pour sa rivale, mais les circonstances et surtout les erreurs d'Angel n'ont pas permis que cela se passe comme prévu. La mort manquée de Michèle n'a pas suffi. Au contraire. Elle n'a fait qu'aviver la nostalgie amoureuse de Guillaume, à ses dépens, depuis vingt ans.

Finalement, Angel n'avait pas tenu sa promesse. Guillaume n'avait pas totalement oublié Michèle, et cette erreur d'Angel était impardonnable pour Denise. Cela remettait en question son pacte. Il fallait en finir. L'heure était venue de sa vengeance, et tout désormais se passerait comme elle le voulait. Point. Résolue, elle se dirigea vers la salle destinée au sacrifice de Michèle. Une immense salle ronde, au dernier sous-sol du monastère. Les disciples d'Angel avaient bien travaillé. Les murs tendus de lourds rideaux damassés rouges renvoyaient les reflets moirés d'un large cercle de cierges déjà éclairés en vue de la cérémonie. Enormes et longs cierges, posés à même le sol. Tout, absolument tout, était disposé en cercle. En cercle également les multiples coupes en or, larges coupes destinées à recueillir le sang du sacrifice, une coupe par adepte, coupes dont l'éclat ajouté à la lumière des cierges, parvenait à faire briller l'autel de marbre noir d'une lueur funèbre. Sur cet autel, point central de la salle ronde, d'autres ustensiles religieusement apprêtés et ordonnés sur un plateau d'argent lançaient leurs feux en attendant de servir. Instruments chirurgicaux. Scalpels et outils de torture de toutes sortes.

Elle frissonna presque de plaisir en anticipant l'événement crucial de la soirée et surtout en imaginant Michèle, écartelée, nue, les mains et les chevilles enserrées dans les bracelets de métal scellés aux quatre extrémités de l'autel, dernière humiliation avant la punition. Cette fois-ci, il faudra commencer par lui arracher le cœur, ne pas lui permettre d'en réchapper comme la première fois. Et ensuite elle s'occupera d'Angel.

Eric, Marthe et Mehdi revenaient les bras chargés de dizaines d'aubes noires à cagoules dont les disciples se revêtiraient dès leur arrivée.

- Denise ! Où étais-tu donc passée ?

Marthe semblait furieuse d'avoir accompli plus que sa part dans la préparation de la salle.

- Il reste peu de temps avant…
- Tais toi donc Marthe ! L'interrompit Eric. Denise sait ce qu'elle doit faire, et elle le fait aussi scrupuleusement que nous. N'est-ce-pas Denise ?
- J'ai besoin de Mehdi, pour quelques minutes. Viens, suis-moi, je t'expliquerai.

Elle lui agrippa le bras et l'emmena hors de la salle.

- Quoi ? Que se passe-t-il ?
- Mehdi, il est encore temps pour toi de sortir de ce jeu de fous !
- Es-tu devenue folle ? Qu'est-ce qui te prends ? Si le maître t'entendait…
- Le maître a perdu tout contrôle en même temps que l'esprit. Crois-moi, Mehdi, tu devrais quitter cet endroit.
- Partir ? Maintenant ? Et toi ?
- J'ai encore quelque chose à terminer…
- Alors pas question que je file, ma place est ici ! J'ai mon rôle à tenir, moi aussi ! La promesse du Maître est sur le point de s'accomplir. Ce prochain sacrifice va nous ouvrir le passage vers la Force Vitale Originelle. Nous ne pouvons pas reculer maintenant, si près du but ! Denise ! Le Maître nous a promis…
- Mehdi ! Ouvre les yeux ! Cette farce n'a que trop duré. C'en est assez des manipulations d'Angel. Il a perdu toute mesure et ce qu'il prépare ne me dit rien qui vaille. Ne comprends tu pas que c'en est bientôt fini de lui ? Ses erreurs vont lui être fatales, et notre position par

rapport à lui ne nous met pas à l'abri. Il est encore temps pour nous de prendre le large et d'éviter le pire…

- C'est toi qui perds la raison ! Laisse moi en paix ! Pars si tu le peux… je ne dirais rien à Angel, par amitié. Dommage pour toi, mais tu n'accéderas pas au "passage" cette nuit.

Il parlait avec toute la fierté d'un enfant détenant un secret d'adultes.
De guerre lasse, Denise quitta les caves.

« Je me suis appliqué et mon cœur a cherché à connaître, à sonder et poursuivre la sagesse et la raison des choses, et j'ai reconnu que la méchanceté est une démence, et qu'une conduite folle est un délire. Et j'ai trouvé plus amère que la mort la femme dont le cœur est un piège et un filet, et dont les mains sont des liens ».

Au moment même où Denise entendit la voix amplifiée par le haut-parleur de l'hélicoptère, elle se précipita vers la première fenêtre. Et là, elle comprit soudainement que le spectacle se déroulait sans elle. Depuis combien de temps ? A quel moment précis a-t-elle perdu le contrôle ? Pourquoi le plan ne se déroule t-il pas comme convenu ?
La voix du chef de brigade du G.I.G.N. fut suivie immédiatement par une explosion. Etait-ce celle qui fit s'envoler le toit du bureau d'Angel ? Etait-ce la première des explosions déclenchées par Angel ? Elle ne chercha pas à comprendre. La fenêtre vibrait encore du fracas de l'explosion et tout ce qu'elle réalisait à présent à travers elle, c'était l'envol de Guillaume et de Michèle par le toit béant, saisis et emportés vers les airs par de pathétiques anges gardiens, en uniforme, et cagoulés. Non, décidément le scénario ne lui plaisait plus.

Un bide, un véritable bide, comme elle n'en avait jamais subi en trente ans de carrière. Rien ne se passait comme elle l'avait imaginé. Elle ne contrôlait plus la machine. Les fils s'étaient emmêlés, les marionnettes n'obéissaient plus à ses gestes de professionnelle accomplie du spectacle. Elle n'avait jamais connu pareil échec. Jusqu'à présent elle avait toujours assuré jusqu'au bout, en assistante zélée et compétente, toutes les mises en scène de son mari, et les intrigues de ses pièces de théâtre avaient toujours eu la fin escomptée, fin planifiée, programmée, plébiscitée. Aujourd'hui, Denise se sent dépassée, balayée, soufflée, trahie. Les acteurs n'en faisaient qu'à leur tête, et sortaient de scène sans y être autorisés, par les airs ! Le metteur en scène, lui, devenu complètement fou, se mettait à tout faire sauter. Quant aux décors… ils partaient en fumée dans un feu d'artifice délirant et démesuré.

Qu'était donc devenu l'agent des services secrets, celui qui devait lui donner le feu vert de son plan de diversion ? Encore une question qui restera définitivement sans réponse, du moins pour elle, car Denise est pleinement et douloureusement consciente du dénouement.

«E finita la commedia ! Adieu Guillaume, tu as gagné aujourd'hui ta liberté. Adieu mon amour, adieu la vie !» Elle entend les explosions de rapprocher…

« Est-ce que ça fait mal ? » Ce fut sa dernière pensée.

Projection

SIX MOIS PLUS TARD – Fin novembre

«…Rendez-vous ! Le monastère est entièrement cerné ! »

Dans la salle de cinéma, les murs et les sièges vibrent. Le son THX parvient à remuer jusqu'aux entrailles des spectateurs. Sur l'écran la violence de la scène mêlée à celle de la musique capte et maintient toute l'attention du public. Les yeux de Maïlys et de Guillaume, comme tous ceux du public de la salle captivée, sont rivés sur le personnage central, l'homme au crâne rasé, vêtu d'une longue robe rouge et portant en pendentif une lame d'épée entourée d'un serpent, intentionnellement prénommé Dante par le réalisateur.

Furieux et vociférant, le gourou fait face à l'image de la douceur même, une frêle jeune femme en robe blanche, Mirella. Au moment même où Dante prononce le mot censé déclencher la combustion spontanée de Grégory, son ami, elle lance de toutes ses forces, tel l'antidote le plus puissant au monde: «AMOUR ! Amour ! Amour ! Amour !…»

A ces mots, Grégory croit le ciel s'ouvrir … Mais ce n'est pas une vision. La moitié du toit s'envole, aspirée. Tombent du ciel quatre personnages cagoulés suspendus à des filins d'acier. Avec la rapidité de l'éclair, Dante bondit sur l'interrupteur rouge de son poste de surveillance. Dans la seconde qui suit, plusieurs explosions lointaines déchirent l'air. Les gendarmes de la brigade d'intervention ont à peine le temps de saisir la jeune femme et son ami pour les enlever dans les airs. L'hélicoptère de l'armée s'élève alors vertigineusement au-dessus du monastère où les explosions en chapelet ont déclenché un incendie gigantesque.

- Et Lara ? Vous avez oublié Lara dans sa cellule !… s'écrie Grégory.

La caméra du réalisateur, comme en réponse à la question angoissée de Grégory, entraîne les spectateurs au chevet de Lara. Soufflée par la première explosion, celle-ci gît inconsciente sur le sol d'un long couloir sombre et enfumé. Entourée par les flammes, ses chances de survie paraissent infiniment minces et tout le public retient son souffle.

- Lara ? Lara ? Répond ! Où es-tu ? Lara ?

La voix de son mari Rodolphe retentit, étouffée par l'épaisse fumée. Le plan de cette scène se termine sur Rodolphe effondré sur le corps retrouvé de Lara. Les deux amis qui accompagnaient Rodolphe dans ses recherches emportent précipitamment le corps inanimé et ensanglanté de Lara à l'extérieur du monastère où les explosions s'enchaînent d'aile en aile.

Plan retour sur l'hélicoptère qui survole le monastère. A la vue du brasier qui consume le sinistre bâtiment et ses occupants sur l'écran panoramique de l'immense salle, Maïlys serre encore plus fort la main de Guillaume, et frissonne rétrospectivement. Elle se souvient avoir fermé les yeux à ce moment précis de son drame. La mort comme le soleil ne peuvent se regarder en face.

Finalement, le couple héros du film, Mirella et Grégory, mettent un point d'orgue au happy-end par un tendre et sensuel baiser sur fond musical envolé et romantique.

FIN.

Profondément émus par les deux heures du film qui les a projetés dans le drame vécu six mois plus tôt, Maïlys et Guillaume se ressaisissent peu à peu.

- Hello ! ?

La voix enjouée de Laura vient les revigorer tout à fait. Appuyée sur Richard, elle les rejoint pendant le générique de fin.

- Pas mal ! Hein ? Richard et moi sommes littéralement soufflés par la mise en scène : c'est on ne peut plus fidèle, non ? … Sauf en ce qui concerne ma mort ! Bien sûr ! Ajoute-t-elle en riant. Il fallait bien qu'un élément dramatique comme la mort de la douce ingénue vienne attrister le spectateur…
- Comment vas-tu maintenant petite Laura ! Es-tu complètement remise ?
- Mieux, merci Guillaume ! Encore quelques semaines de rééducation, et je pourrais à nouveau arpenter la scène du côté cour au côté jardin. Oh Guillaume ! Si tu savais comme il me tarde de jouer à nouveau ! Monte vite une nouvelle pièce et attribue moi le rôle le plus dynamique qui soit. Après six mois de béquilles et de rééducation, je mérite bien ça, non ?
- Tu t'es montrée très courageuse, Laura !
- Je ne sais pas si c'est du courage, Maïlys. Non, ce n'est pas du courage. C'est tellement plus facile de s'accrocher à la vie lorsqu'on se sait aimée et entourée. Je n'aspirais qu'à une chose, lutter et gagner la partie pour plaire à Richard. Maintenant, il est temps pour moi de solliciter un nouveau rôle. Quand on a le privilège de fréquenter intimement un écrivain et un metteur en scène tels que vous deux, on aurait vraiment tort de s'en priver !
- Priver de quoi ?
- Mais enfin Guillaume, je croyais que tu comprendrais à demi-mot ! De faire le plus beau métier du monde, voyons ! N'est-ce pas celui qui permet de réinventer la vie ? Oh ! Une toute petite question, Maïlys ! Dans le film, Dante a prononcé le mot SOUMISSION pour déclencher la réaction post-hypnotique chez Grégory. Mais ce n'était pas celui prononcé par Angel, n'est-ce-pas ? Quel est donc ce mot mystérieux qui devait allumer le feu dans le corps de Guillaume ?
- Malheureuse ! Voudrais-tu donc me voir m'embraser à l'instant même où Maïlys prononce le mot fatidique ?
- NON ! Guillaume ! Oh ! Non ! ce n'est pas ce que je veux…

Et les trois amis de partir d'un bon rire devant le désarroi et la confusion de Laura. Possédant comme Jean-Jacques ROUSSEAU l'esprit de l'escalier, celle-ci trouva la répartie quelques minutes plus tard seulement : « mais non, voyons, puisque tu possèdes l'antidote : l'amour ».

ÉPILOGUE

« Mieux vaut la fin d'une chose que son commencement »

Lorsque Laura atteignit finalement le bout du couloir, le souffle de la première explosion la projeta en avant et la fit dévaler tête première l'escalier de pierre. Son premier réflexe fut de protéger l'appareil qu'elle portait en bandoulière. Le roulé-boulé appris en cours de danse moderne fut son second réflexe et lui sauva certainement la vie car le corps emporté par l'élan vint frapper violemment le chambranle d'une immense porte. Celle-ci s'ouvrit brutalement et tel un diable sortant de sa boîte, surgit, véritable image carnavalesque, un homme au crâne rasé vêtu d'une longue robe rouge, les yeux fous exorbités de fureur. « Le balafré ! »

A moitié sonnée par sa chute, Laura eut néanmoins la force de se pousser hors de son passage et évita ainsi qu'il ne la piétine dans sa précipitation. Son œil fut attiré alors vers l'intérieur de la pièce, par la lumière venue du ciel qui inondait le décor dévasté, lumière filtrée par des milliards de particules de poussière en suspension. Son troisième réflexe lui fit prendre une série de magnifiques photos irréelles et magiques. Un immense rayon de poussière lumineuse qui allait et venait entre le ciel et le monastère et au centre de ce rayon deux corps, celui d'un homme et d'une femme emportés déjà haut dans le ciel par deux êtres mystérieux vers un étrange oiseau de métal argenté.

Un chapelet d'explosions la rappela à la réalité. Il était temps de trouver la sortie. Oubliant sa douleur pour n'écouter plus que son désir de liberté, Laura se précipita vers l'escalier où elle avait vu s'éclipser le balafré. Bien lui en prit car à la seconde où elle quitta le bureau d'Angel, celui-ci vola en éclats. Tout se mit à trembler autour de Laura. Son cri s'étouffa sous le poids d'une cloison de pierres. Lorsque Richard la retrouva, inconsciente et désarticulée, elle serrait fort contre son ventre son Nikon FM, le tout

manuel, celui qu'elle affectionnait particulièrement, comme l'objet le plus précieux au monde.

Six mois plus tard, son heureux caractère eut tôt fait de considérer tous ces événements comme définitivement classés, répertoriés et archivés au même titre que les photos prises parallèlement à ces événements. Son plus grand traumatisme aura été la perte de ses amis, Eric, Marthe, le petit Mehdi et surtout Denise. Mais ses retrouvailles avec Guillaume et Maïlys n'étaient pas fortuites. Le temps était revenu pour elle de relancer la machine. Pour ne pas laisser les rêves s'endormir et pour rassurer Richard.

Car Richard avait eu très peur.
Une fois l'emplacement de l'ancienne porte murée retrouvé, il leur fut relativement facile de pénétrer l'inviolable forteresse. Bertrand, Julien et Pierre-Henri précédés de Richard et Marie-Odile eurent tôt fait de repérer grâce aux plans du monastère la situation des cellules. Mais le temps leur manqua.

Les explosions en chaîne furent suivies par un début d'incendie. Ils s'aventurèrent dans la fumée et la poussière, aveuglés et étouffés. Mû par l'instinct, son seul allié capable de lui faire retrouver Laura, Richard allait droit devant, enjambant gravats, poutres enflammées et pans de murs effondrés. L'éclat d'une boucle de métal attira son attention. Il déblaya les pierres et découvrit le sac reporter de Laura. Celle-ci, complètement ensevelie fut tirée des décombres et emportée juste à temps au dehors.

Le monastère s'embrasait. Le crépuscule de la campagne environnante n'avait jamais été si flamboyant. Le cœur de Richard battait à se rompre et il rendit grâce au ciel lorsqu'il sut que Laura survivrait à ses blessures. Il tint la promesse qu'il lui avait faite. L'affaire Charles VERDIER fut sa dernière mission, sa dernière enquête. Celle-ci avait failli lui coûter trop cher.

Les corps calcinés de Eric, Marthe, Mehdi et Denise avaient pu être identifiés. Celui d'Angel était resté introuvable. Seuls son pendentif à moitié fondu et un lambeau de sa tunique témoignaient de sa présence lors de l'incendie. Les recherches s'étaient poursuivies plusieurs semaines dans les décombres longtemps fumants du monastère, sans résultat.

Guillaume et Maïlys, persuadés de la survivance de leur ancien tortionnaire, n'en étaient pas réellement affectés. Ils se savaient désormais à l'abri de ses maléfices, forts de leur expérience commune mais surtout riches et puissants par leur amour reconquis. Maïlys avait finalement mis un terme à sa collaboration avec les services secrets, son but étant atteint. Le double jeu de Denise avait été percé dès le début, lorsque à son retour en France Maïlys avait dévoilé l'affaire ATROPOS à la DGSE. L'orgueil et la vanité de Denise avaient finalement été les meilleurs atouts de Maïlys.

Dès lors tout s'était mis en place pour l'éradication de la secte satanique d'Angel. Même vivant, celui-ci n'était plus qu'un homme en cavale, ruiné, affaibli, seul. Sursitaire. D'autant plus que Charles VERDIER, arrêté, mis en examen pour fraude et blanchiment d'argent, avait juré sa perte. Effondré de douleur depuis la mort de sa fille, et convaincu de l'impunité d'Angel, il promettait sa fortune à celui qui lui amènerait ATROPOS vivant ou mort.

Un détail d'importance gâchait le soulagement de Laura. Malgré le fait que Richard ne la quitterait plus comme il avait coutume de faire pour ses missions, malgré le fait que Guillaume lui ait promis un rôle dans sa prochaine création, un détail assombrissait sa joie retrouvée. Tout ne se passait pas réellement selon les désirs de Guillaume. Laura compatissait de tout son cœur mais se savait bien impuissante. Elle aurait tant voulu que son bonheur soit général. Que tous ceux qu'elle aimait tant, en particulier Guillaume et Maïlys, puissent être aussi heureux qu'elle.

Qui que tu sois

L'épreuve passée, tout l'amour qui submergeait le cœur de Guillaume et qui avait été étouffé, désactivé, mais jamais complètement éteint, éclata au grand jour. Michèle lui revenait du passé. Son amour ressuscité méritait le bonheur d'une seconde chance. Rien désormais ne l'éloignerait plus d'elle. Comment avait-il pu vivre sans elle toutes ces années ? Sa passion d'antan renaissait de ses cendres, plus forte, plus puissante, dévorante. Michèle était revenue. Et la vie, avec elle. Et mon Dieu, que la vie sera belle désormais!

- « Pour l'éternité mon amour, si tu me tiens la main jusqu'au bout ! » Te souviens-tu Amour, de cette promesse faite à RIO ?
- Oui, Guillaume…
- Sois sans crainte, je ne lâcherai plus ta main.
- Tout au long de ces années où nous étions séparés, Guillaume, j'ai puisé
  ma force et ma puissance dans cet amour. C'est lui qui m'a poussée en avant jour après jour, à poursuivre mon but, ma vie, mon rêve. Sais-tu que tu as en face de toi la plus grande rêveuse de la terre ?
- Oui, et la plus courageuse…
- Je suis sérieuse. Mes rêves se sont toujours réalisés, dans le temps, parce que plus beaux, plus forts que toutes les illusions, ils m'ont toujours portée vers l'avant. Ils ont su me préserver de tout asservissement mental. Car vois-tu, mes rêves ont la puissance d'une source vive, la force de désirs toujours renouvelés. Comme une conviction inébranlable, comme une confiance à toute épreuve dans notre propre discernement, et notre capacité à éviter tout endoctrinement pernicieux. Grâce à la sagesse des Ecritures que j'ai acceptées comme seul guide, j'ai pu suivre le chemin de vérité, de

liberté qui m'a ramené à toi, au bout de tant d'années. Mes rêves, entretenus par ma foi, m'ont accompagnée durant toutes ces années, ils m'ont permis de vivre même loin de toi. Avec eux, je ne me suis jamais sentie vaincue, perdue ou abandonnée. Que ce chemin fût long ne compte plus maintenant, Guillaume. Grâce à mes rêves plus beaux que l'illusion, j'ai balayé tous les obstacles, j'ai essuyé toutes les épreuves, avec l'assurance de te retrouver comme au premier jour de notre voyage, lorsque tu promettais de tenir ma main jusqu'au bout.

- Alors tout peut recommencer ? N'est ce pas Michèle ? Ma douce, ma tendre…
- Tu te trompes Guillaume. On ne peut reprendre l'histoire et la poursuivre comme si de rien n'était…
- Mais…!
- Non ! Laisse-moi terminer… Guillaume, il ne faut pas se leurrer. Nous avons changé, terriblement changé. L'amour que nous éprouvions l'un pour l'autre restera gravé dans ma mémoire comme le souvenir le plus beau de toute ma vie. Il ne faut pas le dénaturer. Il doit rester intact et pur. Crois-moi Guillaume, ce serait une grossière erreur de vouloir perpétuer ce qui n'a plus lieu d'être désormais.
- Mais je t'aime comme au premier jour ! C'est toi qui te trompes, mes sentiments pour toi n'ont absolument pas changé. Ils sont même encore plus forts qu'auparavant. Je t'aime au delà de tout ce que tu peux imaginer. Michèle, Michèle… Tu m'aimes aussi n'est ce pas ? Ou bien alors, ne pourras-tu donc jamais me pardonner ?
- Il ne s'agit pas de cela !
- Mais pourquoi alors ?
- Ton amour et ta passion sont celles du jeune homme de notre passé. Tu te raccroches désespérément à un passé qui nous promettait tant de bonheur. Mais ces promesses n'étaient qu'illusions, rêves d'enfant. J'ai d'autres rêves à présent, et tu n'en fais pas partie. C'est ainsi.
- Je ne comprends pas… Il y a dix minutes, tu disais avoir puisé ta force dans cet amour …
- Je sais… Guillaume, je sais. Je t'aime encore moi aussi, mais d'une autre manière. Je n'ai plus besoin que tu me tiennes la main. Je me suis inventée une nouvelle identité, n'oublie pas, une nouvelle vie, et par là même une nouvelle personnalité. Tu m'appelles Michèle, mais je suis devenue Maïlys. Je ne suis plus celle que tu dis avoir tant aimée. J'ai véritablement changé. Crois-moi Guillaume, il est préférable de ne plus penser à nous comme tu le fais. Tu serais trop déçu.

- Alors… Alors, il ne me reste plus qu'à te séduire à nouveau, n'est ce pas ? Apprendre à te connaître… Découvrir qui se cache derrière ces yeux, ce sourire … J'ai le temps, tout mon temps… Veux-tu… Maïlys? Le veux-tu ?
- …
- Tu ne dis rien ? De quoi as-tu peur ?
- Je vais partir Guillaume. Loin, très loin d'ici. Il le faut. Je ne te dirai pas où. Je ne sais pas si je reviendrai… Ne m'attends pas … Ne m'attends plus.

Il restait sans voix. Il ne sut que la prendre dans ses bras, très tendrement et la serrer très fort. La violence de ses sentiments le poussait à vouloir la retenir de toutes ses forces, et la profondeur de son amour lui dictait la patience et la compréhension et la douceur. Il ressentait tout le besoin de liberté qui la rongeait après toutes ces années de fuite et de caches illusoires. Il ressentait tout ce qui la tourmentait et ce qui l'angoissait encore, car elle était comme sa propre chair. Et il ne pouvait, consciemment, faire du mal à sa propre chair. Tiraillé, déchiré entre deux désirs contradictoires, il sut malgré tout maîtriser sa frustration. Il desserra son étreinte.

Maïlys leva les yeux, le regarda longuement, lui caressa doucement le front en relevant cette mèche brune et rebelle, et ses lèvres effleurèrent légèrement les siennes en un baiser furtif et pressé. Elle s'éloigna. Son cœur battait trop vite lorsqu'il lui lança :

- Je t'attendrai, Maïlys, tu entends, je t'attendrai… Qui que tu sois, Michèle ou Maïlys, je t'aime, tu entends, ***qui que tu sois***… et je t'attends.

Il resta là, longtemps encore, debout, figé. Une petite main venait de saisir la sienne.

- Guillaume …

Il répondit, comme absent, l'esprit déconnecté du présent.

- Oui … Quoi ?
- C'est moi, Laura… ça va ? Dis ? ça va ? T'es tout bizarre !
- Ah ? C'est toi Laura ? Si ça va !? … Mais … Pourquoi voudrais-tu que ça n'aille pas d'abord ? Avec tout le travail qui nous attend ! Allez…

Allez… Plus de temps à perdre… Nos personnages ont besoin de costumes et de chair… Allons les habiller !

- Costumes ? Chair ? Quelle chair ?!
- Laura ! Laura ! Nos vies ! Nos souvenirs, nos sentiments, nos souffrances et nos regrets… tout ce qui fait notre personnalité, l'essence même de notre être…! Mais pourquoi ai-je besoin de t'expliquer tout ça, comme si tu en avais besoin ? En es-tu encore à l'explication des images ? Allez ouste ! En piste !
- Tu sais quoi, Guillaume ? Rien ne pourra nous rendre complètement malheureux… Rien !
- Et pourquoi donc, petite philosophe !
- Parce que nous faisons le plus beau métier du monde !

FIN